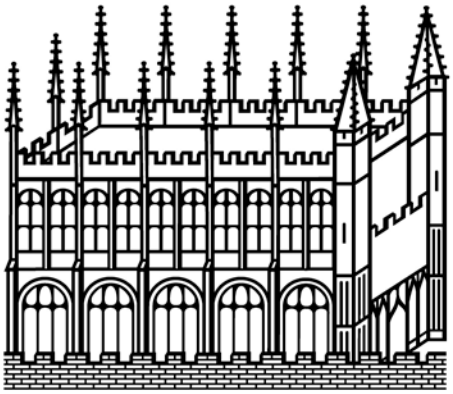


Bodleian Libraries

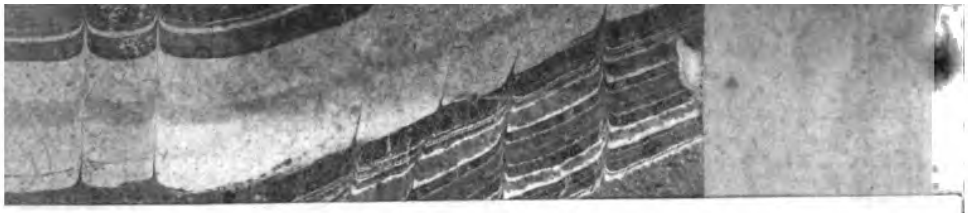
UNIVERSITY OF OXFORD

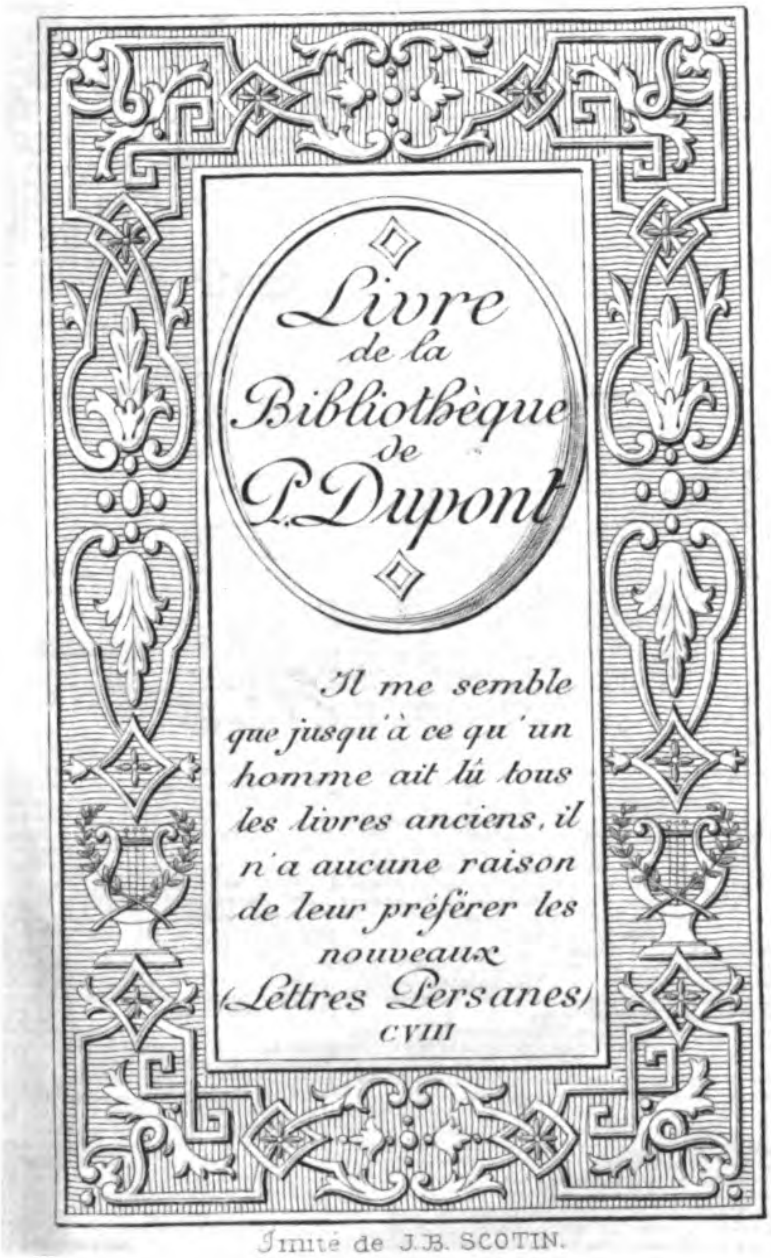
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

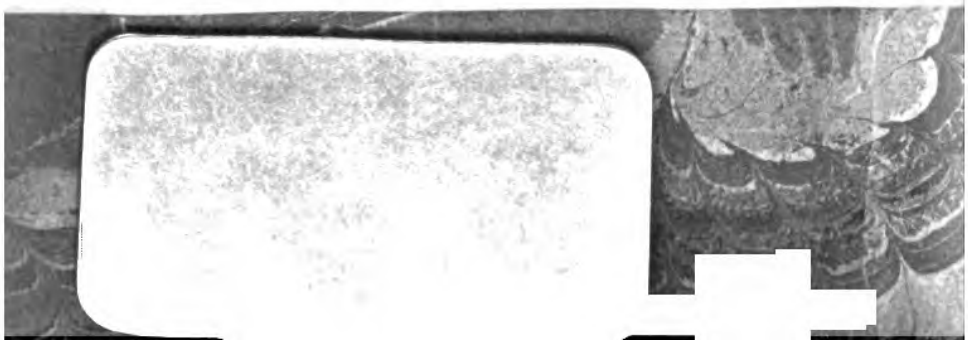
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

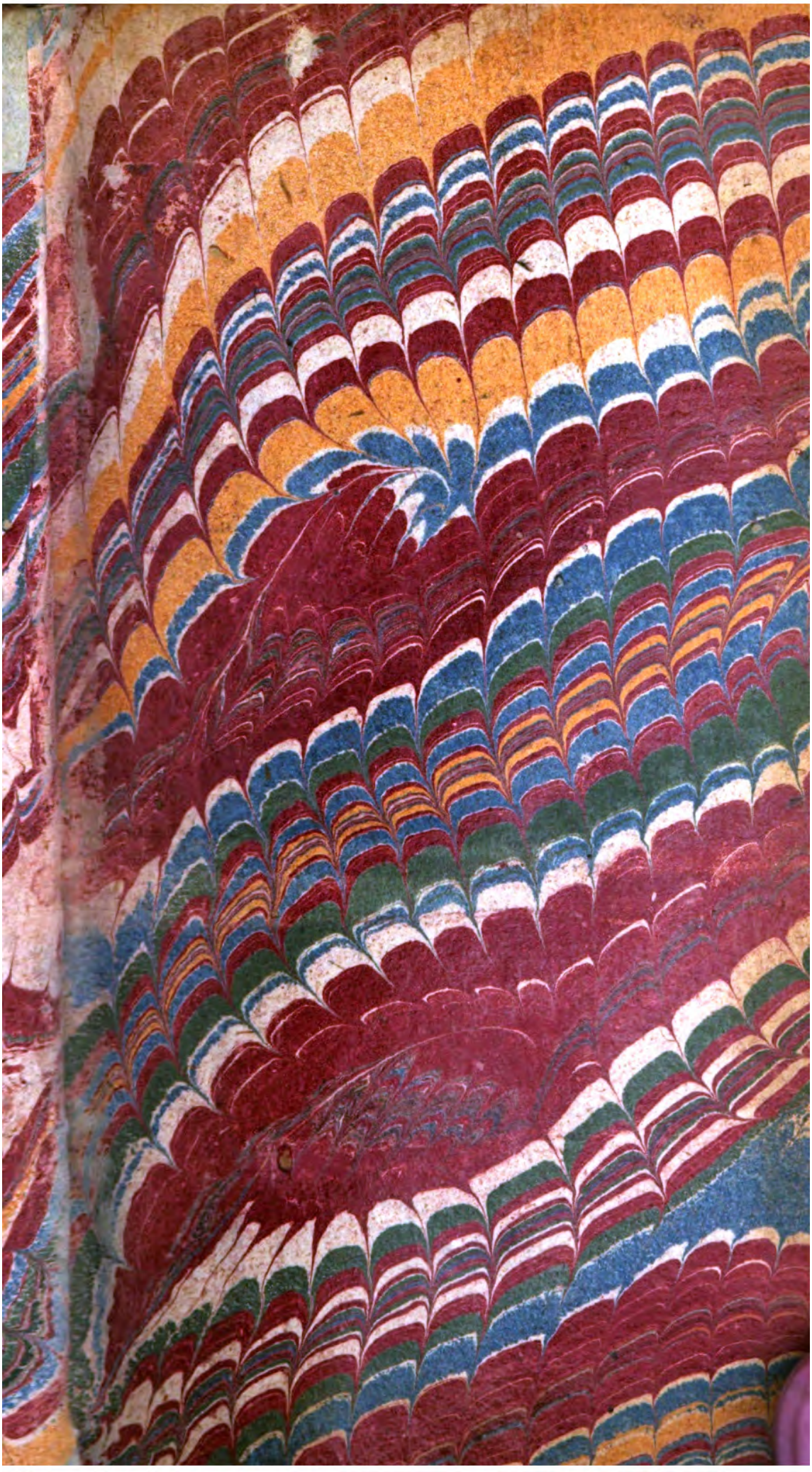
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Imité de J.B. SCOTIN.





22158

Bien complet
des "Efrigo comme
à la fin de [illegible]

complet en 2 vol
(cf "Avis" p. 28 de la fief

Vet. Fr. II A. 2182

2704

ŒUVRES DIVERSES DE Mr. ROUSSEAU.

Nouvelle EDITION revûë, corrigée & augmentée par lui-même.

TOME PREMIER.

A LONDRES;
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCCXXXI.

PREFACE
DE LA
PREMIERE EDITION.

Voici enfin une Edition fidélle du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont acquis, malgré moi, la qualité d'Auteur; & qui n'auroient peut-être jamais vu le jour, du moins pendant ma vie, ſi mes ennemis en avoient toujours fait auſſi peu de cas que j'en ai fait moi-même. En effet, ſans vouloir faire parade de ma modeſtie, je puis aſſurer que depuis qu'on s'eſt aviſé de parler de mes Ecrits dans le monde, ni l'approbation de quantité de Perſonnes illuſtres, qui ont ſouvent ſouhaité de les entendre, ni même les loüanges chagrines de pluſieurs Beaux-eſprits, qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaiſe humeur, n'ont jamais pu m'inſpirer cette bonne

opinion ſi ordinaire aux Auteurs qui ſe font imprimer ; & quelque peine que je me ſois toujours donnée à travailler mes Ouvrages, j'avouerai de bonne foi qu'il m'eſt rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aye été content. Auſſi, loin de me faire un mérite d'avoir réſiſté ſi long-tems aux inſtances que mes amis m'ont faites de les publier, je confeſſerai, ſi l'on veut, qu'il y a eu dans ma réſiſtance autant de vanité que de modeſtie, & peut-être, ſi j'en avois été le maître, n'aurois-je jamais conſenti à les mettre au jour, perſuadé, comme je le ſuis, qu'un Ecrivain un peu ſoigneux de ſa gloire, n'a jamais trop de la moitié de ſa vie pour faire un Livre, & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui juſqu'ici a peut-être été une modération digne de loüange, deviendroit aujourd'hui une inſenſibilité tout-à-fait inexcuſable, par l'abus qu'une cabale de gens envenimez continue tous les jours de faire de ma retenue & de mon indifférence pour mes

Ecrits. La malice la plus étudiée ne ſauroit rien ajouter aux raffinemens que leur malheureuſe induſtrie a ſçu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou mépriſables : tantôt par des applications malignes, tantôt par des titres inſolens, le plus ſouvent en me prêtant leurs propres vers ; & toujours en défigurant les miens d'une maniere à les rendre auſſi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans ſous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire ſont en droit de charger les Auteurs un peu connus des ſottiſes de ceux qui ne le ſont point ; & ſans remonter plus haut, je me ſouviens que M. Deſpréaux m'a montré pluſieurs fois, pour me conſoler, des Satires de l'Abbé Cotin & d'autres Ecrivains du même ordre, que bien des Gens aſſuroient encore être de M. Deſpréaux, ſur la foi de quantité d'Editions étrangéres où elles ſe trouvent imprimées pêle-mêle avec ſes autres Ecrits. Ce que je ne rapporte

TAYLOR INST. OXFORD

pas pour vouloir me mettre en paralléle avec un auſſi grand Maître, de qui je tiens à honneur d'avoir appris tout le peu que je ſçai du métier de la Poëſie : mais pour faire voir que je n'ai pas été le ſeul martyr des Cotins de mon ſiécle, & que les Perſonnes ſages ne doivent jamais juger d'un Auteur ſur ce que le bruit commun lui attribue ; mais ſeulement ſur les Ouvrages qu'il reconnoît & qu'il publie lui-même.

Ces conſiderations avoient déja fort ébranlé la réſolution que j'avois faite de laiſſer repoſer mon Livre, ſuivant le précepte d'Horace, ou du moins d'attendre que je puſſe l'augmenter de quelques nouvelles Allegories, que j'ai dans l'idée, il y a déja long-tems. Mais j'avoüe que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette impudente Edition annoncée il y a ſix mois dans les Gazettes de Hollande, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poëtes réprouvez regardent d'avance comme le ſceau qui doit faire paſſer leurs menſonges à la Poſterité.

A la vérité le Sr. du Freſni, leur confrere, leur avoit déja donné un avant-gout de cette joye future. Tout le monde ſçait à préſent que le Sr. du Freſni a ſuccedé à M. de Viſé dans le glorieux emploi d'Auteur du Mercure galant, & qu'il a toutes les qualitez que les amis du défunt pouvoient deſirer pour faire long-tems regretter ſon prédeceſſeur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier, que ce galant homme ſe donnoit la liberté d'imprimer piece à piece mes Ouvrages, habillez à ſa mode, & au gout des honnêtes gens, à qui il vouloit faire plaiſir. Je lui écrivis ſur cela auſſi civilement que j'aurois pu faire à un Auteur qui auroit mérité quelques égards. Il ne jugea pas à propos de m'honorer d'une réponſe. Au contraire il recommença de plus belle à uſer de mes vers, comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiſcation, & il a continué de vivre de ſa proye, juſqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout à fait. Enſorte qu'une partie de mes Ecrits a déja eu l'honneur de paroître

ſous les enſeignes du Sr. du Freſni, & de groſſir un Livre qui, après quarante années de poſſeſſion, ſe maintient toujours fierement dans la place, qu'un Auteur lui a aſſignée au deſſous du rien.

C'en étoit bien aſſez pour deshonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas ſeulement queſtion de les flétrir pour un tems, il falloit perpétuer en quelque ſorte cette flétriſſure, en les ramaſſant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les groſſieretez, que mes ennemis ont interêt de faire paſſer ſous mon nom. Cela ne ſe pouvoit pas en France, & comme les Libraires de Hollande ſont tous les jours attrapez aux libelles que ces Meſſieurs leur envoyent, il falloit trouver quelqu'un qui eût le front aſſez large pour ſe rendre caution de celui-ci en l'état où ils l'ont mis, & pour ſe vouloir charger, s'il faut ainſi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquitez du Peuple. Veritablement ils ne pouvoient jetter les yeux ſur un Sujet plus propre à cela,

que celui qu'ils ont choiſi ; homme accoutumé à ne rougir de rien, & que la baſſeſſe de ſes mœurs, auſſi bien que de ſon ſtile, a rendu ſi mépriſable, que perſonne n'oſe l'avouer ni pour ami, ni pour ennemi. Il y a vingt ans qu'il cherche à s'attirer quelque adverſaire qui le puiſſe faire connoître, ſemblable à cet impertinent, dont il eſt parlé dans Tacite, qui attaquoit les honnêtes gens de Rome, *ut magnis inimicitiis clareſceret*, & il a eu le malheur de n'offenſer perſonne, en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ſes ſemblables, & je ſuis perſuadé que c'eſt faire honneur à des hommes de cette trempe, que de parler d'eux, même avec mépris. Il me ſuffit que le public ſoit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puiſſe être une bonne fois en état de juger de la différence qu'il y a de mon langage à celui que l'impoſture m'attribue.

C'eſt le but que je me propoſe, en donnant cette Edition, dans laquelle

j'ai ramaſſé tout le peu de Vers dont je ſuis véritablement l'Auteur ; à la réſerve de quelques Pſeaumes, qui ſont moins travaillez que le reſte, & de trente quatre Epigrammes, que je trouve moi-même un peu trop libres pour être imprimées avec des piéces plus ſérieuſes ; quoiqu'elles ſoient infiniment moins hardies que quantité d'Ouvrages de cette eſpece, qui ont eu pour Auteurs des Gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Car, ſi l'on veut parler ſans prévention, on conviendra que rien n'eſt plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il ſe donne quelquefois en écrivant : & quoique la Morale Chrétiénne ait raiſon de condamner ces ſortes de libertez, il eſt certain que la Morale du Monde leur a toujours fait grace, ſur tout lorſque les Auteurs ont pris ſoin d'éviter les termes groſſiers & qui pouvoient choquer la bienſéance ordinaire. L'Antiquité nous a conſervé des Epigrammes de Platon,

qui paſſeroient aujourd'hui pour très-ſcandaleuſes. Cela n'a pas empêché que Platon n'ait été regardé dans tous les tems comme le plus ſage des Philoſophes ; & Virgile n'en a pas moins paſſé pour le plus modeſte de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait pluſieurs Vers extrêmement licentieux. Car, ſans parler des amuſemens poëtiques, dont ſes Hiſtoriens font mention, que peut-on imaginer de plus libre que le ſens naturel de ces Vers de la troiſiéme Eglogue : *Novimus & qui te, &c.* & quantité d'autres endroits des Bucoliques, qu'on ne fait pourtant nulle difficulté de donner à traduire & à apprendre par cœur à la jeuneſſe, non plus que les Satires de Perſe, Poëte auſſi recommandable par la douceur & par la chaſteté de ſes mœurs, que par la hardieſſe & la liberté de ſa plume?

Que ſi nous voulons nous rapprocher de notre tems, nous trouverons que la même licence a été pouſſée encore plus loin parmi les Auteurs modernes, ſans que leur réputation en ait

ſouffert aucune altération. On ſe rendroit ridicule, ſi on prétendoit que Bocace & l'Arioſte ont été de malhonnêtes gens, parce que leurs plaiſanteries paſſent un peu l'enjouement ordinaire; & ſi on diſoit que Pétrarque eſt indigne des éloges qu'il a reçûs, parce qu'il décrit trop naïvement ſes Amours avec la belle Laure. Je ne parle point de la hardieſſe des images & des expreſſions du Roman de la Roſe, quoique les Auteurs de ce Poëme fuſſent dans les Ordres ſacrez, & vécuſſent dans un ſiécle où la Religion étoit ſans comparaiſon plus reſpectée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Mais que dirons-nous d'une Princeſſe, qui a fait l'admiration de ſon ſiécle, & que la médiſance même a été forcée d'eſtimer, non ſeulement comme une très-grande Reine, mais comme une femme d'une ſageſſe accomplie? Je parle de la Reine de Navarre, ſœur de François premier, dont l'Heptameron eſt encore entre les mains de tout le monde. C'eſt un recueil de Contes qui roulent la plupart,

auſſi bien que ceux du Duc de Bourgogne, ſur les bons tours des Moines, & qui ſont écrits avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de Bocace. Cependant la vertu de cette Princeſſe n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de M. de Thou, le plus ſage de nos Hiſtoriens. Que dirons-nous encore d'un des plus galans hommes du ſiécle paſſé, je veux dire M. de la Mothe le Vayer, Précepteur de feu Monſieur, frere unique du Roi ? Il y a certainement peu d'Ouvrages dans notre Langue auſſi hardis que ſon Hexameron ruſtique & ſes Entretiens d'Oraſius Tubero, qui non ſeulement ſont écrits avec une liberté plus que cynique, mais où le Pyrrhoniſme ſe produit avec une franchiſe tout-à-fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux Livres ayent fait tort, ni à ſa reputation, ni à ſa fortune : puiſqu'au contraire une Reine illuſtre par ſa vertu & par ſon courage, & un Cardinal célébre par ſes grandes

lumiéres, & ſur tout par le talent de connoître les hommes, ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince, que l'on pouvoit appeller en ce tems-là, *Magnæ ſpes altera Romæ.*

D'où vient donc que ces Auteurs & une infinité d'autres, que je paſſe ſous ſilence, n'ont point encouru la cenſure des honnêtes gens, malgré toute la licence de leurs Ecrits ? C'eſt que les véritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de ſimples jeux de l'imagination, dont l'effet ſe fait uniquement ſentir à l'eſprit, ſans jamais pénétrer juſqu'au cœur. Et c'eſt la raiſon pour laquelle ces divins Oracles de la Religion, ces Hommes envoyez de Dieu pour l'inſtruction & pour l'édification de ſon Egliſe, un S. Jérôme, un S. Chryſoſtome, dans le tems qu'ils prêchoient avec un zéle ſi ſaint contre la dépravation des mœurs, ne croyoient pas que la pureté leur défendit de ſe délaſſer quelquefois dans la lecture de Plaute & d'Ariſtophane,

riſtophane, ni que le ſtile libre de ces deux Poëtes fût capable d'allumer dans l'ame ces paſſions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun ſcrupule de lire. En effet, ſi on veut examiner ſainement les choſes, on ne trouvera point que ni les Epigrammes de Marot, ni même celles de Mainard, ni toutes les Pieces qui portent un caractére de plaiſanterie, puiſſent jamais produire que l'un de ces deux effets, ou de rebuter l'eſprit ſi elles ſont groſſieres, ou de le réjouir ſi elles ſont finement tournées, parceque dans toutes ces bagatelles ce n'eſt point la choſe en elle-même qui ſaiſit le Lecteur, mais ſeulement la maniere de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des Ouvrages où le cœur eſt pris par la choſe même, & qui attachent indépendamment des graces du ſtile : comme ſont nos Romans, & tous ces Ecrits que l'uſage autoriſe, où l'Amour eſt repréſentée comme la premiere vertu des belles ames, où les maximes des Gens vertueux ſont traitées de contes de vieille,

où on établit pour principe que la Raiſon ni la Sageſſe ne ſont point faites pour le bel âge, & où les paſſions, au lieu d'être peintes comme elles ſont, & d'une maniere propre à en faire ſentir le ridicule ou l'horreur, y ſont par tout déguiſées & révêtues de tous les charmes qui peuvent les inſinuer dans le cœur d'une perſonne ſans experience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeſte & dans ces rêveries contagieuſes, qui ſont la ſource la plus ordinaire de la corruption.

C'eſt pourquoi, ſans vouloir faire l'apologie de la Fontaine, je ne craindrai point d'avancer que ſes Contes, quelque licentieux qu'ils puiſſent être, ſont incomparablement moins dangereux que les Elégies d'Ovide & les Opéras de Quinaut. Ce n'eſt pas à dire que je prétende approuver les Contes de la Fontaine, ni même diſculper entierement mes Epigrammes, quoique je ſois à cet égard dans un cas bien plus favorable que tous les Auteurs qui m'ont jamais précédé. Car il y a une

grande difference entre un homme qui fait de propos déliberé un Livre en forme, qui y donne un tems conſiderable de ſa vie, & qui le fait enſuite imprimer lui-même ſous ſon nom: ou celui qui dans le cours de ſon âge ſe trouve avoir fait, en badinant & ſans deſſein, une trentaine d'Epigrammes qui toutes enſemble ne ſont pas deux cens cinquante Vers, & dont la plus longue ne lui a pas couté une demi-heure d'application. Dira-t-on que j'ai voulu faire la baſe de ma réputation d'un travail de quinze ou ſeize heures répanduës ſur toute ma vie, pendant que telle de mes Odes ſacrées m'a couté des ſemaines entieres à tourner & à polir? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'eſprit d'un homme raiſonnable. D'ailleurs, tout ouvrage, de quelque nature qu'il ſoit, n'eſt jamais cenſé public que lorſqu'il eſt imprimé. On n'auroit guéres d'obligation à Quintilien de ſes admirables Inſtitutions, ſi elles étoient demeuré enſevelies dans l'oubli, & ſi le Pogge

au bout de pluſieurs ſiécles n'avoit déterré un tréſor qui juſques-là n'avoit été que fort imparfaitement connu. Il en eſt de même d'un mauvais Livre. Lorſqu'il devient public, ce n'eſt pas ſeulement à l'Auteur qu'on s'en doit prendre ; c'eſt à celui qui en raſſemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoute du ſien, qui y fait des Commentaires à ſa Mode, qui en diſtribue des Copies, enfin qui le fait imprimer.

On peut dire la même choſe en général de tout ce qui s'appelle Satire. Celui qui la rend publique, n'eſt pas moins criminel que celui qui l'a compoſée : & c'eſt pour cela que la Loi de Valens & de Valentinien impoſé à celui qui fait courir un Libelle, la même peine qu'à ſon Auteur. Mais ſi au contraire cette Satire n'eſt autre choſe qu'un portrait général ou allegorique où perſonne ne ſoit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en eſt l'Auteur, ſoit coupable : mais bien le Lecteur qui en fait une application maligne, qui y donne un titre de ſa façon, ou qui y cherche des ſens & des rapports in-

jurieux à telle ou telle perſonne. Car enfin qu'eſt-ce qui caracteriſe la Satire? Ce n'eſt autre choſe que le nom de ceux qu'on y attaque. Tout portrait, quelque reſſemblant qu'il puiſſe être, n'a jamais merité le nom de Satire, lorſque perſonne n'y eſt attaqué nommément. Autrement il faudroit traiter de Libelles les Comedies les plus innocentes, qui n'ont de merite qu'à proportion de la reſſemblance des portraits avec les originaux. Il ſeroit ridicule de faire un crime à la Bruyere des portraits qui ſont en foule dans ſon Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétenduë, mériteroient ſans doute un châtiment exemplaire s'ils étoient connus. Et ſi quelqu'un avoit l'impudence de faire un voyage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire, je n'en ſuis pas l'Auteur; on lui demanderoit de quel droit il s'aviſe de publier un Libelle de cette nature, & il encoureroit à bon droit la peine de Calomniateur: à plus for-

te raiſon ſi ce même homme avoit eu l'inſolence d'attribuer ce Libelle à un Auteur qui en ſeroit innocent.

Il y auroit beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiére : mais tous ces éclairciſſemens & beaucoup d'autres trouveront leur place dans quelque autre Ecrit. Je me contenterai de dire un mot ſur ce qui regarde les Pieces compriſes dans cette Edition. Elle ſeroit beaucoup plus ample ſi mon intention avoit été de faire un Livre, & ſi je n'avois toute ma vie regardé l'exercice de la Poëſie, plutôt comme une reſſource innocente contre l'ennui & la ſolitude; que comme un métier & une occupation ſuivie. En effet tous mes amis ſçavent que, loin d'être tyranniſé par la paſſion de rimer, j'ai ſouvent paſſé des années entiéres ſans ſonger à faire un ſeul vers, & eux-mêmes m'en ont fait pluſieurs fois la guerre. Cependant, comme la bonté d'un Ouvrage ne ſe meſure point à ſa groſſeur, & qu'au contraire un grand Livre eſt ſouvent un grand mal, je ne deſeſperois pas que

celui-ci ne pût mériter l'approbation des honnêtes Gens, ſi j'avois été auſſi heureux à profiter des régles que nos anciens Maitres nous ont laiſſées, que j'ai été ſoigneux de les étudier.

Car j'avouë ingénûment que je ne ſuis point de ceux qui meſurant l'étenduë d'un Art à l'étenduë de leurs connoiſſances, penſent qu'un Auteur doit être lui-même ſon Légiſlateur & ſon modéle; & ſe faiſant un mérite de leur ignorance, traitent de ſtérilité le ſoin qu'un Ecrivain a pris de s'enrichir des découvertes de ceux qui l'ont précedé. Ces Meſſieurs croyent qu'il n'y a qu'à écrire à bon compte, perſuadez qu'ils feront toujours bien, pourvû qu'ils faſſent autrement que ceux qui ont déja réuſſi, & qu'au pis aller ils en ſeront quittes pour coudre à leurs Ouvrages quelque nouveau Syſtême de Poëſie, tiré de leur imagination & accommodé à leur façon d'écrire : ſans ſonger que cette conduite eſt le principe de cette rebutante uniformité qui regne dans leurs Ecrits, que le petit

fonds, dans lequel ils ſe renferment ne peut leur fournir aſſez d'idées pour donner à leurs Ouvrages cette variété qui ſoutient l'attention d'un Lecteur; & que dans la crainte de paſſer, comme ils parlent, pour plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-mêmes leurs propres plagiaires, c'eſt-à-dire, les Copiſtes ſouvent d'un mauvais Original.

Loin de me piquer, comme eux, de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru avec Longin, que l'un des plus ſurs chemins pour arriver au ſublime, étoit l'imitation des Ecrivains illuſtres, qui ont vécu avant nous, puiſqu'en effet rien n'eſt ſi propre à nous élever l'ame & à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choſes, que l'admiration dont nous nous ſentons ſaiſis à la vuë des Ouvrages de ces Grands Hommes. C'eſt pourquoi ſi je n'ai pas réuſſi dans les Odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuſer que la foibleſſe de mon génie; car je ſuis obligé d'avoüer que ſi j'ai jamais ſenti ce que c'eſt qu'enthouſiaſ-

me, ç'à été principalement en travaillant à ces mêmes Cantiques, que je donne ici à la tête de mes Ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'Odes, à l'exemple de Racan, celui de Traduction ne me paroiſſant pas convenir à une imitation auſſi libre que la mienne, qui d'un autre côté ne s'écarte pas aſſez de ſon Original, pour mériter le nom de Paraphraſe. Et d'ailleurs, ſi on a de l'Ode l'idée qu'on en doit avoir, & ſi on l'a conſidére non pas comme un aſſemblage de jolies penſees rédigées par Chapitres, mais comme le veritable champ du Sublime & du Pathétique, qui ſont les deux grands reſſorts de la Poëſie, il faut convenir que nul Ouvrage ne mérite ſi bien le nom d'Odes, que les Pſeaumes de David. Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inſpiration ſe faſſe mieux ſentir, rien, dis-je, de plus propre à enlever l'eſprit, & en même tems à remuer le cœur? Quelle abondance d'images! Quelle variété de figures! Quelle hauteur

d'expreſſion ! Quelle foule de grandes choſes dites, s'il ſe peut, d'une maniere encore plus grande ! Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que tous les Hommes ont admiré ces précieux reſtes de l'Antiquité prophane, où on entrevoit quelques traits de cette lumiére & de cette majeſté qui éclate dans les Cantiques ſacrez : & quelques beaux raiſonnemens qu'on puiſſe étaler, on ne détruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur oppoſer, que des amplifications de College, jettées toutes, pour ainſi dire, dans le même moule, & où tout ſe reſſemble, parceque tout y eſt dit du même ton & exprimé de la même maniere : ſemblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui, n'etant touchées qu'avec une ſeule couleur, ne peuvent jamais avoir une veritable beauté, parceque l'ame de la peinture leur manque, je veux dire le coloris.

Je me ſuis attaché, ſur toutes choſes, à éviter cette monotonie dans mes Odes du ſecond Livre, que j'ai variées

à l'exeemple d'Horace, ſur lequel j'ai tâché de me former, comme lui-même s'étoit formé ſur les anciens Lyriques. Ce ſecond Livre eſt ſuivi d'une autre eſpéce d'Odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il ſeroit aiſé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment *Cantates*, parcequ'elles ſont particulierement affectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois récits, coupez par autant d'airs de mouvement, ce qui les oblige à diverſifier les meſures de leurs ſtrophes, dont les vers ſont tantôt plus longs & tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes Tragedies, & dans la plupart des Odes de Pindare. J'avois entendu quelques unes de ces *Cantates*, & cela me donna envie d'eſſayer ſi on ne pourroit point, à l'imitation des Grecs, reconcilier l'Ode avec le chant. Mais comme je n'avois point d'autre modele que les Italiens, à qui il arrive ſouvent, auſſi bien qu'à nous autres François, de ſacrifier la raiſon à la commodité des

Muſiciens, je m'apperçus, après en avoir fait quelques-unes, que je perdois du côté des Vers, ce que je gagnois du côté de la Muſique, & que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entaſſer de vaines Phraſes Poëtiques, les unes ſur les autres, ſans deſſein ni liaiſon. C'eſt ce qui me fit venir la penſée de donner une forme à ces petits Poëmes, en les renfermant dans une Allégorie exacte, dont les récits fiſſent le corps; & les airs chantans, l'ame ou l'application. Je choiſis parmi les Fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon deſſein; car toute Hiſtoire fabuleuſe n'eſt pas propre à être allégoriée, & cette maniere me reuſſit aſſez, pour donner envie à pluſieurs Auteurs de travailler ſur le même plan. De ſçavoir ſi ce plan eſt le meilleur que j'euſſe pû choiſir, c'eſt ce qu'il ne me convient pas de décider; parce-qu'en matiere de Nouveautez rien n'eſt ſi trompeur qu'une premiere vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puiſſe

puiſſe apprécier leur mérite, & les reduire à leur juſte valeur.

Quant à mes Epîtres, je les ai travaillées avec la même application que mes autres Ouvrages, & j'y ai même donné d'autant plus de ſoin, qu'aïant à y parler de moi en pluſieurs endroits, il falloit relever en quelque ſorte la petiteſſe de la matiére par les agrémens de la diction. On pourra voir par quelques-unes de ces Piéces qui ſont faites il y a pluſieurs années, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis en butte aux noirceurs de ces honnêtes Meſſieurs, dont je parle au commencement de cette Préface, & que je ſçai il y a long-tems de quoi ils ſont capables. Du reſte, je me ſuis aſſujetti dans ces Epîtres, auſſi-bien que dans les Allégories & Epigrammes qui ſuivent, à une meſure de Vers qui avoit été aſſez négligée pendant tout le Siécle paſſé, & qui eſt pourtant la plus convenable de toutes au ſtile naïf & à la narration : ce qu'il me ſeroit aiſé de prouver, ſi je ne craignois

* * *

d'ennuïer le Lecteur par un détail d'obſervations dont il n'a que faire. Ce n'eſt pas que je prétende par-là que toutes les graces de ce ſtile, dont Marot nous a laiſſé un ſi excellent modéle, ſoient uniquement renfermées dans la meſure de ſes Vers, & dans le langage de ſon tems. Ce ſeroit rendre très-aiſée une choſe très-difficile. Mais il eſt certain qu'avec le génie qui ne s'acquiert point, cette eſpece de mécanique dont l'uſage eſt facile à acquerir, contribuë fort à l'élegance d'un Ouvrage, & que c'eſt ſouvent la contrainte apparente de la meſure & de l'arrangement des rimes, qui donne au ſtile cet air de liberté que n'ont point les Vers les plus libres, & les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en general ſur les Ouvrages qui compoſent cette Edition J'y ai ajouté à la fin quelques Poëſies de differens caracteres, qui n'ont pû trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes enſemble font un Recueil complet de tout

ce que j'ai jamais fait de Vers un peu ſupportables pendant que je m'en ſuis mêlé. J'en excepte toujours ceux, que j'ai dit, auſſi-bien qu'une petite Allégorie, qui a eu le ſort des autres Piéces que je n'ai point données, c'eſt-à-dire, de courir le monde malgré moi & toute differente de ce que je l'ai faite, il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée *Le Maſque de Laverne*, qui eſt le ſeul titre qu'elle puiſſe avoir, & je proteſte ici que celui qu'on a ſubſtitué à la place, n'eſt point de mon invention, & n'a été imaginé que par les ennemis d'une perſonne avec qui j'étois brouillé en ce tems-là, & qui certainement ne reſſemble en aucune façon au fantôme qui y eſt dépeint. C'eſt la ſeule raiſon qui m'empêche de la faire imprimer, quelque interêt que je puſſe avoir à la faire paroître, comme elle eſt effectivement. Mais je croirois me faire tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion de rendre juſtice au mérite d'un homme, qui depuis dix ans m'a non ſeulement donné

toutes les marques d'une réconciliation parfaite, mais qui, dans un tems, où la plûpart de ceux qui ſe diſoient mes amis, ont crû qu'il étoit du bon air de ſe liguer contre moi, s'eſt comporté à mon égard d'une maniére ſi noble, ſi ferme & ſi genereuſe, que je me ſens obligé de le regarder toute ma vie, non pas ſimplement comme un très-galant homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux amis qu'il y ait au monde. * *Qui enim utrâque in re gravem, conſtantem, ſtabilem ſe in amicitiâ præſtiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & pœnè divino.*

* Cic. de Amicitiâ.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Voici tous les Ouvrages de Monſieur Rouſſeau, qui ont paru juſqu'à préſent; & j'ai mis en deux Volumes très commode ce qui étoit imprimé en trois, afin de rendre ce Recueil plus portatif & à meilleur marché. Je me flatte que le Public me ſçaura bon gré de mes ſoins, & de ce que je n'ay rien épargné pour lui donner une belle Edition.

AVERTISSEMENT

TOUCHANT

LA PRESENTE EDITION.

LES nouveaux Ouvrages que je donne ici au Public, étant du même genre que ceux qui ont déja paru de moi, j'ai cru qu'il ſeroit mieux de les ranger, comme j'ai fait, chacun dans leur claſſe, que d'en faire un Volume ſeparé. Je me flatte qu'ils acheveront de mettre les Lecteurs les moins éclairez en état de juger de la difference qu'il y a entre ma maniere d'écrire, & le ſtile des impertinens Ouvrages qu'on a trouvé bon de m'attribuer dans les Editions où je n'ai point eu de part. Celle-ci comprend tout ce que j'ai jamais fait de Vers, à l'exception de trente quatre Epigrammes & de deux Opéras, qui n'étant que des avortons d'un âge ſans expérience n'au-

roient jamais dû voir le jour, ſi ceux qui les ont tirez de l'oubli où je les avois condamnez, avoient bien voulu ſe ſouvenir du reſpect qu'ils doivent, auſſi bien que moi, au Public. Je leur pardonne de ne m'avoir pas aſſez eſtimé pour croire ces Ecrits indignes de moi: mais les honnêtes Gens ne leur pardonneront jamais d'avoir cru ces mêmes Ecrits dignes d'eux, quelque differens qu'ils ſoient par le tour & par le ſtile, des plattes groſſieretez, qu'ils y ont ajoutées & qu'ils ont voulu faire paſſer ſous mon nom. Quoi qu'il en ſoit, l'envie qu'il ont eu de m'humilier par là, ne leur à point réuſſi; puiſque d'un côté ces Pieces de comparaiſon, produites à deſſein de ſurprendre le Public, étoient le moïen le plus infaillible de le déſabuſer; & que d'autre part rien ne me coute moins que l'aveu de mes fautes, perſuadé que les plus habiles ſe ſont inſtruits par les leurs, & qu'un Homme ſage, ni un bon Ecrivain n'ont jamais été l'Ouvrage d'un jour. Magiſter hodiernus heſternus error.

ODES,

LIVRE I.

ODE I.

TIRE'E DU PSEAUME XIV.

Caractere de l'Homme juſte.

SEIGNEUR, dans ta Gloire adorable
Quel Mortel eſt digne d'entrer ?
Qui pourra, Grand Dieu, penetrer
Ce Sanctuaire impenetrable,
Où tes Saints inclinez, d'un œil reſpectueux
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux ?

Ce ſera celui qui du vice
Evite le ſentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la juſtice ;
Attentif & fidéle à diſtinguer ſa voix,
Intrépide & ſevere à maintenir ſes loix.

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la verité :
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain :
Celui, qui d'un infame gain
Ne ſçait point groſſir ſes richeſſes :
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais decidé du ſort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voïe,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joïe ;
Et les fremiſſemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa felicité.

ODE II.

TIRE'E DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une Ame qui s'éleve à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes ouvrages.

LEs Cieux inſtruiſent la Terre
A revérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enferre,
Celebre un Dieu Créateur.
Quel plus ſublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les celeſtes Corps?
Quelle grandeur infinie?
Quelle divine harmonie
Reſulte de leurs accords?

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la revéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.

Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet aſtre ouvre ſa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa preſence
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bien-tôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles!
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!

Que ceux qui te ſont fidéles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joïe :
Elle aſſure notre voïe :
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puiſſant, inſpire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta Loi :
Loi ſainte, Loi deſirable,
Ta richeſſe eſt préferable
A la richeſſe de l'or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher treſor.

Mais ſans tes clartez ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.

Vien conſumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta grace :
Et de ſes eaux abbreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ODE III.

TIRE'E DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du ſiecle.

QU'aux accens de ma voix la terre ſe réveille.
Rois ſoyez attentifs : Peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers ſe taiſe, & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma lire,
L'Eſprit Saint me penetre, il m'échaufe & m'inſpire
Les grandes veritez que je vais révéler.

L'Homme en ſa propre force a mis ſa confiance.
Yvre de ſes grandeurs & de ſon opulence,
L'éclat de ſa fortune enfle ſa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la Mort ſaiſira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de ſon iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre eſpoir ſe fonde,
Et dont vous étalé l'orgueilleuſe moiſſon ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra ſtérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de ſa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illuſtres têtes,
Et vous pourriez encore, inſenſez que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible paſſage.
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le ſage.
Sujets à même loi, ſubiſſent même ſort.

D'avides étrangers tranſportez d'allegreſſe
Engloutiſſent déja toute cette richeſſe,
Ces terres, ces palais de vos noms annoblis.
Et que vous reſte-t-il en ces momens ſuprêmes ?
Un ſepulchre funebre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces véritez perdu le ſouvenir.
Pareils aux animaux farouches & ſtupides,
Les loix de leur inſtinct ſont leurs uniques guides,
Et pour eux le preſent paroit ſans avenir.

Un précipice affreux devant eux ſe préſente,
Mais toujours leur raiſon ſoumiſe & complaiſante
Au devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes
Frappe ces vils troupeaux dont elle eſt le paſteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le juſte autrefois ſentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu de ſa juſtice appaiſant le murmure
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes.
Quelque élevez qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſom-
Si vous êtes mortels, ils le ſont comme vous. (mes.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſageres,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres:
Et c'eſt le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE IV.

TIRE'E DU PSEAUME LVII.

Contre les Hypocrites.

SI la Loi du Seigneur vous touche,
Si le menſonge vous fait peur,
Si la juſtice en votre cœur
Regne auſſi bien qu'en votre bouche ;
Parlez, Fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préſide aux jugemens que vous lancez ſur moi ?

C'eſt vous de qui les mains impures
Trament le tiſſu deteſté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piege des impoſtures.
Lâches aux cabales vendus :
Artiſans de fourbes obſcures :
Habiles ſeulement à noircir les vertus.

L'Hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance eſt paîtri de fard.
Il ſçait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile ;
Et la morſure du ſerpent

Eſt moins aiguë & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue repand.

En vain le Sage les conſeille,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'équité qui les réveille ;
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu ſçaura venger l'innocent.
Je le verrai ce Dieu puiſſant
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se diſſipe & s'évanouit
Dans le ſein de la terre humide :
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aſpect du braſier allumé :

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux.

Ainſi la juſtice des Cieux
Confondra leurs lâches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans ;
Et de leurs pointes émouſſées
Ne penetreront plus le ſein des innocens.

Avant que leurs tiges celebres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes triſtes avortons
Seront cachez dans les tenebres.
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces Oiſeaux funebres
Qui n'oſent ſoutenir les regards du Soleil.

C'eſt alors que de leur diſgrace
Les Juſtes riront à leur tour :
C'eſt alors que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace ;
Et que ſans paroître inhumains
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vangeance,
Pourront dire avec verité
Que l'injuſtice & l'équité
Tour à tour ont leur recompenſe,
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux
Dont le bras ſoutient l'innocence
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ODE V.

TIRE'E DU PSEAUME LXXI.

Idée de la veritable grandeur des Rois.

O Dieu, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fut parmi nous
L'Oracle de votre Juſtice :
Inſpirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre Loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fauſſe vraiſemblance
Sçait diſcerner la verité.

Que par des jugemens ſeveres
Sa voix aſſure l'innocent :
Que de ſon peuple gemiſſant
Sa main ſoulage les miſeres :
Que jamais le menſonge obſcur
Des pas de l'homme libre & pur,
N'oſe à ſes yeux ſoüiller la trace :
Et que le vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du merite humble & vertueux.

Ainſi

Ainſi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des Cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroſer nos campagnes.
Son Regne, à ſes peuples cheris,
Sera ce qu'aux champs défleuris
Eſt l'eau que le Ciel leur envoye;
Et tant que luira le Soleil,
L'homme plein d'une ſainte joye,
Le benira dès ſon réveil.

Son Thrône deviendra l'azile
De l'orphelin perſecuté:
Son équitable auſterité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre ſous ce défenſeur
Ne craindra plus que l'oppreſſeur
Lui raviſſe ſon heritage;
Et le champ qu'il aura ſemé,
Ne deviendra plus le partage
De l'uſurpateur affamé.

Ses dons verſez avec juſtice,
Du pâle calomniateur,
Ni du ſervile adulateur,
Ne nourriront point l'avarice.
Pour eux ſon front ſera glacé.

Le zele deſintereſſé
Seul digne de ſa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inſeparables de la paix.

Alors ſa juſte renommée
Répanduë au-delà des mers
Juſqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses ennemis humiliez
Mettront leur orgueil à ſes pieds:
Et des plus éloignez rivages
Les Rois, frappez de ſa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer ſa puiſſante faveur.

Ils diront: Voilà le modéle
Que doivent ſuivre tous les Rois.
C'eſt de la ſainteté des Loix
Le protecteur le plus fidéle.
L'ambitieux immoderé,
Et des eaux du ſiecle enyvré,
N'oſe paroître en ſa préſence:
Mais l'humble reſſent ſon appui;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuſes devant lui.

De ſes triomphantes années
Le tems reſpectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus ſeront couronnées.
Ses vaiſſeaux, par les vents pouſſez,
Vogueront des climats glacez
Aux bords de l'ardente Lybie:
La mer enrichira ſes ports,
Et pour lui l'heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes treſors.

Tel qu'on voit la tête chenuë
D'un chêne, autrefois arbriſſeau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nuë:
Tel croiſſant toujours en grandeur
Il égalera la ſplendeur
Du Potentat le plus ſuperbe;
Et ſes redoutables ſujets
Se multipliront comme l'herbe
Autour des humides marêts.

Qu'il vive, & que dans leur memoire
Les Rois lui dreſſent des autels.
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de ſa gloire.
Et vous, ô Maître des humains,

Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les Monarques celebres,
Montrez-vous à tout l'Univers,
Et daignez chaſſer les tenebres,
Dont nos foibles yeux ſont couverts.

ODE VI.

TIRE'E DU PSEAUME LXXV.

Et appliquée à la derniere guerre des Turcs.

Quelle eſt la veritable reconnoiſſance que Dieu exige des hommes.

LE Seigneur eſt connu dans nos climats paiſibles.
Il habite avec nous, & ſes ſecours viſibles
Ont de ſon peuple heureux prévenu les ſouhaits.
Ce Dieu, de ſes faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de ſa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où ſa Grandeur reſide,
Il a briſé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impieté fondoit ſon ferme appui.
Le ſang des Etrangers a fait fumer la terre;
Et le feu de la guerre
S'eſt éteint devant lui.

Une affreuſe clarté dans les airs répanduë
A jetté la frayeur dans leur troupe éperduë,
Par l'effroi de la mort ils ſe ſont diſſipez :
Et l'éclat foudroyant des lumieres céleſtes
A diſperſé leurs reſtes
Aux glaives échappez.

Inſenſez ! qui remplis d'une vapeur legere,
Ne prenez pour conſeil qu'une ombre menſongere,
Qui vous peint des treſors chimeriques & vains :
Le réveil ſuit de près vos trompeuſes yvreſſes ;
Et toutes vos richeſſes
S'écoulent de vos mains.

L'Ambition guidoit vos eſcadrons rapides.
Vous dévoriez déja dans vos courſes avides
Toutes les regions qu'éclaire le ſoleil.
Mais le Seigneur ſe leve : il parle ; & ſa menace
Convertit votre audace
En un morne ſommeil.

O Dieu, que ton pouvoir eſt grand & redoutable !
Qui pourra ſe cacher au trait inévitable
Dont tu pourſuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens auguſtes
S'élevent pour ſauver les humbles & les juſtes,
Dont le cœur devant toi s'abaiſſe avec reſpect.
Ta juſtice paroit de feux étincelante;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aſpect.

Mais ceux pour qui ton bras opere ces miracles,
N'en cueilleront le fruit, qu'en ſuivant tes oracles,
En beniſſant ton nom, en pratiquant ta Loi.
Quel encens eſt plus pur qu'un ſi ſaint exercice?
Quel autre ſacrifice
Seroit digne de toi?

Ce ſont-là les préſens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne ſont point vos pompeuſes offrandes
Qui le peuvent payer de ſes dons immortels.
C'eſt par une humble foi, c'eſt par un amour tendre
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ſes Autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrez par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois:
Qui d'un ſouffle, détruit l'orgueilleuſe licence,
Releve l'innocence,
Et terraſſe les Rois.

ODE VII.

TIRE'E DU PSEAUME XC.

Que rien ne peut troubler la tranquilité de ceux qui s'aſſurent en Dieu.

CElui qui mettra ſa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repouſſera de l'envie
Le plus dangereux aſſaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'eſt dans ta force indomtable
Que mon eſpoir eſt remis :
Mes jours ſont ta propre cauſe;
Et c'eſt toi ſeul que j'oppoſe
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce ſeul aſile
Par ſes ſecours tout-puiſſans
Je brave l'orgueil ſterile
De mes rivaux fremiſſans.
En vain leur fureur m'aſſiege
Sa juſtice rompt le piege
De ces chaſſeurs obſtinez.
Elle confond leur adreſſe,

Et garantit ma foibleſſe
De leurs dards empoiſonnez.

O toi, que ces cœurs feroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que ſa verité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que ſon aîle tutelaire
Contre leur âpre colere
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainſi mépriſant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours exemts :
Soit que le jour ſur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou ſoit que la nuit obſcure
Répande dans la nature
Ses tenebreuſes horreurs.

Mais que vois-je ? Quels abîmes
S'entrouvrent autour de moi ?
Quel déluge de victimes

S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?
Quelle épouvantable image
De morts, de ſang, de carnage
Frappe mes regards tremblans ?
Et quels glaives inviſibles
Percent de coups ſi terribles
Ces corps pâles & ſanglans ?

Mon cœur, ſois en aſſurance,
Dieu ſe ſouvient de ta foi.
Les fleaux de ſa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juſte eſt invulnerable.
De ſon bonheur immuable
Les Anges ſont les garans,
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins frequenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté.
Nul obſtacle ne l'arrête.
Ses pieds écraſent la tête
Du dragon & de l'aſpic.
Il affronte avec courage
La dent du lion ſauvage,
Et les yeux du baſilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes enfans.
A celui qui m'eſt fidele,
Dit la Sageſſe éternelle,
J'aſſurerai mes ſecours:
Je raffermirai ſa voye:
Et dans des torrens de joye
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui:
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable appui:
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées,
Je benirai ſes deſſeins:
Il vivra dans ma memoire,
Et partagera la gloire
Que je reſerve à mes Saints.

ODE VIII.

TIRE'E DU PSEAUME XCVI.

Et appliquée au Jugement dernier.

Miſere des Reprouvez. Felicité des Elus.

PEuples, élevez vos concerts.
Pouſſez des cris de joye & des chants de victoire.
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La Juſtice & la Verité
Servent de fondement à ſon Thrône terrible.
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flâme étincelante;
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de reſpect
La terre a treſſailli ſur ſes voutes briſées.
Les monts fondus à ſon aſpect
S'écoulent dans le ſein des ondes embraſées.

De ſes jugement redoutez
La trompette celeſte à porté le meſſage ;
Et dans les airs épouvantez.
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage ;

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idóles ;
Vous, qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontez,
Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe.
Vous, mortels que j'ai rachetez,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allegreſſe.

C'eſt moi, qui du plus haut des Cieux
Du monde que j'ai fait, regle les deſtinées :
C'eſt moi, qui briſe ſes faux Dieux,
Miſerables joüets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis,
Meprifez du méchant la haine & l'artifice :
L'ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartez,
Vous n'avez écouté que mes Loix adorables.
Joüiſſez des felicitez
Qu'ont merité pour vous mes bontez ſecourables.

Venez

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance,
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjoüiſſance.

ODE IX.

TIRE'E DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DAns ces jours deſtinez aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur :
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon ſeul recours :
J'implorai ſa toute-puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble verité,
Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces lévres d'iniquité.
Et confond cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure

Publie avec legereté
Les menſonges que l'impoſture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barriére
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtriére
De l'impie adroit & puiſſant?
Sa langue aux feintes préparée
Reſſemble à la fléche acerée
Qui part & frappe en un moment.
C'eſt un feu leger dès l'entrée,
Que ſuit un long embraſement.

Hélas! dans quel climat ſauvage,
Ai-je ſi long-tems habité!
Quel exil! Quel affreux rivage!
Quels aſiles d'impieté!
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînérent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacrileges habitans!

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits.
Je vivois tranquile & paiſible
Chez les ennemis de la paix.
Et lorſqu'exemt d'inquiétude,

Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.

ODE X.

TIRE'E DU PSEAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchans.

BEni ſoit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains ſont formées
Dans l'art penible des combats.
De ſa clémence inépuiſable
Le ſecours promt & favorable
A fini mes oppreſſions;
En lui j'ai trouvé mon aſile,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai diſſipé les factions.

Qui ſuis-je, vile créature?
Qui ſuis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abaiſſe-t-il juſques à moi?
L'homme en ſa courſe paſſagére
N'eſt rien qu'une vapeur legére

Que le ſoleil fait diſſiper.
Sa clarté n'eſt qu'une nuit ſombre:
Et ſes jours paſſent comme une ombre
Que l'œil ſuit & voit échapper.

Mais quoi? Les perils qui m'obſédent,
Ne ſont point encore paſſez.
De nouveaux ennemis ſuccedent
A mes ennemis terraſſez.
Grand Dieu, c'eſt toi que je reclame,
Leve ton bras, lance ta flâme,
Abaiſſe la hauteur des Cieux,
Et vien ſur leur voute enflammée
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'addreſſe ma voix.
Toi, dont les promeſſes antiques
Furent toujours l'eſpoir des Rois.
Toi, de qui les ſecours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi:
Conſerve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre ſur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me ſubmerger.

Sois mon vengeur, ſois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidele
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impieté,
Et dont la main voüée au crime
Ne connoît rien de légitime,
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enyvrent de leur bonheur.
Leur poſterité floriſſante,
Ainſi qu'une tige naiſſante,
Croît & s'éleve ſous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges ſont pleines;
Leurs celliers regorgent de fruits;
Leurs troupeaux tout chargez de laines
Sont inceſſamment reproduits:
Pour eux la fertile roſée
Tombant ſur la terre embraſée,
Rafraîchit ſon ſein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde

Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſſerré.

Le calme regne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur ſommeil.
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du ſoleil.
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on joüit d'un tel bonheur !
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

ODE XI.

TIRE'E DU PSEAUME CXLV.

Foibleſſe des Hommes. Grandeur de Dieu.

MOn Ame, loüez le Seigneur :
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos juſtes loüanges.
Oüi, mon Dieu, je veux deſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au ſtérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point ſur eux une eſperance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un ſimulacre frivole,
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, eſclâves du ſort,
Comme nous, joüets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs inſenſées.
Et périront en même jour
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu ſeul doit faire notre eſpoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit ſortir du néant le ciel, la terre & l'onde,
Et qui tranquile au haut des airs,
Anima d'une voix feconde
Tous les êtres ſemez dans ce vaſte univers.

Heureux, qui du Ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonheur en lui toute ſon eſperance.
Il protége la verité,
Et ſçaura prendre la défenſe
Du juſte que l'impie aura perſecuté.

C'eſt le Seigneur qui nous nourrit :
C'eſt le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos beſoins, il adoucit nos gênes :
Il aſſure nos pas craintifs :
Il délie, il briſe nos chaînes ;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras promt à le protéger :
Et l'orphelin en lui retrouve un ſecond pere ;
De la veuve il devient l'époux,
Et par un châtiment ſevere
Il confond les pecheurs conjurez contre nous.

Les jours des Rois ſont dans ſa main.
Leur regne eſt un regne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites :
Mais de ſon regne illimité
Les bornes ne ſeront preſcrites
Ni par la fin des tems, ni par l'éternité.

ODE XII.

TIRE'E DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

Iſaye, Chap. 38.

Pour une perſonne convaleſcente.

J'Ai vû mes triſtes journées
Decliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort déployant ſes aîles
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je joüis :
Et dans cette nuit funeſte
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanoüis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus.
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier ſoleil ſe leve ;
Et votre ſouffle m'enleve

De la terre des vivans,
Comme la feüille ſechée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le joüet des vents.

Comme un Tigre impitoyable
Le mal a briſé mes os;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image ſanglante
Je ſoupire nuit & jour:
Et dans ma crainte mortelle
Je ſuis comme l'hirondelle,
Sous les griffes du vautour.

Ainſi de cris & d'allarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir:
Et mes yeux noyez de larmes
Etoient laſſez de s'ouvrir.
Je diſois à la nuit ſombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours.
Je rediſois à l'aurore,
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

Mon ame eſt dans les tenebres,
Mes ſens ſont glacez d'effroi.

Ecoutez mes cris funebres,
Dieu juſte, répondez-moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit ſous mes pas.
Son ſecours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme, à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints treſors;
Et qui rallumant ſa flâme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps!

C'eſt pour ſauver la memoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontez ſacrées
Ne ſeront point celebrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette

Ne ſera point l'interprête
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetez,
Annonceront à leur race
Vos celeſtes veritez.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacez :
Et vous offrant mon hommage
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

Fin du premier Livre.

ODES,

LIVRE II.

ODE I.

Sur la Naiſſance de Monſeigneur le DUC DE BRETAGNE.

DEscends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du ſombre époux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe, prête-moi ta lire,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre
Au milieu de Thébes en cendre,
Reſpecta la poſterité.

* *Pindare.*

Quel Dieu propice nous ramene
L'eſpoir que nous avions perdu ?
Un Fils de Thétis ou d'Alcméne
Par le Ciel nous eſt-il rendu ?
N'en doutons point, le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs :
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine,
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparez.
Cet Enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie
De la diſcorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des tempêtes

Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces feux amis des matelots,
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui regne ſur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ſes feux infecte les airs?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre,
Et ſemble à dépeupler la terre
Exciter nos ſanglantes mains?
Mégére des enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le genie
Qui préſide au ſort des humains?

Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Deſcends de la voute azurée,
Vien voir tes temples relevez:
Et ramene au ſein de nos villes
Ces Dieux bienfaiſans & tranquilles
Que nos crimes ont ſoulevez.

Mais quel ſouffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette ſoudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophetique fureur.
Loin d'ici, profane Vulgaire,
Apollon m'inſpire & m'éclaire ;
C'eſt lui, je le vois, je le ſens.
Mon cœur cede à ſa violence.
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme ſont parvenus.
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon deſirée,
Où Themis & ſa ſœur Aſtrée
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où ſuis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantez ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantez !
Un nouveau monde vient d'éclore

L'Univers ſe reforme encore
Dans les abîmes du Cahos:
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des Demeures divines
Deſcendre un peuple de Heros.

Les Elemens ceſſent leur guerre:
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu ſacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le Crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les Lions dépoüillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce ſiecle heureux
Qui du plus ſage des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſperons des jours plus paiſibles.
Les Dieux ne ſont point inflexibles,
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſteres
Souvent leurs fleaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ſes loix.
Les Rois ſont les Maîtres du monde :
Les Dieux ſont les Maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence,
Des decrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur regle conſtante & sûre
Fait ſeule ici bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le conſeil des Dieux ?
Réprime une ardeur perilleuſe :
Ne va point d'une aîle orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnuës,
Suivant Icare au haut des nuës,
Crain de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque eſprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les regles d'Euclide
Au deſordre de mes diſcours :
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile

Fit même aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des Maîtres de la Lire
Immortaliſer les accords.

ODE II.

A. M. L'ABBE' D. C.

ABBE', cheri des neuf Sœurs,
Qui dans ta Philoſophie
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dicté mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deſerts
Qu'enferme ton Benefice ?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Enſanglanter le retour
De quelque liévre timide,
Ou chez tes Moines tondus
A t'ennuyer aſſidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton treſor perdus,
Se retrouvent ſur leurs vitres ?

Mais non, je te connois mieux.
Tu ſçais trop bien que le ſage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage :
Et juſtement enchanté
De la belle Antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile,
La ſolide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton eſprit
Banni l'erreur generale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la ſaine Morale.
On abuſe de ſon nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sçut nous tracer dans ſon livre
Mieux que Chryſippe & Zenon
Quel chemin nous devons ſuivre.

Homere adoucit mes mœurs
Par ſes riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ſes préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictete à ſon lecteur
Prêche le bonheur ſuprême;

J'y trouve un conſolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans ſon flegme ſimulé
Je découvre ſa colere.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de ſa miſere.
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriquez durant le cours
De ſa fortune maudite,
Vous reconnoiſſez toujours
L'eſclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Fremir tout le Zenoniſme
D'entendre traiter ainſi
Un des ſaints du Paganiſme.
Pardon. Mais en verité,
Mon Apollon revolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a couté
Son inſuportable ouvrage.

De tout ſemblable Pédant
Le commerce communique
Je ne ſçai quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaiſant Avertin

D'un fou du Païs latin,
Qui ſe travaille & ſe gêne
Pour devenir à la fin
Sage, comme Diogêne !

Je ne prens point pour vertu
Les noirs accès de triſteſſe
D'un loup garou revêtu
Des habits de la ſageſſe.
Plus légere que le vent
Elle fuit d'un faux ſçavant
La ſombre mélancolie,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton
Chez les Romains tant prônée,
Etoit ſouvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces ſages hagars,
Maigres, hideux & blafards,
Sont ſoüillez de quelque opprobre :
Et du premier des Ceſars
L'Aſſaſſin fut homme ſobre.

Dieu beniſſe nos dévots.
Leur ame eſt vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots

De la ligue anti-Royale,
Les Linceſtres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fai de leurs chanſons
Ta plus importante étude
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Revien au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocréne.

ODE III.

A M. D. C.

Conſeiller d'Etat, & Intendant des Finances.

DIgne & noble heritier des premieres vertus
Qu'on adora jadis ſous l'empire de Rhée:
Vous, qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Aſtrée.

Fils d'un pere fameux, qui même à nos Frondeurs
Par ſa dexterité fit reſpecter ſon zele;
Et nouvel Atticus ſçut captiver leurs cœurs
En demeurant ſujet fidele :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & ſoumis
Laiſſe encor regner la nature.

Les Hyades, Vertumne & l'humide Orion
Sur la terre embraſée ont verſé leurs largeſſes:
Et Bacchus échappé des fureurs du lion,
Songe à vous tenir ſes promeſſes.

O Rivages cheris! Vallons aimez des Cieux,
D'où jamais n'approcha la triſteſſe importune,
Et dont le poſſeſſeur tranquille & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune!

Trop heureux, qui du champ par ſes peres laiſſé
Peut parcourir au loin les limites antiques;
Sans redouter les cris de l'orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques.

Sous des lambris dorez l'injuſte raviſſeur
Entretient le Vautour dont il eſt la victime.
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime!

Joüiſſez

Joüiſſez en repos de ce lieu fortuné.
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville eſt le ſejour des profanes humains,
Les Dieux regnent dans les campagnes.

C'eſt-là que l'homme apprend leurs myſteres ſecrets ;
Et que contre le ſort munifſant ſa foibleſſe,
Il joüit de lui-même & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la ſageſſe.

C'eſt-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug preſque certain ſauva ſa République,
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des Loix,
Et du Lycée & du Portique.

Libre des ſoins publics, qui le faiſoient rêver,
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes ;
Et courant à Tuſcule, il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athenes.

ODE IV.

A MONSIEUR D'USSE'.

ESprit né pour ſervir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappez,
Qui ſans guide as pû de ſon temple
Franchir les chemins eſcarpez :
Chet d'Uſſé, quelle inquitude
Te fait une triſte habitude
Des ennuis & de la douleur ?
Et miniſtre de ton ſuplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux-tu ſeconder ton malheur ?

Chaſſe cet ennui volontaire,
Qui tient ton eſprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une eſperance légitime
Te muniſſe contre le ſort.
L'air ſiffle. Une horrible tempête
Aujourd'hui gronde ſur ta tête,
Demain tu ſeras dans le port.

Toujours la mer n'eſt pas en butte
Aux ravages des aquilons,

Toujours les torrens par leur chute
Ne deſolent pas nos valons.
Les diſgraces deſeſperées,
Et de nul eſpoir temperées,
Sont affreuſes à ſoutenir.
Mais leur charge eſt moins importune,
Lorſqu'on gémit d'une infortune
Qu'on eſpere de voir finir.

Un jour le ſouci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne ſera plus pour toi qu'un ſonge
Que le réveil aura calmé.
Eſpere donc avec courage.
Si le Pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots;
L'eſpoir du calme le raſſure
Quand les vents & la nuë obſcure
Glacent le cœur des Matelots.

Je ſçai qu'il eſt permis au ſage,
Par les diſgraces combattu,
De ſouhaiter pour appanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur ſans mélange
Souvent cette vertu ſe change
En une honteuſe langueur.
Autour de l'aveugle richeſſe

Marchent l'orgueil & la rudeſſe,
Que ſuit la dureté du cœur.

Non que ta ſageſſe endormie
Au tems de tes proſperitez,
Eût beſoin d'être raffermie
Par de dures fatalitez:
Ni que ta vertu peu fidelle
Eût jamais choiſi pour modéle
Ce fou ſuperbe & tenebreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe,
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus,
Quand des bornes de la ſageſſe
Les biens ne nous ont point exclus;
Ils nous font trouver plus charmante
Notre felicité préſente,
Comparée au malheur paſſé;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique,
Que rien n'a jamais traverſé.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées

Eſt marqué de joye & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalitez
Souvent ſa Sageſſe ſuprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamitez.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout eſt ſoumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'homme ſemblable
A ces deux Jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang de Dieux ;
Couple de Déïtez biſarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des Cieux.

Ainſi de douceurs en ſuplices
Elle nous promene à ſon gré.
Le ſeul remede à ſes caprices
C'eſt de s'y tenir préparé :
De la voir du même viſage
Qu'une courtiſane volage,
Indigne de nos moindres ſoins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance,
Lorſque nous y penſons le moins.

ODE V.

A M. DUCHE',

Dans le tems qu'il travailloit à ſa Tragedie de Débora.

TAndis que dans la ſolitude
Où le deſtin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oiſive & facile étude
L'ennui dont je ſuis lutiné.

Un ſublime eſſor te ramene
A la cour des Sœurs d'Apollon.
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le ſacré Vallon.

O que ne puis-je, ſur les aîles
Dont Dédale fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'appelles;
Et de tes chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur!

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.

Tu ſçais quel eſt ce labyrinthe,
Et que pour aller à Corinthe
Le deſir ſeul ne ſuffit pas.

Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abreger le jour :
Vertumne a changé ſes livrées,
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pleyades
A fait retirer les Nochers.
Et déja les triſtes Hyades
Forçent les frilleuſes Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne careſſe plus nos climats,
Et bientôt des monts de Scytie
Le fougueux époux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainſi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs deſerts,
J'irai, ſecret dépoſitaire,
Près de ton foyer ſolitaire
Joüir de tes ſçavans concerts.

En attendant, puiſſent leurs charmes
Appaiſant le mal qui t'aigrit,

Diſſiper tes vaines alarmes
Et tarir la ſource des larmes
D'une épouſe qui te cherit.

Je ſçai que la fiévre & l'Automne
Pourroient mettre Hercule aux abois;
Mais ſi ma conjecture eſt bonne,
La fiévre dont ton cœur friſſonne,
Eſt la plus fâcheuſe des trois.

ODE VI.

A LA FORTUNE.

FOrtune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inoüis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours ébloüis ?
Juſques à quand, trompeuſe Idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes Autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrez par les ſacrifices,
Et par l'hommage des Mortels ?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſperité,
Te nomme grandeur de courage,

Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu ſuprême
Il dépoüille la vertu même
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ſes fauſſes maximes
Erigent en Héros ſublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces Heros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautez.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtez.

Appren que la ſeule Sageſſe
Peut faire les Heros parfaits :
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux :
Et que devant ſes yeux Stoïques
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A loüer un Heros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me preſentent vos faſtes,
Impitoyables conquerans ?
Des vœux outrez, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tyrans :
Des murs que la flame ravage :
Des vainqueurs fumans de carnage :
Un peuple au fer abandonné :
Des meres pâles & ſanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effrené.

Juges inſenſez que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits.
Eſt-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire feconde en ruines,

Sans le meurtre & ſans les rapines
Ne ſçauroit-elle ſubſiſter ?
Images des Dieux ſur la terre ,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Reſide le ſolide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes & ſon bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire ,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival.
L'inexperience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le Heros ſolide
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui ?
C'eſt un Roi que l'équité guide ,
Et dont les vertus ſont l'appui :
Qui prenant Titus pour modele
Du bonheur d'un peuple fidele
Fait le plus cher de ſes ſouhaits :
Qui fuit la baſſe flatterie :
Et qui , pere de ſa Patrie ,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un Roi reſpectable,
Humain, genereux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels.
Mais à la place de Socrate
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Heros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous en orgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir;
En vain le deſtructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'Univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet Empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyons comment vos coeurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde,

Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous ébloüit.
Mais au moindre revers funeſte
Le maſque tombe : l'homme reſte,
Et le heros s'évanoüit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquerant.
Celui qui dompte la fortune,
Merite ſeul le nom de Grand ;
Il prend ſa volage aſſiſtance
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus :
Et ſa grande ame ne s'altere,
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des diſgraces de Varus.

La joye imprudente & legere,
Chez lui ne trouve point d'accès :
Et ſa crainte active modere
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ſes obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme :
Mais la ſageſſe eſt toujouts ferme,
Et les deſtins toujouts legers.

En vain une fiere Déeſſe
D'Enée a reſolu la mort,
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi Rome après ſon naufrage,
Juſques dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes guerriers.
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes cyprès en lauriers.

ODE VII.

A UNE VEUVE.

QUel reſpect imaginaire
Pour les cendres d'un époux,
Vous rend vous-même contraire
A vos deſtins les plus doux?
Quand ſa courſe fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau;
Penſez-vous que l'Hymenée
N'ait pas éteint ſon flambeau?

Pourquoi ces ſombres tenebres
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartez funebres,
Plus affreuſes que la nuit ?
De ces noirs objets troublée,
Triſte & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards.

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes :
Pourquoi ces pleurs ſuperflus ?
Pourquoi ces cris, ces alarmes ?
Ton époux ne t'entend plus.

A ſa triſte deſtinée
C'eſt trop donner de regrets :
Par les larmes d'une année
Ses mânes ſont ſatisfaits.
De la celebre Matrône
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût ;

Ou pour l'honneur de Petronne,
Imitez-la juſqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des veuves des premiers tems,
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artemiſes de vingt ans.
Plus la douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor :
Andromaque en moins d'un Luſtre
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'hiſtoire vous a fait peur.
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à ſe plaindre que d'elle.
Ce fut ſa faute en un mot.
A quoi ſongeoit cette belle
De prendre un amant dévot.

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant ſa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur ;
Chargé des Dieux de Pergame,

Ravit ſon Pere à la flâme,
Tenant ſon Fils par la main;
Sans prendre garde à ſa Femme;
Qui ſe perdit en chemin?

Sous un plus heureux auſpice
La Déeſſe des Amours
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit:
L'Amour même là conſume,
Le myſtere s'accomplit.

Tout conſpire à l'allegreſſe
De cet inſtant ſolemnel.
Une riante jeuneſſe
Folâtre autour de l'autel.
Les Graces à demi-nuës
A ces danſes ingenuës
Mêlent de tendres accens:
Et ſur un thrône de nuës,
Venus reçoit votre encens.

ODE VIII.

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un aſtre propice & doux,
Malgré moi de ton abſence
J'ai ſupporté les dégoûts.

Je diſois : Je lui pardonne
De préferer les beautez
De Palès & de Pomone,
Au tumulte des citez.

Ainſi l'amant de Glicere
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages du Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brulant de Procris
De Flore aux douces haleines
Deſſeche les dons chéris :

Veux-tu d'un aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs :
Et dans ton jardin aride
Sécher ainſi que tes fleurs ?

Croi-moi ; ſui plutôt l'exemple
De tes amis cazaniers,
Et revien gouter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce ſalon pacifique
Où préſident les neuf Sœurs,
Un loiſir philoſophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons ſans peine,
Avec toi le verre en main,
L'homme, après qui Diogéne
Courut ſi long-tems en vain :

Et dans la douce allegreſſe
Dont tu ſçais nous abreuver,
Nous puiſerons la Sageſſe
Qu'il chercha ſans la trouver.

ODE IX.

A Monſieur le Marquis de la FARE.

DAns la toute que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer :
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace

Marches ſans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Ariſtippe
De la ſageſſe de Chryſippe
As ſçu corriger l'âpreté ;
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu ſacré que Prométhée
Oſa dérober dans les Cieux,
La raiſon à l'homme apportée,
Le rend preſque ſemblable aux Dieux.
Se pourroit-il, ſage la Fare,
Qu'un préſent ſi noble & ſi rare
De nos maux devînt l'inſtrument ?
Et qu'une lumiere divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorſqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ſes jours.
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courouce.
Par elle il brave les careſſes

Des Sirénes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conſerve,
C'eſt le ſymbolique tableau.
Chaque mortel a ſa Minerve
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette Déité propice
Marchoit toujours devant Uliſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.
C'eſt un Sophiſte qui nous joüe:
Un vil complaiſant, qui ſe louë
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillans du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire
Que tout cede à notre pouvoir:
Qui nourrit notre folle gloire

De l'yvreſſe d'un faux ſçavoir:
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort:
Du furieux fait un Achile,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'Athée un eſprit fort.

Mais, vous Mortels, qui dans le monde
Croïant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples differens,
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché ſous ſa hute,
Au ſeul inſtinct preſque reduit;
Parlez: Quel eſt le moins barbare
D'une raiſon qui vous égare,
Ou d'un inſtinct qui le conduit?

La Nature en treſors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver.
Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté céleſte,
Il vit ſans trouble & ſans ennui:
Et ſi ſon climat lui refuſe

Quelques biens, dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et notre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur.
Il ne regrete point la perte
De ces arts, dont la decouverte
A l'homme a couté tant de ſoins,
Et qui devenus neceſſaires
N'ont fait qu'augmenter nos miſéres
En multipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude
Vante ſon ſçavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoiſſance
Que ce que la Toute-puiſſance
A bien voulu nous en donner;
Et ſçait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ſes ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainſi d'une erreur dangereuſe
Il n'avale point le poiſon:
Et notre clarté tenebreuſe

N'a point offuſqué ſa raiſon :
Il ne ſe tend point à lui même
Le piege d'un adroit ſyſtême
Pour ſe cacher la verité.
Le crime à ſes yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illegitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux ;
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous, qui dans la vaine nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la moleſſe
Fixez la gloire & les plaiſirs :
Vous, de qui l'infame avarice
Promene au gré de ſon caprice
Les inſatiables deſirs.

Oüi, c'eſt toi, monſtre déteſtable,
Superbe tyran des humains,
Qui ſeul du bonheur veritable
A l'homme as fermé le chemin.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre en treſors abondante
Feroit germer l'or ſous ſes pas:
Il brûle d'un feu ſans remede ;

Moins

Moins riche de ce qu'il poſſede,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles.
Reſervons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux:
Ou dans le ſein des mers avides
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique élement de nos maux.

Ce ſont-là les vrais ſacrifices
Par qui nous pouvons étoufer
Les ſemences de tous les vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Otez l'interêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits:
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons regner chez les hommes
Les mœurs à la place des Loix.

Sur tout réprimons les ſaillies
De notre curioſité,
Source de toutes nos folies,

Mere de notre vanité.
Nous errons dans d'épaiſſes ombres,
Où ſouvent nos lumieres ſombres
Ne ſervent qu'à nous ébloüir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours deſtinez à joüir.

ODE X.

Sur la Mort de S. A. S. Monſeigneur LE PRINCE DE CONTI, arrivée au mois de Fevrier 1709.

PEuples, dont la douleur aux larmes obſtinée
De ce Prince cheri déplore le trépas,
Approchez : & voyez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'eſt plus, ô Ciel ! Ses vertus, ſon courage,
La ſublime valeur, le zele pour ſon Roi
N'ont pû le garantir, au milieu de ſon âge,
De la commune loi.

Il n'eſt plus : & les Dieux en des tems ſi funeſtes
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces triſtes reſtes
Au pied de leurs autels.

Elevons à ſa cendre un monument celebre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce tombeau funebre,
Arroſé de nos pleurs.

Mais que dis-je? Ah! plutôt à ſa vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Heros n'eſt point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à notre vûë.
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son nom, ſa renommée en cent lieux épanduë,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de ſon ame,
Ses talens, ſes vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce Heros avec des traits de flame
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où ſa valeur rappella la victoire,
Nervinde, où ſes efforts guidérent nos exploits,
Eterniſent ſa vie, auſſi bien que la gloire
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les deſtinées,
Qui livrent ſa jeuneſſe au cizeau d'Atropos;
Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des Heros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam paſſe celui d'Hector:
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Neſtor.

Voici, voici le tems, où libre de contrainte
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens.
Je puis à mon Heros, ſans baſſeſſe & ſans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muſes, préparez-lui votre plus riche offrande.
Placez ſon nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oüi, cher Prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie,
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faîte des honneurs un vainqueur indomtable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La mort, la ſeule mort met le ſceau veritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnez, démentis par un honteux retour?
Et combien de Heros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour?

Du midi juſqu'à l'ourſe on vantoit ce Monarque
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de ſang.
Il fuit. Sa gloire tombe, & le deſtin lui marque
Son veritable rang.

Ce n'eſt plus ce Heros guidé par la victoire
Par qui tous les guerriers alloient être effacez.
C'eſt un nouveau Pyrrhus, qui va groſſir l'hiſtoire,
Des fameux inſenſez.

Ainſi de ſes bienfaits la fortune ſe venge.
Mortels, défions-nous d'un ſort toujours heureux;
Et de nos ennemis, ſongeons que la loüange
Eſt le plus dangereux.

Jadis tous les humains errans à l'avanture
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnez.
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle nature
Les beſoins effrenez.

La raiſon fléchiſſant leurs humeurs indociles,
De la ſocieté vint former les liens:
Et bientôt raſſembla ſous de communs aſiles
Les premiers citoyens.

Pour aſſurer entre eux la paix & l'innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des tables d'airain l'Audace & la Licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix prompt à ſe révolter,
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fiſſent reſpecter.

Ainſi pour le maintien de ces Loix ſalutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois, vous fûtes élus ſacrez dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en vous la vertu faire luire ſans ceſſe
De la Divinité les rayons glorieux!
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe flaterie,
Qui cherchant à ſoüiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques.
Orgueilleuſe, elle ſuit la pourpre & les faiſceaux.
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin votre foible raiſon.
De cette enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Rejetter le poiſon.

Nemeſis vous obſerve, & fremit de blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable verité.
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'eſt elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſez.
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous ſont adreſſez.

Des châtimens du Ciel implacable miniſtre,
De l'équité trahie elle venge les droits.
Et voici les arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les Rois.

Ecoutez, & tremblez, idoles de la terre,
D'un encens uſurpé, Jupiter eſt jaloux.
Vos flatteurs dans ſes mains allument le tonnerre
Qui s'éleve ſur vous.

Il détruira leur culte, il briſera l'image
A qui ſacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira ſur vous le déteſtable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances celeſtes.
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funeſtes
Creuſera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la ſageſſe.
Et dans tous vos conſeils, l'aveugle vanité,
L'eſprit d'enchantement, de vertige & d'yvreſſe
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms ſpécieux de zele & de juſtice
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.

Mais enfin votre chute à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs;
Et votre abbaiſſement ſervira de riſée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point ſçu t'abuſer.
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre
Tu ſçus les mépriſer.

Auſſi la Renommée, en publiant ta gloire
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire :
Trop peu pour l'univers.

Fin du ſecond Livre.

ODES,

LIVRE III.

ODE I.

A M. LE COMTE DU LUC, alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, & Plénipotentaire à la paix de Bade.

TEL que le vieux paſteur des troupeaux
de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, pere de la fortune,
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arbre, flâme, fontaine,
S'efforce d'échaper à la vûe incertaine
Des mortels indiſcrets :

Ou tel que d'Apollon le miniſtre terrible,
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans :

Tel aux premiers accès d'une ſainte manie
Mon eſprit allarmé redoute du genie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſede,
Et voudroit ſecoüer du demon qui l'obſede
Le joug imperieux.

Mais ſi-tôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoit enfin du Dieu qui le domine
Les ſouveraines loix :
Alors tout penetré de ſa vertu ſuprême
Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces eſprits faciles
Pour qui les doctes ſœurs, careſſantes, dociles
Ouvrent tous leurs tréſors ;
Et qui dans la douceur d'un tranquile délire
N'éprouvérent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureur ni tranſports.

Des veilles, des travaux un foible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone
Dont nous ſuivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flâme
Et ces aîles de feu qui raviſſent une ame
Au celeſte ſejour.

C'eſt par-là qu'autrefois d'un Prophete fidele
L'eſprit s'affranchiſſant de ſa chaîne mortelle
Par un puiſſant effort,
S'élançoit dans les airs comme un aigle intrepide,
Et juſques chez les Dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le Sort.

C'eſt par-là qu'un mortel forçant les rives ſombres,
Au ſuperbe Tyran qui regne ſur les ombres
Fit reſpecter ſa voix.
Heureux ! ſi trop épris d'une beauté renduë,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perduë
Une ſeconde fois.

Telle étoit de Phébus la vertu ſouveraine
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocréne
Et les ſacrez valons.
Mais ce n'eſt plus le tems, depuis que l'avarice,
Le menſonge flatteur, l'orgueil & le caprice,
Sont nos ſeuls Apollons.

Ah ! ſi ce Dieu ſublime échauffant mon genie
Reſſuſcitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords :
Si je pouvois du Ciel franchir les vaſtes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'empire des morts :

Je n'irois point des Dieux profanant la retraite
Dérober aux deſtins, témeraire interpréte,
Leurs auguſtes ſecrets :
Je n'irois point chercher une amante ravie ;
Et la lyre à la main redemander ſa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins ſtérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illuſtre azile,
O mon fidele eſpoir!
Implorer aux Enfers ces trois fieres Déeſſes
Que jamais juſqu'ici nos vœux ni nos promeſſes
N'ont ſçu l'art d'émouvoir.

Puiſſantes Déïtez, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille atentive
Au bruit de mes concerts.
Puiſſent-ils amollir vos ſuperbes courages
En faveur d'un Heros digne des premiers âges
Du naiſſant Univers.

Non, jamais ſous les yeux de l'auguſte Cybelle
La terre ne fit naître un plus parfait modele
Entre les Dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un ſiécle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vû fumer ſes autels.

C'eſt

C'eſt lui, c'eſt le pouvoir de cet heureux genie
Qui ſoutient l'équité contre la tyrannie
D'un aſtre injurieux :
L'aimable verité fugitive, importune
N'a trouvé qu'en lui ſeul ſa gloire, ſa fortune,
Sa patrie & ſes Dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux uſages.
Prenez tous les fuſeaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'eſt à vous que du Styx les Dieux inéxorables
Ont confié les jours, helas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proye,
Se montrent trop jaloux de la fatale ſoye
Que vous leur redevez :
Ne deliberez plus, tranchez mes deſtinées ;
Et renoüez leur fil à celui des années
Que vous lui reſervez.

Ainſi daigne le Ciel toujours pur & tranquille
Verſer ſur tous les jours que votre main nous file,
Un regard amoureux ;
Et puiſſent les mortels, amis de l'innocence,
Meriter tous les ſoins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux.

C'eſt ainſi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe Parque
L'impitoyable loi.
Lacheſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double cizeau de ſa ſœur infléxible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dès-lors floriſſante, éternelle
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons.
Le Ciel ne ſeroit plus fatigué de nos larmes,
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des Dieux même ſuivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre :
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces Dieux, épuiſé leur largeſſe.
C'eſt d'eux que vous tenez la raiſon, la ſageſſe,
Les ſublimes talens.
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui ſeule ſçait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en étoit trop helas! & leur tendreſſe avare,
Vous refuſant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amaſſez,
Prit ſur votre ſanté par un decret funeſte
Le ſalaire des dons qu'à votre ame celeſt
Elle avoit diſpenſez.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel ſe plaint & le fatigue
De ſes cris ſuperflus.
L'ame d'un vrai heros tranquille, courageuſe
Sçait comme il faut ſouffrir d'une vie orageuſe
Le flus & le reflus.

Il ſçait, & c'eſt par là qu'un grand cœur ſe conſole,
Que ſon nom ne craint rien, ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconſtans:
Et que s'il eſt mortel, ſon immortelle gloire
Bravera dans le ſein des Filles de Memoire
Et la mort & le tems.

Tandis qu'entre des mains à ſa gloire attentives
La France confiera de ſes ſaintes archives
Le dépôt ſolemnel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux deſtins unis aux deſtinées
D'un empire éternel.

Il ſçaura par quels ſoins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illuſtre aſſiſtance
Sçut menager pour nous les cœurs & la conſtance
D'un peuple belliqueux.

Il ſçaura quel genie au fort de nos tempêtes
Arrêta malgré nous dans leurs vaſtes conquêtes
Nos ennemis hautains ;
Et que vos ſeuls conſeils déconcertant leurs Princes,
Guidérent au ſecours de deux riches Provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de ſçavantes veilles
Conſacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel ſouvenir,
Pourra ſuivre le fil d'une hiſtoire ſi belle,
Et laiſſer un tableau digne des mains d'Apelle
Aux ſiecles à venir.

Que ne puis-je franchir cette noble barriere !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriere,
Je vais juſqu'où je puis :
Et, ſemblable à l'abeille en nos jardins éclоſe,
De differentes fleurs j'aſſemble & je compoſe
Le miel que je produis.

Sans ceſſe en divers lieux errant à l'avanture,
Des ſpectacles nouveaux que m'offre la nature,
Mes yeux ſont égayez ;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies
Je promene toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayez.

Celui qui ſe livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui plus hardis, percent de la montagne
Les ſentiers tortueux.

Toutefois c'eſt ainſi que nos maîtres celebres
Ont dérobé leurs noms aux épaiſſes tenebres
De leur antiquité ;
Et ce n'eſt qu'en ſuivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons comme eux arriver juſqu'au temple
De l'immortalité.

ODE II.

A S. A. S. Monſeigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE.

EST-ce une illuſion ſoudaine
Qui trompe mes regards ſurpris?

Eſt-ce un ſonge, dont l'ombre vaine
Trouble mes timides eſprits?
Quelle eſt cette Déeſſe énorme?
Ou plutôt ce monſtre difforme
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix reſſemble au tonnerre:
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache ſa tête dans les Cieux?

C'eſt l'inconſtante Renommée,
Qui ſans ceſſe les yeux ouverts
Fait ſa revûë accoutumée
Dans tous les coins de l'Univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et meſſagere indifferente
Des veritez & de l'erreur,
Sa voix en merveilles feconde
Và chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle eſt cette troupe ſans nombre
D'amans autour d'elle aſſidus,
Qui viennent en foule à ſon ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La vanité qui les enyvre,
Sans relâche s'obſtine à ſuivre
L'éclat dont elle les ſéduit;
Mais bientôt leur ame orgueilleuſe

Voit ſa lumiere frauduleuſe
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui ſans lui rendre hommage
Et ſans redouter ſon pouvoir,
Sçus toujours de cette volage
Fixer les ſoins & le devoir:
Heros, des Heros le modele,
Etoit-ce pour cette infidelle
Qu'on t'a vû cherchant les hazars,
Braver mille morts toujours prêtes;
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non, ſes lueurs paſſageres
N'ont jamais ébloüi tes ſens.
A des Déitez moins legeres
Ta main prodigue ſon encens.
Ami de la gloire ſolide,
Mais de la verité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ſes drapeaux ſeuls tu te ranges;
Et ce ne ſont point les loüanges,
C'eſt la vertu que tu chéris.

Tu mépriſes l'orgueil frivole
De tous ces Heros impoſteurs,
Dont la fauſſe gloire s'envole

Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu ſçais que l'équité ſevere
A cent fois du haut de leur ſphére
Précipité ces vains Guerriers :
Et qu'elle eſt l'unique Déeſſe
Dont l'incorruptible ſageſſe
Puiſſe éterniſer tes lauriers.

Ce Vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célebres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A meſure qu'il le produit.

Mais la Déeſſe de mémoire
Favorable aux noms éclatans
Souleve l'équitable hiſtoire
Contre l'iniquité du tems ;
Et dans le regiſtre des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir :
Sans ceſſe en cet auguſte livre

Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû petit.

C'eſt là que ſa main immortelle,
Mieux que la Déeſſe aux cent voix,
Sçaura dans un tableau fidele
Immortaliſer tes exploits.
L'avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroyables événemens.
Dans leurs véritez authentiques
Des Fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incomprehenſibles,
Par les fictions annoblis,
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par là ſe verront rétablis.
Chez nos neveux moins incredules
Les vrais Céſars, les faux Hercules
Seront mis en même dégré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire ſans le croire,
Sera crû, ſans être admiré.

Guéris d'une vaine ſurpriſe,
Ils concevront ſans être émus
Les faits du petit-fils d'Acriſe,

Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monſtre du labirinthe,
Ni la triple chimere éteinte
N'étonneront plus la raiſon:
Et l'eſprit avoûra ſans honte
Tout ce que la Grece raconte
Des merveilles du fils d'Eſon.

Et pourquoi traiter de preſtiges
Les avantures de Colchos?
Les Dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thébes ou dans Argos?
Que peuvent oppoſer les Fables,
Aux prodiges inconcevables
Qui de nos jours exécutez,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Auſonie
Frappé nos yeux épouvantez?

Mais ici ma lyre impuiſſante
N'oſe ſeconder mes efforts.
Une voix fiére & menaçante
Tout à coup glace mes tranſports.
Arrête, inſenſé, me dit-elle,
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel.
Arrête: & dans ta folle audace

Crain de reconnoître la trace
Du ſang dont fume ton Autel.

Le terrible Dieu de la guerre,
Bellone & la fiére Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton Heros.
Ces Dieux, ta patrie elle-même
Rendront à ſa valeur ſuprême
D'aſſez authentiques tributs.
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton eſtime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'eſt point d'un amas funeſte
De maſſacres & de debris
Qu'une vertu pure & céleſte
Tire ſon veritable prix.
Un Heros qui de la victoire
Emprunte ſon unique gloire,
N'eſt Heros que quelques momens:
Et pour l'être toute ſa vie
Il doit oppoſer à l'envie
De plus paiſibles monumens.

En vain ſes exploits memorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs.
Les ſeules conquêtes durables

Sont celles qu'on fait ſur les cœurs.
Un tiran cruel & ſauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'aquiert qu'un honneur criminel:
Un vainqueur, qui ſçait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il ſe rend maître,
S'éleve un trophée éternel.

C'eſt par cette illuſtre conquête,
Mieux encor que par ſes travaux,
Que ton Prince éleve ſa tête
Au-deſſus de tous ſes rivaux.
Grand, par tout ce que l'on admire:
Mais plus encor, j'oſe le dire,
Par cette heroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable ſimplicité.

Il ſçait qu'en ce vaſte intervale,
Où les deſtins nous ont placez,
D'une fierté qui les ravale,
Les mortels ſont toujours bleſſez:
Que la grandeur fiere & hautaine
N'attire ſouvent que leur haine,
Lorſqu'elle ne fait rien pour eux:
Et que tandis qu'elle ſubſiſte

Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres
Du ſort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'eſt leur puiſſance qu'on implore.
Mais c'eſt leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains :
Et ſans cette bonté fertile
Leur foudre ſouvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, ſui toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour.
Avant de meriter nos temples
Ils ont merité notre amour.
Tu le ſçais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Heros par tout admiré.
La ſeule vertu profitable,
Genereuſe, tendre, équitable
Peut faire un Heros adoré.

Ce Potentat toujours Auguſte,
Maître de tant de Potentats,
Dont la main ſi ferme & ſi juſte

Conduit tant de vaſtes Etats,
Deviendra la gloire des Princes,
Loſqu'en ſes nombreuſes Provinces
Raſſemblant les plaiſirs épars,
Sous ſa feconde Providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les delices & les beaux arts.

Seconde les heureux auſpices
D'un Monarque ſi renommé.
Déja par tes ſecours propices
Janus voit ſon temple fermé.
Puiſſe ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modele & de loi;
Et ton integrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi.

ODE III.

A M. le Comte de BONNEVAL, Lieutenant General des Armées de l'Empereur.

LE ſoleil dont la violence
Nous a fait languir ſi long-tems

Arme de feux moins éclatans
Les rayons que ſon char nous lance,
Et plus paiſible dans ſon cours,
Laiſſe la celeſte balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'aurore, déſormais ſterile
Pour la Divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ſes pleurs
Enrichit un Dieu plus utile :
Et ſur tous les côteaux voiſins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raiſins.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De ſon triomphe glorieux
La pompe la plus ſolemnelle.
Il vient de ſes divines mains
Sceler l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de ſon char diaphane
Les Ris voltigeans dans les airs,
Des ſoins qui troublent l'Univers
Ecartent la foule prophane.
Tel ſur des bords inhabitez
Il vint de la triſte Ariane
Calmer les eſprits agitez.

Les Satyres tout hors d'haleine
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine :
Tandis que les Sylvains laſſez
Portent l'immobile Siléne
Sur leurs thyrſes entrelacez.

Leur plus vive ardeur ſe déploye
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allegreſſe qu'il leur envoye :
Et plein d'une douce chaleur
Montre-toi rival de leur joye,
Comme tu l'es de ſa valeur.

Pren part à la juſte loüange
De ce Dieu ſi cher aux Guerriers,
Qui couvert de mille lauriers
Moiſſonnez juſqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le Dieu de la vendange
Que de n'être qu'un Conquerant.

De ces Ménades revoltées
Craignons l'impetueux courroux.
Tu ſçais juſqu'où ce Dieu jaloux

Porte ſes fureurs irritées ;
Et quelles tragiques horreurs ,
Des Lycurgues & des Penthées
Payérent les folles erreurs.

C'eſt lui , qui des Fils de la terre
Châtiant la rebellion ,
Sous la forme d'un fier Lion
Vengea le Maître du Tonnerre ;
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſez comme le verre ,
Aux yeux de ſes freres vaincus.

Ici par l'aimable Pareſſe
Ce fameux vainqueur deſarmé ,
Ne ſe montre plus enflammé
Que des feux d'une douce yvreſſe :
Et cherchant de plus doux combats ,
Dans le temple de l'allegreſſe
Il s'offre à conduire nos pas.

Là ſous une voute ſacrée
Peinte des plus riches couleurs ,
Ses Prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée
Bientôt ſur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruiſſeaux de lait & de vin.

Reçoi ce Nectar adorable
Verſé par la main des plaiſirs ;
Et laiſſe au gré de leurs deſirs
Par cette liqueur favorable
Remplir tes eſprits & tes yeux
De cette joye inaltérable,
Qui rend l'homme ſemblable aux Dieux.

Par elle, en toutes ſes diſgraces
Un cœur d'audace revêtu
Sçait aſſervir à ſa vertu
Les ennuis qui ſuivent ſes traces :
Et tranquille juſqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des Dieux, & des Rois, & du Sort.

Par elle bravant la puiſſance
De ſon implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de ſa naiſſance,
Au fort de ſes calamitez
Rendit le calme & l'eſperance
A ſes compagnons rebutez.

Amis, la volage fortune
N'a, dit-il, nuls droits ſur mon cœur.
Je prétens, malgré ſa rigueur,

Fixer votre courſe importune.
Paſſons ce jour dans les feſtins.
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos deſtins.

C'eſt ſur cet illuſtre modele
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu ſçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un aſtre infidele ;
Et ſous un ciel moins rigoureux
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur puſillanime
Touche peu les Dieux immortels.
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'eſt par une joye unanime
Que nous devons les honorer.

Telle eſt l'allegreſſe ruſtique ;
De ces vendangeurs altérez,
Qu'on voit à leurs yeux égarez
Saiſis d'une yvreſſe myſtique ;
Et qui ſaintement furieux
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement myſterieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux tranſport :
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne ,
Et près de tes Lares aſſis ,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les Juges à ton arrivée
Se trouveront tous aſſemblez.
La ſoif qui les tient deſolez
Brûle de ſe voir abbreuvée ;
Et leur appetit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encor à jeun.

ODE IV.

AUX PRINCES CHRETIENS.

Sur l'armement des Turcs contre la République de Veniſe, en 1715.

CE n'eſt donc point aſſez que ce peuple perfide,
De la ſainte Cité profanateur ſtupide ,
Ait dans tout l'Orient porté ſes étendars ?
Et paiſible Tyran de la Grece abbatuë,
Partage à notre vuë
La plus belle moitié du thrône des Céſars ?

Déja pour réveiller ſa fureur aſſoupie
L'interprête effrené de ſon prophete impie
Lui promet d'aſſervir l'Italie à ſa Loi :
Et déja ſon orgueïl plein de cette aſſurance
Renverſe en eſperance
Le Siege de l'Empire & celui de la Foi.

A l'aſpect des vaiſſeaux que vomit le Boſphore,
Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
A travers de ſes flots promener les forêts :
Et le nombreux amas de lances hériſſées
Contre le Ciel dreſſées
Egale les épics qui dorent nos guérets.

Princes, que penſez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, ſpectateurs inſenſibles,
Quels ſeront les decrets de l'aveugle Deſtin?
Comme en ce jour affreux où dans le ſang noyée,
Byſance foudroyée
Vit périr ſous ſes murs le dernier Conſtantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de Brigands ſous un Chef infidele
De ſes plus ſaints remparts détruit la ſureté.
Et le menſonge impur tranquillement repoſe
Où le grand Théodoſe
Fit regner ſi long-tems l'auguſte verité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces Eſclaves chaſſez des marais de Scythie
Portérent chez le Parthe & la mort & l'effroi :
Et bientôt des Perſans, raviſſeurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois & le Sceptre & la Loi.

Dès-lors courans toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entre eux fut partagé.
Des bords de l'Helleſpont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même tems ſoumis ou ravagé.

Mais ſitôt que leurs mains en ruines fécondes
Oſérent, du Jourdain ſouillant les ſaintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel :
L'Occident réveillé par ce coup de Tonnerre,
Arma toute la Terre
Pour laver ce forfait dans leur ſang criminel.

En vain à cette ardeur ſi boüillante & ſi vive
La folle ambition, la prudence craintive
Prétendoient oppoſer leurs conſeils ſpecieux.
Chacun comprit alors mieux qu'au ſiecle où nous ſommes,
Que l'interêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux qui du haut des monta-
Précipitant ſes eaux, traine dans les campagnes (gnes
Arbres, rochers, troupeaux par ſon cours emportez:
Ainſi de Godefroi les legions guerrieres
Forcérent les barrieres
Que l'Aſie oppoſoit à leurs bras indomtez.

La Paleſtine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ſes ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon:
Et des vents du midi la devorante haleine
N'a conſumé qu'à peine
Leurs oſſemens blanchis dans les champs d'Aſcalon.

De ſes temples détruits & cachez ſous les herbes
Sion vit relever les portiques ſuperbes,
De notre délivrance auguſtes monumens:
Et d'un nouveau David la valeur noble & ſainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un Royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ſes ſucceſſeurs la diſcorde inſolente
Allumant le flambeau d'une guerre ſanglante
Enerva leur puiſſance en corrompant leurs mœurs.
Et le Ciel irrité reſſuſcitant l'audace
D'une coupable race,
Se ſervit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, ſymboles mortels de la grandeur celeſte,
C'eſt à vous de prévoir dans leur chûte funeſte
De vos diviſions les fruits infortunez.
Aſſez & trop long-tems, implacables Achiles,
Vos diſcordes civiles
De morts ont aſſouvi les enfers étonnez.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraiſſez de tant de funerailles,
Vous ſemiez le carnage, & le trouble, & l'horreur;
L'Infidele, tranquile au milieu des alarmes,
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguiſe ſa fureur.

Enfin l'heureuſe paix de l'amitié ſuivie
A réüni les cœurs ſeparez par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paiſible dans ſon champ le laboureur moiſſonne:
Et les dons de l'automne
Ne ſont plus profanez par le fer étranger.

Mais ce calme ſi doux que le Ciel vous renvoye
N'eſt point le calme oiſif d'une indolente joye,
Où s'endort la vertu des plus fameux Guerriers.
Le démon des combats ſiffle encor ſur vos têtes:
Et de juſtes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il eſt

Il eſt tems de venger votre commune injure.
Eteignez dans le ſang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez, l'opprobre injurieux :
Et ſous leurs braves Chefs aſſemblant vos cohortes,
Allez briſer les portes
D'un Empire uſurpé ſur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes ſerviles
Qu'imprimoient dans le ſein des peuples imbeciles
De cruels raviſſeurs à leur perte animez.
L'Aigle de Jupiter, miniſtre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces Géans orgueilleux contre le Ciel armez.

Belgrade aſſujetie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce joug où le fer Germanique
Renverſa leur Croiſſant du haut de ſes remparts :
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encore humectées
Du ſang de leurs ſoldats ſur la pouſſiere épars.

Sous le fer abbatus, conſumez dans la flame,
Leur Monarque inſenſé, le deſeſpoir dans l'ame,
Pour la derniere fois oſa tenter le ſort.
Déja de ſa fureur, barbares émiſſaires,
Ses nombreux Janiſſaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche & de pillage avide.
D'un Hercule naiſſant la valeur intrepide
Va bientôt démentir vos projets forcenez :
Et ſur vos corps ſanglans, ſe traçant un paſſage,
Faire l'apprentiſſage
Des triomphes fameux qui lui ſont deſtinez.

Le Tibiſque effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entaſſez dans ſon onde,
De ſes flots enchaînez interrompit le cours.
Et le fier * Othoman ſans drapeaux & ſans ſuite,
Précipitant ſa fuite,
Borna toute ſa gloire au ſalut de ſes jours.

C'en eſt aſſez, dit-il : retournons ſur nos traces.
Foibles & vils troupeaux, après tant de diſgraces
N'irritons plus en vain de ſuperbes Lions.
Un Prince nous pourſuit, dont le fatal genie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le ſuivre obſtinée.
Prévenons du deſtin les revers éclatans :
Et ſur d'autres climats détournons les tempêtes,
Qui déja toutes prêtes
Menacent d'écraſer l'Empire des Sultans.

*Muſtapha II.

ODE V.

A MALHERBE.

Contre les Détracteurs de l'Antiquité.

SI du tranquile Parnaſſe
Les habitans renommez
Y gardent encor leur place
Lorſque leurs yeux ſont fermez :
Et ſi contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos inſolens propos,
Dans ces demeures ſacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos.

Que dis-tu, ſage Malherbe,
De voir tes Maîtres proſcrits
Par une foule ſuperbe
De fanatiques eſprits ?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle Veine
Jadis avec tant de peine
Diſſipa l'obſcurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui juſqu'au ſiecle où nous ſommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux tranſports;
Et dont les divins genies
De tes doctes ſymphonies
Ont formé tous les accords.

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes celeſtes chanſons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fiere & hautaine
Conſacra l'illuſtre ſort
D'un Roi vainqueur de l'envie,
Vraiment Roi pendant ſa vie,
Vraiment Grand après ſa mort.

Maintenant ton ombre heureuſe,
Au comble de ſes deſirs,
De leur troupe genereuſe
Partage tous les plaiſirs.
Dans ces bocages tranquiles

Peuplez de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verds,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs ſublimes concerts.

Là d'un Dieu fier & barbare
Orphée adoucit les Loix :
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des Rois.
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Menades
Rire autour d'Anacréon ;
Et les Nymphes plus modeſtes
Gemir des ardeurs funeſtes
De l'amante de Phaon.

A la ſource d'Hippocrêne,
Homere ouvrant ſes rameaux
S'éleve comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les ſçavantes Immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont ſoin de parer ſon front :
Et par leur commun ſuffrage
Avec elles il partage
Le ſceptre du double Mont.

Ainſi les chaſtes Déeſſes
Dans ces bois verds & fleuris
Comblent de juſtes largeſſes
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les eſprits des neuf Sœurs,
Si de ſon pouvoir ſuprême
Pluton, Cerbere lui-même,
Ont pû ſentir les douceurs?

Quelle eſt donc votre manie,
Cenſeurs, dont la vanité
De ces Rois de l'harmonie
Dégrade la majeſté;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe ſublime
Lançant vos traits venimeux,
Oſez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables Zoïles,
Plus ſourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du ſort de l'affreux Python.
Chez les Filles de Memoire

Allez apprendre l'hiſtoire
De ce ſerpent abhorré,
Dont l'haleine deteſtée
De ſa vapeur empeſtée
Soüilla leur ſejour ſacré.

Lorſque la terreſtre maſſe
Du déluge eut bû les eaux;
Il effraya le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans ſon ſang horrible,
L'honneur du docte ſejour.
Bientôt de la Theſſalie
Par ſa dépoüille annoblie
Les champs en furent baignez:
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignez.

De l'écume empoiſonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal.
Et de-là naiſſent les ſectes
De tous ſes ſales inſectes
De qui le ſouffle envieux
Oſe d'un venin critique
Noircir de la Gréce antique
Les celeſtes demi-Dieux.

A peine ſur de vains titres
Intrus au ſacré vallon,
Ils s'erigent en Arbitres
Des Oracles d'Apollon.
Sans ceſſe dans les ténébres
Inſultant les morts célébres
Ils ſont comme ces Corbeaux,
De qui la troupe affamée
Toujours de rage animée
Croaſſe autour des tombeaux.

Cependant à les entendre
Leurs ramages ſont ſi doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le Cygne en ſeroit jaloux:
Et quoiqu'en vain ils allument

L'encens dont ils ſe parfument
Dans leurs chants étudiez ;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiez.

Une loüange équitable,
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime,
Sent redoubler ſes chaleurs :
Comme une tige élevée
D'une onde pure abbreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

Mais cette flatteuſe amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la celeſte roſée
La terre fertiliſée
Quand les frimats ont ceſſé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poiſons de Circé,

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des Dieux.
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, miniſtres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nort,
De vos brulantes froidures
Sécher ces feüilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VI.

A S. E. Monſieur le Comte de SINZINDORF, Chancelier de la Cour Impériale.

L'Hiver, qui ſi long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paiſibles ruiſſeaux:
Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabannes ruſtiques:
Le laboureur commence à lever ſes guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déja la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ſes dons bienfaiſans.
Cérès vient à pas lents à la ſuite de Flore
Contempler ſes nouveaux préſens.

De leurs douces chanſons, inſtruits par la Nature,
Mille tendres Oiſeaux font réſonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépoüillant leur ceinture
Danſent au bruit de leurs concerts.

Des objets ſi charmans, un ſejour ſi tranquile,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Tout invite le Sage à chercher un azile
Contre le tulmute des Cours.

Mais vous, à qui Minerve & les Filles d'Aſtrée
Ont confié le ſort des terreſtres humains :
Vous, qui n'oſez quitter la balance ſacrée
Dont Themis a chargé vos mains :

Miniſtre de la Paix, qui gouvernez les rênes
D'un Empire puiſſant autant que glorieux ;
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat privé d'une de ſes colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le ſien.
L'orphelin vous crieroit : Hélas, tu m'abandonnes,
Je perds mon plus ferme ſoutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux,
Que la Nature & l'Art, de leurs mains fortunées
Prennent ſoin d'embellir pour vous.

Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous fit maître,
Vous verrez le Soleil cultivant leurs treſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparoître
Sans ſortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la courſe de votre onde:
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur ſéve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embrâſe,
Vous irez inſulter le Sanglier glouton,
Ou, nouveau Jupiter, faire aux Oiſeaux du Phaſe
Subir le ſort de Phaëton.

O doux amuſemens! O charme inconcevable
A ceux que du grand monde ébloüit le cahos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos:

Délices des Ayeux d'une Epouſe adorée,
Qui réünit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs;
Et dans qui la Vertu par les graces parée
Brille au deſſus de leurs grandeurs:

Arbres

Arbres verds & fleuris, bois paiſibles & ſombres,
A votre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmans,
Puiſſiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ſes nobles délaſſemens.

Mais la loi du devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bien-tôt l'enlever à ſes heureux loiſirs.
Il n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il eſt échappé;
Toujours de l'interêt d'un Monarque qu'il aime,
Toujours de ſa gloire occupé.

Allez, illuſtre appui de ſes vaſtes Provinces.
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des decrets du plus ſage des Princes,
Veiller ſur ſes peuples cheris.

C'eſt pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Conſacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fiſtes admirer votre heureuſe induſtrie
A ſes plus illuſtres rivaux.

La France vit briller votre zele intrepide
Contre le feu naiſſant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit oppoſer votre Egide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux ſont ſatisfaits. La diſcorde & la guerre
N'oſent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les Dieux appaiſez redonnent à la terre
Des jours plus ſerains & plus beaux.

Ce Chef de tant d'Etats à qui le Ciel diſpenſe
Tant de riches treſors, tant de fameux bienfaits,
A déja de ces Dieux reçû la recompenſe
De ſa tendreſſe pour la paix.

Il a vû naître enfin de ſon Epouſe aimée
Un gage précieux de ſa fécondité ;
Et qui va deſormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquilité.

Arbitre tout-puiſſant d'un Empire invincible,
Plus maître encor du cœur de ſes ſujets heureux,
Qu'a-t'il à deſirer, qu'un uſage paiſible
Des jours qu'il a reçûs pour eux ?

Non, non, il n'ira point, après tant de tempêtes,
Reſſuſciter encor d'antiques differends.
Il ſçait trop que ſouvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des Conquerans.

Si toutefois l'ardeur de ſon noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ſes droits :
Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos Rois.

Pour la troiſiéme fois du ſuperbe Verſailles
Il faiſoit agrandir le Parc délicieux.
Un peuple haraſſé, de ſes vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux.

Un ſeul contre un vieux chêne appuyé, ſans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là? dit le Prince. Helas! Sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je ſongeois que de votre heritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins:
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voiſins.

ODE VII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR
PRINCE DE VENDOME,
Alors GRAND-PRIEUR DE FRANCE,
Sur ſon retour de l'Iſle de Malthe en 1715.

APrès que cette Iſle guerriere,
Si fatale aux fiers Othomans,
Eut mis ſa puiſſante barriere
A couvert de leurs armemens:
Vendôme, qui par ſa prudence

Sçut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ſes beſoins ;
Voulut céder aux deſtinées,
Qui reſervoient à ſes années
D'autres climats & d'autres ſoins.

Mais dès que la celeſte voute
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce Heros, ami des Dieux :
Du fond de ſes grottes profondes
Neptune éleva ſur les ondes
Son char de Tritons entouré ;
Et ce Dieu, prenant la parole,
Aux ſuperbes enfans d'Eole
Adreſſa cet ordre ſacré.

Allez, Tyrans impitoyables,
Qui deſolez tout l'Univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le ſein des mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'eſt au Vulturne pacifique
Que j'ai deſtiné votre emploi.
Partez : & que votre furie
Juſqu'à la derniere Heſperie
Reſpecte & ſubiſſe ſa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au ſang du grand Henri,
Lorſque nos campagnes humides
Porteront ce Prince cheri.
Applaniſſez l'onde orageuſe.
Secondez l'ardeur courageuſe
De ſes fidéles Matelots.
Venez : & d'une main agile
Soutenez ſon vaiſſeau fragile,
Quand il roulera ſur mes flots.

Ce n'eſt pas la premiere grace
Qu'il obtient de votre ſecours.
Dès l'enfance ſa jeune audace
Oſa vous confier ſes jours.
C'eſt vous, qui ſur ce moite empire
Au gré du volage Zéphire
Conduiſiez au port ſon vaiſſeau,
Lorſqu'il vint plein d'un ſi beau zéle
Au ſecours de l'Iſle où Cybéle
Sauva Jupiter au berceau.

Dés-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point ſignalé ſon grand cœur ?
Ils ſont le plus beau de l'hiſtoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un Frere . . . Mais le Ciel avare

De ce don ſi cher & ſi rare,
L'a trop-tôt repris aux humains.
C'eſt à vous ſeuls de l'en abſoudre,
Thrônes, ébranlez par ſa foudre,
Sceptres, raffermis par ſes mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit aux yeux de ſon Roi
Traverſer un fleuve rapide,
Et glacer ces rives d'effroi :
Tel que d'une ardeur ſanguinaire
Un jeune Aiglon, loin de ſon aire
Emporté plus promt qu'un éclair,
Fond ſur tout ce qui ſe preſente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt ſa valeur ſouveraine
Moins rebelle aux leçons de l'Art,
Dans l'école du grand Turenne,
Apprit à fixer le hazard.
C'eſt dans cette ſource fertile,
Que ſon courage plus utile
De ſa gloire unique Artiſan,
Aquit cette hauteur ſuprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbaſſan.

Eſt-il quelque guerre fameuſe
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuſe
Tour à tour ont vû ſes exploits.
France, tandis que tes armées
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir ;
Et la fortune permanente,
A ſon étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui :
Tes deſtins jadis ſi propices,
S'exilérent tous avec lui.
Un Dieu plus puiſſant que tes armes,
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides Guerriers :
Et ſur tes frontieres célébres
Tu ne vis que cyprès funébres
Succeder à tous tes lauriers.

O déteſtable calomnie,
Fille de l'obſcure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mere de l'aveugle erreur !
C'eſt toi, dont la langue aiguiſée,

De l'auſtére fils de Théſée
Oſa déchirer les vertus.
C'eſt par toi, qu'une épouſe indigne
Arma contre un héros inſigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le ſilence
Tu conduis tes coups tenebreux.
Du maſque de la vraiſemblance
Tu couvres ton viſage affreux.
Tu diviſes, tu deſeſperes
Les amis, les époux, les freres.
Tu n'épargnes pas les autels.
Et ta fureur envenimée
Contre les plus grands Noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes Agens ſiniſtres
Quels ſont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches miniſtres
Epuiſent la bonté des Dieux.
En vain, cheris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune
Envelopez dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame ;
Et la honte, qui les diffame,
Les ſuit juſques dans le cercueil.

Vous rentrerez, monſtres perfides,
Dans la foule où vous êtes nez.
Aux vengeances des Eumenides
Vos jours ſeront abandonnez.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce Prince, après un vain orage,
Paroître en ſa premiere fleur;
Et ſous une heureuſe Puiſſance
Joüir des droits que la naiſſance
Ajoute encore à ſa valeur.

Mais déja ſes humides voiles
Flottent dans les vaſtes deſerts.
Le ſoleil vainqueur des étoiles,
Monte ſur le thrône des airs.
Hâtez-vous, Filles de Nerée,
Allez ſur la plaine azurée
Joindre vos Tritons diſperſez.
Il eſt tems de ſervir mon zele:
Allez, Vendôme vous appelle:
Neptune parle: obéïſſez.

Il dit: & la mer qui s'entrouvre,
Déja fait briller à ſes yeux
De ſon palais qu'elle découvre,
L'or & le criſtal précieux.
Cependant la Nef vagabonde

Au milieu des Nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :
Telle qu'on voit rouler ſur l'herbe
Un char triomphant & ſuperbe
Loin de la barriere emporté.

Enfin d'un Prince que j'adore,
Les Dieux ſont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une Cour plus digne de lui.
Déja d'un nouveau phénoméne
L'heureuſe influence y ramene
Les jours d'Aſtrée & de Thémis.
Les vertus n'y ſont plus en proye
A l'avare & brutale joye
De leurs inſolens ennemis.

Un inſtinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous tant que nous ſommes,
D'aimer notre ſejour natal.
Toutefois, quels que puiſſent être,
Pour les lieux qui nous ont vû naître,
Ces mouvemens reſpectueux,
La vertu ne ſe ſent point née
Pour voir ſa gloire prophanée
Par le vice préſomptueux.

Ulyſſe, après vingt ans d'abſence,
De diſgraces & de travaux,
Dans le pays de ſa naiſſance
Vit finir le cours de ſes maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paiſible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans ſa patrie,
Toujours en proye à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE VIII.

A S. E. Monſieur GRIMANI, Ambaſſadeur de Veniſe à la Cour de Vienne,

Sur le départ des Troupes Impériales pour la Campagne de 1716. *en Hongrie.*

ILs partent, ces cœurs magnanimes,
Ces Guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus ſublimes.
Ils vont en de nouveaux climats,
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible Dieu des combats.

TAYLOR OXFORD

A leurs légions indomtables
Bellone inſpire ſa fureur.
Le bruit, l'épouvante & l'horreur
Devancent leurs flots redoutables.
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables
Dont elle écraſe les humains.

Un Heros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords,
Où jadis ſes premiers efforts
Ont éterniſé ſa mémoire.
Sous ſes pas naît la liberté:
Devant lui vole la victoire:
Et Pallas marche à ſon côté.

O Dieux! Quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars!
J'entens déja de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure:
Je vois, ſous leur Chef applaudi,
Le Nord venger avec uſure
Toutes les pertes du midi.

Quel triomphe pour ta patrie!
Et pour toi quel illuſtre honneur,
Miniſtre, né pour le bonheur
De cette mere ſi chérie!

Toi

Toi, de qui l'amour genereux,
Toi, de qui la ſage induſtrie
Ménagea ces ſecours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zele
Porter les pleurs de ſes enfans
Juſques ſous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour elle ;
Et qui plein d'eſtime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes ſoumis à ſa loi.

C'eſt ainſi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intereſſer dans ſon malheur
Les Grecs aſſemblez en Aulide ;
Et d'une noble ambition
Armer leur colere intrepide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppoſe un calme odieux.
En vain l'interprête des Dieux
Fait parler ſa crainte importune.
Leur invincible fermeté
Laſſe enfin l'injuſte fortune,
Les vents & Neptune irrité.

La conſtance eſt le ſeul remede
Aux obſtacles du ſort jaloux.

Tôt ou tard attendris pour nous
Les Dieux nous accordent leur aide :
Mais ils veulent être implorez ;
Et leur réſiſtance ne cede
Qu'à nos efforts réïterez.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve & de travaux conſtans,
Que ces glorieux Combattans
Triomphérent des deſtinées ;
Et que loin des bords Phrygiens
Ils emmenérent enchaînées
Les veuves des Heros Troyens.

ODE IX.

PALINODIE.

CElui dont la balance équitable & ſevere
Sçait peſer l'homme au poids de la réalité,
En payant ſon tribut aux vertus qu'il revere,
Peut braver les regards de la poſterité.

Des éloges trompeurs qu'arrache la fortune,
Il craint peu le reproche & la confuſion :
Et trop sûr d'étouffer cette amorce commune,
Il combat ſeulement ſa propre illuſion.

J'en atteſte les Dieux. L'interêt ni la crainte
N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens.
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte
Que l'aveugle amitié fit jadis ſur mes ſens.

C'eſt à vous, ſeducteurs, que ce diſcours s'adreſſe,
A vous, Heros honteux de mes premiers Ecrits.
Comment avez-vous pû, ſeduiſant ma tendreſſe,
Faſciner ſi long-tems mes yeux & mes eſprits ?

Helas ! j'aimois en vous un or faux & perfide
Par le creuſet du tems en vapeur converti.
Je croyois admirer une vertu ſolide :
Et j'admirois l'orgueil en vertu traveſti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui ſeuls on vous aime,
Me préſentoient en vain leurs côtez les plus doux.
Vous ne l'ignorez pas; détaché de moi-même,
Ce n'étoit que vous ſeuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des cœurs voüez à l'eſclavage,
Par l'eſpoir enchaînez, par la crainte ſoumis.
Et de la verité redoutant l'œil ſauvage,
Vous cherchiez des valets, & non pas des amis.

Vos yeux importunez de la ſiniſtre vûë
D'un partiſan groſſier de la ſincerité,
Ont enfin preferé la laideur toute nuë
Aux voiles contraignans de la fauſſe beauté.

Voilà quel fut mon crime, & ce qui me transforme
En aſpic effroyable, en ſerpent monſtrueux.
Un mortel penetrer, quel attentat énorme,
Dans les replis ſacrez de nos cœurs tortueux!

Que ſon exemple apprenne à ne plus nous déplaire.
Qu'il periſſe à jamais cet Icare odieux,
Ce profane Actéon, de qui l'œil temeraire
Soüille de ſes regards la retraite des Dieux.

Ainſi parla bientôt votre haine ombrageuſe.
Et dès-lors l'impoſture accourant au ſecours,
Excita par vos cris la tempête orageuſe
De cent foudres mortels lancez contre mes jours.

Je n'en fus point ſurpris. Je connois vos maximes.
Hé comment échaper à vos traits médiſans,
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres ſublimes,
Quand vos Rois au tombeau n'en peuvent être exemts!

Ce Monarque fameux, qui de ſes mains prodigues
D'honneurs non meritez vous combla tant de fois,
Les yeux à peine éteints, voit par vos lâches brigues
Diffamer ſes vertus & déteſter ſes loix.

Tandis qu'il a vécu, c'étoit l'Ange celeſte,
Le Dieu conſervateur du peuple & des autels.
C'en eſt fait. Il n'eſt plus: c'eſt un tyran funeſte,
Le fléau de la terre & l'effroi des mortels.

On ne gemira plus ſous cet injuſte Maître.
Les Dieux ont pris pitié de ſes triſtes ſujets.
La paix va refleurir, les beaux jours vont renaître.
Vous allez reparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi, ne craignez-vous point à ce diſcours horrible,
Les reproches affreux de ſon ombre en courroux?
Ne la voyez-vous pas furieuſe & terrible,
Du ſejour de la mort s'élever contre vous?

Le feu de la colére en ſes yeux étincelle.
Elle vient. Elle parle. Où fuir? Où vous cacher?
Tremblez, lâches, tremblez; reconoiſſez, dit-elle,
Celui que ſans frémir vous n'oſiez approcher.

Traitres, c'eſt donc ainſi qu'outrageant ma mémoire,
Vous oſez me punir de mes propres bontez?
Je n'ai donc ſur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidélitez?

Répondez-moi, Parlez. Sous quels fameux auſpices
Occupez-vous le rang où l'on vous voit aſſis?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels ſervices
Ont pu fléchir pour vous les Deſtins endurcis?

Sans moi, ſans mes bienfaits, dans une foule obſcure
Vos noms ſeroient encor cachez & confondus.
J'ai vaincu ma raiſon, j'ai forcé la Nature,
Pour vous charger de biens, qui ne vous ſont pas dus.

Ah ! je connoiſſois peu vos retours ordinaires.
Sur vos ſeuls interêts vous reglez vos tranſports.
Vous croyez ne pouvoir, Courtiſans mercenaires,
Chatoüiller les vivans, ſans déchirer les morts.

Connoiſſez mieux, ingrats, le Prince magnanime
Qui reçoit aujourd'hui votre hommage ſuſpect.
Voulez-vous mériter ſes dons & ſon eſtime ?
Secondez ſes travaux : imitez ſon reſpect.

Craignez ſur tout, craignez la honte & les diſgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuſte pouvoir :
Craignez les Dieux vengeurs, qui déja ſur vos traces
Conduiſent les remords, enfans du deſeſpoir.

Nous avons vû des jours plus ſerains que les vôtres,
D'orages imprévus ſiniſtres précurſeurs.
Les grandeurs ont leurs cours. Vous ſuccédez à d'autres ;
Mais d'autres quelque jour ſeront vos ſucceſſeurs.

C'eſt ainſi que ce Roi vous parle & vous conſeille :
Mais ſes diſcours ſont vains. Vous ne l'écoutez pas.
La voix de la Sageſſe offenſe votre oreille.
Le menſonge trompeur a bien d'autres appas.

Un favori ſuperbe, enflé de ſon mérite,
Ne voit point ſes défauts dans le miroir d'autrui ;
Et ne peut rien ſentir que l'odeur favorite
De l'encens faſtueux qui brule devant lui.

Il n'entend que le ſon des flatteuſes paroles.
Toute autre mélodie interrompt ſon repos.
Il faut pour le charmer que les Muſes frivoles
L'exaltent aux dépens des Dieux & des Heros.

C'eſt alors : qu'ébloüi par un ſi doux preſtige
De tous les dons du Ciel il ſe croit revêtu.
Regardez-moi, Mortels : vous voyez un prodige
D'honneur, de probité, de gloire & de vertu.

Dites, dites plutôt, ame farouche & dure,
Je ſuis un impoſteur tout cangrené d'orgueil,
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure,
Et tout rongé de vers au fond de ſon cercueil.

Sous un maſque éclatant, je me cache à moi-même
De mon viſage affreux la livide maigreur :
Et trompé le premier, ma volupté ſuprême
Eſt de faire par tout reſpecter mon erreur.

Mais malgré ce reſpect, toujours, je le confeſſe,
La triſte verité vient affliger mes yeux :
Et ce dragon fatal qui me pourſuit ſans ceſſe,
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce ſincere aveu vous ferez diſparoître
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.
Ne vous admirant plus, vous deviendrez peut-être
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage,
Lorſque l'on tient ſur ſoi les yeux toujours ouverts;
Et le plus inſenſé commence d'être ſage
Dès l'inſtant qu'il commence à ſentir ſon travers.

ODE X.

Sur la Bataille de Petervaradein.

AInſi le glaive fidele
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur :
Quand l'Aſſyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ſes ſoldats égorgez ;
De la fidelle Judée
Par ſes armes obſédée
Couvrir les champs ſaccagez.

Où ſont ces Fils de la Terre,
Dont les fiéres Légions
Devoient allumer la Guerre
Au ſein de nos Régions ?
La nuit les vit raſſemblées.

Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruiſſeaux,
Qui gonflez par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déja ces monſtres ſauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur Chef guidé par l'audace,
Avoit épuiſé la Thrace
D'armes & de combattans;
Et des bornes de l'Aſie
Juſqu'à la double Méſie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables Bataillons
L'infatigable Tartare,
Joint encor ſes pavillons.
C'en eſt fait. Leur inſolence
Peut rompre enfin le ſilence;
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent ſans nulle crainte,
D'une paix trompeuſe & feinte
Briſer les nœuds ſuperflus.

C'eſt en vain, qu'à notre vuë,
Un Guerrier par ſa valeur,
De leur attaque imprevuë
A repouſſé la chaleur.
C'eſt peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis,
Ait avec ſa renommée
Conſacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigriſſent par leurs pertes.
Et déja de toutes parts
Nos campagnes ſont couvertes
De leurs eſcadrons épars.
Venez, troupe meurtriere,
La nuit, qui dans ſa carriére
Fuit à pas précipitez,
Va bientôt laiſſer éclore
De votre derniere Aurore
Les foudroyantes clartez.

Un Prince dont le Génie
Fait le deſtin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats.
Il tient cette même foudre,

Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour ſi glorieux,
Où par vingt mille Victimes
La mort expia les crimes
De vos funeſtes Ayeux.

Hé quoi ! Votre ardeur glacée
Délibére à ſon aſpect ;
Ah ! la ſaiſon eſt paſſée
D'un orgueil ſi circonſpect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
Eugéne eſt prêt d'avancer.
Il vient, il marche en perſonne :
Le jour luit : la charge ſonne :
Le combat va commencer.

Vvirtemberg ſous ſa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déja certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, diſſipe, renverſe,
Détruit tout ce qui traverſe
L'effort de ſes eſcadrons.

Nos ſoldats dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte expoſent leur tête
A tous les feux ennemis.
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le Chef préſent en tous lieux,
Plein de joye & d'eſperance,
Combat avec l'aſſurance
De triompher à ſes yeux.

De quelle ardeur redoublée,
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de ſanglans lauriers?
O Heros, à qui la gloire
D'une ſi belle victoire
Doit ſon plus ferme ſoutien;
Que ne puis-je dans ces rimes,
Conſacrant vos noms ſublimes,
Immortaliſer le mien!

Mais quel deſordre incroyable
Parmi ces corps ſeparez,
Groſſit la nuë effroyable
Des ennemis raſſurez?
Près de leur moment ſuprême,

Ils

Ils oſent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits.
Le deſeſpoir les excite ;
Et la crainte reſſuſcite
Leur eſperance aux abois.

Quel eſt ce nouvel Alcide,
Qui ſeul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les * efforts ?
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable ;
Son ſang eſt déja payé ;
Et ſon ennemi qui tombe,
De ſa troupe qui ſuccombe,
Voit fuïr le reſte effrayé.

Eugene a fait ce miracle.
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'Infidele, à ce ſpectacle,
Recule encor une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monſtres pleins de rage
Soutient le dernier effort :
D'un air que Bellone avouë,
Les pourſuit, & les devouë
Au triomphe de la mort.

* *Le Comte de Bonneval.*

Tout fuit : tout cede à nos armes.
Le Viſir percé de coups,
Va dans Belgrade en alarmes
Rendre ſon ame en courroux.
Le camp s'ouvre. Et ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troye
Vont être aujonrd'hui la proye
De nos ſoldats aſſouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans.
Que ces voutes parfumées
Retentiſſent de nos chants ;
Et lorſqu'envers ſa puiſſance
Notre humble reconnoiſſance
Aura rempli ce devoir,
Marchons pleins d'un nouveau zele
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre eſpoir.

Temeſvvar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber ſon orgueil.
Par toi ſeul, Prince invincible,

Ce rempart inacceſſible
Pouvoit être renverſé.
Va par ſon illuſtre attaque
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppreſſé.

Et toi, qui ſuivant les traces
Du premier de tes Ayeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des Cieux :
Monarque auſſi grand que juſte,
Reconnoi le prix auguſte
Dont le Monarque des Rois
Paye avec tant de clémence
Ta pieté, ta conſtance
Et ton zele pour ſes Loix.

Fin du troiſiéme Livre.

ODES,

LIVRE IV.

ODE I.

A L'EMPEREUR;

Après la concluſion de la quadruple Alliance.

DAns ſa carriere feconde
Le ſoleil ſortant des eaux
Couvre d'une nuit profonde
Tous les celeſtes flambeaux.
Entre les cauſes premieres,
Tout cede aux vives lumieres
Du feu créé pour les Dieux ;
Et des dons que nous étale,
La richeſſe orientale,
L'or eſt le plus radieux.

Telle, ô Prince magnanime,
Ta lumineuſe clarté
Offuſque l'éclat ſublime

De toute autre Majeſté.
Dans un Roi d'un ſang illuſtre
Nous admirons le haut luſtre
Du premier de ſes Etats:
En toi la Royauté même
Honore le Diadême
Du premier des Potentats.

Mais di-nous : Quelle eſt la ſource
De cette auguſte ſplendeur,
Qui du midi juſqu'à l'ourſe
Fait reverer ta grandeur?
Eſt-ce cette antique race
D'Ayeux, dont tu tiens la place
Sur le thrône des Romains?
Eſt-ce cet amas de Princes,
De peuples & de Provinces,
Dont le ſort eſt dans tes mains?

Du vaſte Empire des Mages
Les faſtueux heritiers
S'applaudiſſoient des hommages
De mille peuples altiers.
Du rivage de l'aurore,
Juſqu'au delà du Boſphore
Ils faiſoient craindre leurs Loix:
Et de l'Univers arbitres,
Ajoutoient à tous leurs titres
Le titre de Rois des Roïs.

Cependant la Grece unie
Avoit déja ſur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille ſanglans affronts ;
Quand la colere celeſte
Fit naître en ſon ſein funeſte
A ces Tyrans amollis
Celui, dont la main ſuperbe
Devoit enterrer ſous l'herbe
Les murs de Perſépolis.

Non, non, la ſervile crainte
De cent peuples differens
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des Conquerans.
Les lauriers les plus fertiles
Sans l'art de les rendre utiles,
Leur ſont vainement promis ;
Et leur puiſſance n'eſt ſtable,
Qu'autant qu'elle eſt profitable
Aux peuples qu'ils ont ſoumis.

C'eſt cette ſainte maxime
Qui contre tous les revers
T'affermira ſur la cime
Des grandeurs de l'Univers.
Tes ſujets pleins d'allegreſſe,

Des marques de ta tendreſſe
Feront leur ſeul entretien :
Et leur amour ſecourable
De ta puiſſance durable
Sera l'éternel ſoutien.

Ton invincible courage
Signalé dans tous les tems,
Fonda le pénible ouvrage
De tes deſtins éclatans.
C'eſt lui, qui de la fortune,
De Bellone & de Neptune,
Bravant les legeretez,
Dans leurs épreuves diverſes
T'a conduit par les traverſes
Au ſein des proſperitez.

Déja l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avoit briſé les remparts.
Et bientôt, ſi ta conſtance
N'eût armé la réſiſtance
De ſes braves combattans,
Tes rivaux ſur ſes murailles,
Auroient fait les funerailles
De ſes derniers habitans.

En vain, pour ſauver ta tête,
La mer t'offroit ſur ſes eaux,
A ton ſecours toute prête,
L'azile de ſes vaiſſeaux.
A tes amis plus fidele
Tu voulus, malgré leur zele,
Vaincre ou mourir avec eux:
Et ta vertu toujours ferme
Les protégea juſqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais ſur le thrône indomtable,
Où commandoient tes Ayeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie,
Qui ſur ta triſte patrie
Déployoit ſes cruautez,
Vint juſqu'en ta Capitale
Souffler la vapeur fatale
De ſes venins empeſtez?

Dans ſa courſe dévorante
Rien n'arrêtoit ce torrent.
L'épouſe tomboit mourante
Sur ſon époux expirant.
Le fils, au bras de ſon pere,

La fille, au ſein de ſa mere,
S'arrachoit avec horreur:
Et la mort livide & blême
Rempliſſoit ton palais même.
De ſa brulante fureur.

Tu pouvois braver la foudre
Sous un Ciel moins dangereux;
Mais rien ne put te réſoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendreſſes
Dans ces publiques détreſſes
Au ſoin de vous épargner,
Apprenez à cette marque
Qu'un Prince n'eſt point Monarque
Pour vivre, mais pour regner.

Oüi, j'oſe encor le redire,
Cette illuſtre fermeté
Eſt de ton ſolide empire
L'appui le plus redouté.
C'eſt elle qui déconcerte
L'envie obſcure & couverte
De tes foibles ennemis.
C'eſt elle dont l'influence
Fait l'indomtable défenſe
De tes ſujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par ſon exemple éternel
Tu laiſſas dans l'Ibérie
Un monument ſolemnel,
Quand ſur les rives de l'Ebre
Cherchant le laurier celebre
A ta valeur réſervé,
Tes yeux devant Sarragoſſe
Virent tomber le Coloſſe
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vû ton génie
Toujours protegé des Cieux,
Montrer à ces fiers eſclaves,
Que les efforts les plus braves
Et les plus ineſpérez
Deviennent bientôt poſſibles
A des guerriers invincibles
Par tes ordres inſpirez ?

Mais une vertu plus rare
Chez les héros de nos jours
Dans tes voiſins te prépare
Encor de nouveaux ſecours.
C'eſt cette épreuve avérée,

Et cent fois réitérée.
De ton équitable foi :
Vertu, ſans qui tout le reſte
N'eſt ſouvent qu'un don funeſte
Au bonheur du plus grand Roi.

Vous, qui dans l'indépendance
Des nœuds les plus reſpectez
Maſquez du nom de prudence
Toutes vos duplicitez,
Infidéles politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Ceſſez de troubler la terre,
Moins terribles dans la guerre,
Que ſiniſtres dans la paix.

En vain ſur les artifices
Et le faux déguiſement
De vos frêles édifices
Vous poſez le fondement.
Contre vos ſourdes intrigues
Bientôt de plus juſtes ligues
Joignent vos voiſins nombreux :
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abîme
Que vous creusâtes pour eux.

C'eſt

C'eſt en ſuivant cette voye,
Que tes ennemis flattez
Deviendront la juſte proye
De leurs complots avortez :
Tandis qu'aux yeux du Ciel même
Par ton équité ſuprême
Juſtifiant tes exploits,
Les premiers Princes du monde
Armeront la terre & l'onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils ſçavent que ta juſtice
Sourde aux vaines paſſions
Eſt la ſeule directrice
De toutes tes actions :
Et que la vigueur auſtére
De ton ſage Miniſtére
Toujours inſpiré par toi,
Inacceſſible aux foibleſſes,
Lui fait des moindres promeſſes
Une inviolable Loi.

Ainſi jamais ni la crainte,
Ni les ſoupçons épineux
D'une alliance ſi ſainte
Ne pourront troubler les nœuds.
Et cette amitié durable

Qui d'un repos deſirable
Fonde en eux le ferme eſpoir,
Leur rendra toujours ſacrée
L'incorruptible durée
De ton ſuprême pouvoir.

ODE II.

A S. A. S. Monſeigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE.

Après la Paix de Paſſarovits.

LEs cruels oppreſſeurs de l'Aſie indignée,
Qui violant la foi d'une Paix dédaignée
Forgeoient déja les fers qu'ils nous avoient promis,
De leur coupable ſang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vaſtes Etats par nos armes ſoumis.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cens mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs :
Et deux fois on a vu leurs corps ſans ſépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamez & des loups dévorans.

O Vous, qui combattant ſous les heureux auſpices
D'un Monarque, du Ciel l'amour & les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage & de morts,

Vous, par qui le Danube affranchi de ſa chaîne
Peut deſormais ſans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts.

Prince, n'eſt-il pas tems, après tant de fatigues,
De gouter un repos que les Deſtins prodigues
Pour prix de vos exploits, accordent aux humains?
N'oſez-vous profiter de vos travaux ſans nombre,
Et vous aſſeoir à l'ombre
Des paiſibles lauriers moiſſonnez par vos mains?

Non. Ce ſeroit en vain que la paix renaiſſante
Rendroit à nos Citez leur pompe floriſſante,
Si ſes charmes flatteurs vous pouvoient ébloüir,
Son bonheur, ſa durée impoſe à votre zele
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le ſeul qui n'oſez en joüir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des ſçavantes merveilles,
Qui firent de tout tems l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du Miniſtére & les ſoins de la Cour?

Vous le pouvez ſans doute: & cet accord illuſtre
Peu connu des Heros ſans éloge & ſans luſtre,
Fut toujours reſervé pour les Heros fameux.
C'eſt aux grands Hommes ſeuls à ſentir le merite
D'un art qui reſſuſcite
L'heroïque vertu des grands Hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent ſeuls enflammer le génie
De ces enfans cheris du Dieu de l'harmonie,
Dont l'immortelle voix ſe conſacre aux guerriers.
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendreſſe unanime :
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'Univers voit naître,
Peu doivent aux ayeux, dont ils tiennent leur être,
Le reſpect de la terre & la faveur des Rois.
Deux moyens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance
Sont mis en leur puiſſance,
Les ſublimes talens & les fameux exploits.

C'eſt par là qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommez, malgré leur infortune,
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux ;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus ſombre,
Ont ſçu diſſiper l'ombre,
Dont les obſcurciſſoit le ſort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile,
Quand le ſouffle des Dieux eut animé l'argile,
Dont les premiers humains avoient été paîtris ;
Leurs rangs n'étoient marquez d'aucune difference,
Et nulle préference
Ne diſtinguoit encor leur merite & leur prix.

Mais ceux qui penetrez de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur ſublime origine,
S'élevérent bientôt par un vol genereux :
Et ce celeſte feu, dont ils tenoient la vie,
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'Univers & de le rendre heureux.

Delà ces arts divins en tant de biens fertiles.
Delà ces ſaintes Loix, dont les regles utiles
Firent cherir la paix, honorer les autels,
Et delà ce reſpect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des Immortels.

Les Dieux dans leur ſejour reçurent ces grands hommes.
Le reſte, confondus dans la foule où nous ſommes,
Joüiſſoient des travaux de leurs ſages ayeux :
Lorſque l'ambition, la diſcorde & la guerre,
Vils enfans de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfans des Dieux.

Alors, pour ſoutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace, & dompter la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos.
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les périls honorables,
Furent l'unique emploi des Rois & des Héros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres fune-
Sans les écrits divins qui les rendent celebres, (bres.
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus?
Il n'eſt rien que le tems n'abſorbe & ne dévore:
Et les faits qu'on ignore,
Sont bien peu differens des faits non avenus.

Non, non, ſans le ſecours des filles de mémoire,
Vous vous flattez en vain, Partiſans de la gloire,
D'aſſurer à vos noms un heureux ſouvenir.
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arroſez le champ de ces Nymphes ſublimes.
Mais vous ſçavez auſſi que vos faits magnanimes
Ont beſoin des lauriers cuëillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cauſe ſympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'eſt point chez ce Dieu qu'habite la fortune.
Son Art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint, fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus ſuprêmes
Egalent aux Dieux mêmes,
De ſçavoir eſtimer le langage des Dieux.

Vous, qu'ils ont penetré de leur plus vive flamme,
Vous, qui leur reſſemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux :
Ne deſavoüez point une Muſe fidelle,
Et ſouffrez que ſon zéle
Puiſſe honorer en vous ce qu'elle admire en Eux.

Souffrez qu'à nos Neveux elle laiſſe une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus qui mieux que vos victoires
Feront de nos hiſtoires
Le modele éternel de la poſterité.

Cependant, occupé de ſoins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers nobles délaſſemens :
Et rendez-nous encor par vos doctes largeſſes
Les ſçavantes richeſſes
Que vit périr l'Egypte en ſes embraſemens.

Dans nos arts floriſſans, quelle adreſſe pompeuſe,
Dans nos doctes écrits, quelle beauté trompeuſe
Peuvent ſe dérober à vos vives clartez ?
Et dans l'obſcurité des plus ſombres retraites,
Quelles vertus ſecretes,
Quel mérite timide échappe à vos bontez ?

Je n'en reſſens que trop l'influence féconde.
Tandis que votre bras faiſoit le ſort du monde,
Vos bienfaits ont daigné deſcendre juſqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi ſeul, chériſſable
La gloire périſſable
Des ſtériles travaux qui ſont tout mon emploi.

C'eſt ainſi qu'au milieu des palmes les plus belles
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le ſçavoir;
Et de Chérile même excuſant la manie,
Au defaut du génie
Récompenſoit en lui le deſir d'en avoir.

ODE III.

A L'IMPERATRICE AMELIE.

MUſe, qui des vrais Alcées,
Soutenant l'activité,
A leurs captives penſées
Fais trouver la liberté,
Vien à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau,
Et délivre ma Minerve
Des priſons de mon cerveau.

Si la celeſte Puiſſance,
Pour l'honneur de ſes autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunez mortels :
Et ſi l'aimable Cybelle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redeſcendre encor,
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes? Quels miniſtres
Dignes d'obtenir ſon choix,
Pourroient en ces tems ſiniſtres
Nous faire entendre ſa voix ?
Seroit-ce ces doctes Mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs conſacrez,
Bien moins pour les rendre ſages,
Que pour en être honorez ?

Mais les divines merveilles
Qui font cherir leurs leçons,
Dans nos ſuperbes oreilles
N'exciteroient que des ſons.
Quel ſiécle plus memorable
Vit d'un glaive ſecourable
Le vice mieux combattu ?
Et quel ſiécle miſerable
Vit regner moins de vertus ?

L'éloquence des paroles
N'eſt que l'art ingenieux
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du Ciel & des Loix,
L'éloquence veritable
Eſt l'exemple des grands Rois.

C'eſt ce langage viſible
Dans nos vrais Légiſlateurs,
Qui fait la regle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une Loi qui nous gêne,
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter:
Mais l'exemple nous entraîne
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre ſageſſe,
De ce principe conſtant
Je vois, Auguſte Princeſſe,
Un témoignage éclatant:
Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle,
De ſes charmes les plus doux
Eſt un image de celle
Qu'elle voit briller en vous ;
Et par vous ſeule enrichie,
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcuritez,
Eſt la lueur réflechie
De vos ſublimes clartez.

Et quel âge ſi fertile,
Quel regne ſi renommé
Vit d'un éclat plus utile
Le Diadême animé ?
Quelle pieté profonde,
Quelle lumiere féconde
En nobles inſtructions,
Du premier thrône du monde
Rehauſſa mieux les rayons ?

Des Héros de ſes écoles
La Grece a beau ſe targuer ;
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à diſtinguer
De l'autorité puiſſante
D'une ſageſſe agiſſante
Qui regne ſur mes eſprits,
La ſageſſe languiſſante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non, la Philoſophie
En vain ſe fait exalter :
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous ſeuls, ô divine Race,
Grands Rois, qui tenez la place
Des Rois au Ciel retirez,
Pouvez conſerver la trace
De leurs exemples ſacrez.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux
Qui vit la terre honorée
De la préſence des Dieux :
L'homme inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs ſentiers lumineux,
Imitoit ſans autre étude
Ce qu'il admiroit en Eux.

Dans l'innocence premiere
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puiſoit ſa lumiére
Aux ſources du vrai ſçavoir ;
Et dans ce celeſte livre,
Des leçons qu'il devoit ſuivre,
Toujours prêt à ſe nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien diſcourir.

Mais

Mais dès que ces heureux guides
Tranſportez loin de nos yeux,
Sur l'aile des vents rapides
S'envolerent vers les Cieux:
La Science opiniâtre,
De ſon merite idolâtre
Vint au milieu des clameurs
Edifier ſon théâtre.
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors avec l'aſſurance
De s'attirer nos tributs,
La faſtueuſe éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractere,
Et de la ſageſſe auſtere
L'aimable ſimplicité
Ne devint plus qu'un myſtere
Par l'amour propre inventé.

Dépoüillez donc votre écorce,
Philoſophes ſourcilleux :
Et pour nous prouver la force
De vos ſecours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhorre,
En terre mieux établis,
Qu'aux ſiecles que l'on honore
Du nom de ſiecles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de ſiniſtres aſpects
La vertu ſe fût polie
Par le mêlange des Grecs:
La foi, l'honneur, la conſtance,
L'intrépide réſiſtance
Dans les plus mortels dangers,
Y regnoient ſans l'aſſiſtance
Des preceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique,
Elle laiſſa dans ſon ſein
Des Diſciples du Portique
Gliſſer le premier eſſain.
Rome en les voyant paroître,
Ceſſa de ſe reconnoître
Dans ſes triſtes rejettons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons.

ODE IV.

AU ROI
DE LA GRANDE BRETAGNE.

TAndis que l'Europe étonnée
Voit ſes peuples les plus puiſſans
Traîner dans les beſoins preſſans

Une importune deſtinée :
Grand Roi, loin de ton peuple heureux
Quel Dieu propice & genereux
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul deſormais
Reſerver tous les avantages
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au dehors ?
Quel amas d'immenſes treſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance ?
La Tamiſe, reine des eaux,
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux mondes
Et forcer juſqu'au Dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'Univers.

De cette pompeuſe largeſſe
Ici tout partage le prix.
A l'aſpect de ces murs cheris
La pauvreté devient richeſſe.
Dieux ! quel déluge d'habitans
Y brave depuis ſi long-tems
L'indigence ailleurs ſi commune ?
Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'executrice de ſes Loix ?

Peuples, vous devez le connoître:
Ce comble de felicité
N'eſt dû qu'à la ſage équité
Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.
De vos biens comme de vos maux,
Les Gouvernemens inégaux
Ont toujours été la ſemence.
Vos Rois ſont dans la main des Dieux
Les inſtrumens de la clemence
Ou de la colere des Cieux.

Oüi, Grand Prince, j'oſe le dire,
Tes ſujets de biens ſi comblez,
Languiroient peut-être accablez
Sous le joug de tout autre empire.
Le Ciel jaloux de leur grandeur,
Pour en aſſurer la ſplendeur
Leur devoit un Maître équitable,
Qui préférât leurs libertez
A la juſtice inconteſtable
De ſes droits les plus reſpectez.

Mais, Grand Roi, de ces droits ſublimes
Le ſacrifice genereux
T'aſſure d'autres droits ſur eux,
Bien plus forts & plus legitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de Toi,

Sont des reſſources de leur foi,
Toujours prêtes pour ta défenſe,
Qui leur font cherir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puiſſance,
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut regner que par la crainte,
En vain fier de ſes hauts projets,
Croit en abaiſſant ſes ſujets
Relever ſon pouvoir ſuprême :
Entouré d'eſclaves ſoumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Eſclave de ſes ennemis.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquile ?
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre ;
Et qui prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Noble & genereuſe induſtrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai pere de la patrie !
Helas ! par ce titre fameux
Peu de Princes ont ſçu comme eux
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom ſi rare, Grand Roi,
Qui jamais d'entre les Monarques
S'en rendit plus digne que Toi ?

Qui jamais vit le Diadême
Armer contre ſes ennemis
Un vengeur aux loix plus ſoumis
Et plus détaché de ſoi-même ?
La ſureté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clemence en juſtice ;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clemence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'eſt cette clemence auguſte
Qui ſouvent de l'autorité
Etablit mieux la ſureté
Que la vengeance la plus juſte.
Ainſi le plus grand des Romains

De ſes ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de ſe faire aimer
De ceux que l'horreur des ſupplices
N'avoit encor pu deſarmer.

Que peut contre Toi l'impuiſſance
De quelques foibles mécontens,
Qui ſur l'infortune des tems
Fondent leur derniere eſperance:
Lorſque contre leurs vains ſouhaits
Tu réünis par tes bienfaits
La Cour, les Villes, les Provinces;
Et lorſqu'aidez de ton ſoutien
Les plus grands Rois, les plus grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien?

Juſqu'à Toi toujours deſunie,
L'Europe par tes ſoins heureux
Voit ſes Chefs les plus genereux
Inſpirez du même génie.
Ils ont vû par ta bonne-foi
De leurs peuples troublez d'effroi
La crainte heureuſement deçûë,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçûë
En ſurvivance de la paix.

Pourſui, Monarque magnanime:
Acheve de leur inſpirer
Le deſir de perſéverer
Dans cette concorde unanime:
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en Toi cette chaleur
Qu'allume ton gout pour la gloire:
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers, que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, Peuples, à ſa puiſſance
Aſſociez par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix
La plus ſainte eſt l'obéiſſance.
Craignez le zele ſéducteur
Qui ſous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable
Plonge ſouvent, ſans le vouloir,
Dans le cahos inſéparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athénes, l'honneur de la Gréce,
Et, comme vous, Reine des Mers,
Eût toujours rempli l'univers
De ſa gloire & de ſa ſageſſe;
Mais ſon peuple trop peu ſoumis

Ne put dans les termes permis
Contenir ſa puiſſance extrême ;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans ſa liberté même
La perte de ſa liberté.

ODE V.

AU ROI DE POLOGNE,

Sur les vœux que les Peuples de Saxe font pour le retour de Sa Majeſté.

C'Eſt trop longtems, Grand Roi, differer ta promeſſe
Et d'un Peuple qui t'aime, épuiſer les deſirs.
Revien, de ta patrie en proye à la triſteſſe
Calmer les déplaiſirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouſe
Attend ſon jeune époux abſent depuis un an,
Et que retient encor ſur ſon onde jalouſe
L'infidéle ocean.

Plongée à ton départ dans une nuit obſcure,
Ses yeux n'ont vu lever que de triſtes Soleils.
Rend lui par ta préſence une clarté plus pure
Et des jours plus vermeils.

Mais non. Je voi l'erreur du zele qui m'anime.
Ta Patrie eſt par tout, Grand Roi, je le ſçai bien,
Où peut de tes Etats le bonheur légitime
Exiger ton ſoutien.

Les Peuples nez aux bords que la Viſtule arroſe,
Sont par adoption devenus tes Enfans.
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impoſe,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vu ton bras au milieu des alarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût ſoumis,
Faire jadis l'eſſai de ſes premieres armes
Contre leurs ennemis ?

Cent fois d'une Puiſſance impie & ſacrilége
Leurs yeux t'ont vû braver les feux, les javelots,
Et le fer à la main briguer le privilége
De mourir en Heros

Ce n'eſt pas que le feu de ta valeur altiére
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers.
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barriére
Du Temple des Guerriers.

En mille autres combats, ſous l'œil de la victoire,
Des plus affreux dangers affrontant le concours,
Tu ſemblois ne vouloir aſſurer ta memoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle eſt de tes pareils l'ardeur hereditaire.
Ils ſçavent qu'un Heros par ſon rang exalté
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le Vulgaire
A la neceſſité.

Mais le Ciel protegeoit une ſi belle vie.
Il vouloit voir ſur Toi ſes deſſeins accomplis,
Et par Toi relever au ſein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un Royaume fameux fondé par tes Ancêtres
Devoit mettre en tes mains la ſuprême grandeur,
Et ſes peuples par Toi voir de leurs premiers Maîtres
Revivre la ſplendeur.

En vain le Nord fremit & fait gronder l'orage,
Qui ſur eux tout à coup va fondre avec effroi :
Le Ciel t'offre un péril digne de ton courage :
Mais il combat pour Toi.

Ce ſuperbe ennemi des Princes de la terre,
Contre Eux, contre leurs droits ſi fiérement armé,
Tombe & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu regnes cependant : & tes Sujets tranquiles
Vivent ſous ton appui dans un calme profond
A couvert des larcins & des courſes agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux raſſurez broutent l'herbe ſauvage,
Le laboureur content cultive ſes guérets :
Le voyageur eſt libre, & ſans peur du pillage
Traverſe les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime :
Le foible eſt ſoulagé : l'orgueilleux abbatu :
La force craint la Loi : la peine ſuit le crime :
Le prix ſuit la vertu.

Grand Roi, ſi le bonheur d'un Royaume paiſible
Fait la felicité d'un Prince genereux,
Quel Heros couronné, quel Monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus ſacrée,
Eterniſant ta gloire en ta poſterité,
Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée
De ta proſperité ?

Ce ſont-là les faveurs dont la bonté celeſte
A payé ton retour au culte fortuné,
Que tes Peres ſéduits par un guide funeſte
Avoient abandonné.

N'en doute point, Grand Roi, c'eſt l'arbitre ſuprême
Qui pour mieux t'élever, voulut t'aſſujettir,
Et qui couronne en Toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'autrefois dans les eaux de ſa grace
Des fiers Héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater ſur leur race
Sa gloire & ſes bienfaits.

L'Empire fut le prix de leur obéiſſance.
Il choiſit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Alberics & des fers de Creſcence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple ſublime
Tranſmis des Souverains au reſte des mortels !
L'Univers vit par tout un encens legitime
Fumer ſur ſes autels.

Des Heros de leur ſang la pieté ſoumiſe
Triompha ſix cens ans avec le même éclat
Sans jamais ſeparer l'étendart de l'Egliſe
Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces auguſtes Princes
Que des Fils genereux, qui fermes dans ſa Loi
Maintenoient la ſplendeur de leurs vaſtes Provinces
Par celle de la Foi.

O ſiécles lumineux ! votre clarté celebre
Devoit-elle à leurs yeux dérober ſon flambeau ?
Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funebre
Couvrir un jour ſi beau ?

L'heritier de leur nom, l'heritier de leur gloire
Oſe aplaudir, que dis-je ? oſe appuyer l'erreur,
Et d'un vil Apoſtat, l'opprobre de l'hiſtoire,
Adopter la fureur.

L'auguſte verité le voit s'armer contre elle:
Et ſous le nom du Ciel combattant pour l'enfer,
Tout le Nord revolté ſoutenir ſa querelle
Par la flâme & le fer.

Ah ! c'en eſt trop, je cede à ma douleur amere,
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats;
Et cherchons des enfans qui du ſang de leur mere
Ne ſoüillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'eſt par toi que mon malheur s'acheve.
Tu détruis mon pouvoir ; mais le tien va finir.
Un Dieu vengeur te ſuit : tremble : ſon bras s'éleve
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le thrône où ta fureur s'exerce,
Tomber ſur tes neveux de ſa chute écraſez,
Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverſe
Sur ſes rameaux briſez.

Mais ſur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour reparer ſes débris éclatans,
Par mes mains & pour moi nourrie & conſervée
Juſqu'à la fin des tems.

Rejetton fortuné de cette tige illuſtre,
Un Prince aimé des Cieux rentrera ſous mes Loix ;
Et mes autels détruits reprendront tout le luſtre
Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai par lui ſur des peuples rebelles.
Il regnera par moi ſur des peuples ſoumis ;
Et j'anéantirai les complots infideles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! Veüillent les deſtinées
De ſon empire aimable éterniſer le cours :
Et pour votre bonheur prolonger ſes années
Aux dépens de vos jours !

Puiſſe l'auguſte Fils, qui marche ſur ſes traces,
Et que le Ciel lui-même a pris ſoin d'éclairer,
Conſerver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en Heros ſi feconde,
Puiſſe-t'il égaler leur gloire & leurs exploits,
Et devenir comme eux les délices du monde
Et l'exemple des Rois !

Fin des Odes.

ODES
EN MUSIQUE,
OU
CANTATES ALLEGORIQUES.

DIANE.
CANTATE I.

A Peine le ſoleil au fond des antres ſombres
Avoit du haut des Cieux précipité les ombres,
Quand la chaſte Diane à travers les forêts
Apperçut un lieu ſolitaire,
Où le Fils de Venus & les Dieux de Cythere
Dormoient ſous un ombrage frais.
Surpriſe, elle s'arrête, & ſa prompte colere
S'exhale en ce diſcours, qu'elle adreſſe tout bas
A ces Dieux endormis, qui ne l'entendent pas.

Vous, par qui tant de miſerables
Gemiſſent ſous d'indignes fers,
Dormez, Amours inéxorables,
Laiſſez reſpirer l'Univers.
Profitons de la nuit profonde
Dont le ſommeil couvre leurs yeux.
Aſſurons le repos au monde,
En briſant leurs traits odieux.
Vous, par qui tant de miſerables
Gemiſſent ſous d'indignes fers,
Dormez, Amours inéxorables,
Laiſſez reſpirer l'Univers.

A ces mots elle approche, & ſes Nymphes timides
Portant ſans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides;
D'une tremblante main ſaiſiſſent leurs carquois:
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les Dieux des forêts, des fleuves, des montagnes
Viennent feliciter leurs heureuſes compagnes,
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainſi leurs tranſports.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours ſont deſarmez.
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes.
Ceſſons de craindre les peines,
Dont nous étions alarmez.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours ſont deſarmez.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allegreſſe.
Mais quels objets lui ſont offerts!
Quel réveil! Dieux! Quelle triſteſſe,
Quand de ſes dards briſez il voit les champs couverts!
Un trait me reſte encor dans ce deſordre extrême:
Perfides, votre exemple inſtruira l'Univers.
Il parle. Le trait vole, & traverſant les airs,
Va percer Diane elle-même.
Juſte, mais trop cruel revers,
Qui ſignale, grand Dieu, ta vengeance ſuprême.

Reſpectons l'Amour
Tandis qu'il ſommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.
Reſpectons l'Amour
Tandis qu'il ſommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.

ADONIS.

CANTATE II.

LE Dieu Mars & Venus bleſſez des mêmes traits
Goutoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux cœurs bien enflammez le tendre amour apprête.
Mais ce Dieu ſuperbe & jaloux
D'un œil de Conquerant regardant ſa conquête,
Fit bientôt aux plaiſirs ſuccéder les dégouts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr.
Et pour être toujours le maître
L'amant doit toujours obéir.
L'Amour ne va point ſans les Graces:
On n'arrache point ſes faveurs:
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.
Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr:
Et pour être toujours le maître
L'amant doit toujours obéir.

La Déeſſe déja ne craint plus ſon abſence.
Et ceſſant de l'aimer ſans s'en appercevoir,
Fait atteler ſon char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords ſoumis à ſon pouvoir.
Là ſes jours couloient ſans allarmes,

Lorſqu'un jeune Chaſſeur ſe preſente à ſes yeux.
Elle croit voir ſon Fils : il en a tous les charmes.
Jamais rien de plus beau ne parut ſous les Cieux,
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint ſécher les larmes.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer,
La jeune Dryade,
Cherche à l'attirer.
Faune d'un ſourire
Aprouve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois.
Et Pan qui ſoupire,
Briſe ſon hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déeſſe,
Sa timide pudeur reléve ſes appas.
Les graces, les ris, ſa jeuneſſe
Marchent au devant de ſes pas,
Et du plus haut des airs l'Amour avec adreſſe
Fait partir à l'inſtant le trait dont il les bleſſe.
Que deſormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.
Amans, profitez tous de ſa jalouſe erreur.
Des feux trop violens ſont ſouvent une ingrate :
On oublie aiſement un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.
Voulez-vous dans vos feux
Trouver des biens durables ?
Soyez moins amoureux,
Devenez plus aimables.
Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

CANTATE III.

FIlles du Dieu de l'Univers,
Muſes, que je me plais dans vos douces retraites !
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietes !
Quel cœur n'oublieroit ſes tourmens
Au murmure flatteur de cette onde tranquile !
Qui pourroit reſiſter aux doux raviſſemens
Qu'excite votre voix fertile !
Non, ce n'eſt qu'en ces lieux charmans,
Que le parfait bonheur a choiſi ſon azile.

Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goute la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.
Il partage avec les Héros
La gloire qui les environne,
Et le puiſſant Dieu de Délos
D'un même laurier les couronne
Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goute la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands Dieux ! Quels magiques efforts
Changent la face de ces bords !
Quelles danſes ! quels jeux ! quels concerts d'allegreſſe !
Les graces, les plaiſirs, les ris & la jeuneſſe
Se raſſemblent de toutes parts.
Quel ſonge me tranſporte au deſſus du tonnerre ?
Je ne reconnois point la terre
Au ſpectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Eſt-ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux ?
Les Compagnes de Flore
Parfument ces côteaux.

Une nouvelle Aurore
Semble ſortir des eaux.
Et l'Olympe ſe dore
De ſes feux les plus beaux.
Eſt-ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux ?

Nymphes, quel eſt ce Dieu qui reçoit votre hommage ?
Pourquoi cet Arc & ce Bandeau ?
Quel charme en le voyant, quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage !
Il s'approche, il me tend une innocente main.
Venez, cher Tyran de mon ame,
Venez, je vous fuirois en vain,
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flame
Que vous allumez dans mon ſein.
Adieu, Muſes, adieu, je renonce à l'envie
De mériter les biens dont vous m'avez flatté.
Je renonce à ma liberté.
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie.
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte bonheur dont j'étois enchanté.

L'HYMEN.

CANTATE IV.

CE fut vers cette rive où Junon adorée
Des Peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cytherée
Pour la premiere fois parut dans l'Univers.
Jamais beauté plus admirée
Ne brilla ſur les vaſtes mers.
Les Tritons raſſemblez de mille endroits divers,
Autour d'elle flottoient ſur l'onde temperée,
Et les Filles du vieux Nerée
Faiſoient devant ſon char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ſes gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.
Dieux du Ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet ſi rare :
Avoüez que même à vos yeux
Les beautez dont la mer ſe pare,
Effacent les beautez des Cieux.

Qu'Eole en ſes gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours:
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.

Jalouſe de l'éclat de ces honneurs nouveaux
Amphitrite ſe cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduiſoit l'Immortelle
Vers cette iſle enchantée, où tendoient ſes ſouhaits,
Et c'eſt-là que la terre à ſa gloire fidelle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ſes attraits.

L'amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore,
Perd le ſouvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphir.
De ſa grace extrême
Minerve elle-même
Reconnoît le prix:
Et par ſa ſurpriſe
Junon autoriſe
Le choix de Paris.

Frapez de l'éclat de ſes yeux
Neptune, Jupiter, que dis-je? tous les Dieux

En font l'objet de leurs conquêtes.
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen! Aveugles que vous êtes,
L'Hymen eſt-il donc fait pour aſſortir les cœurs?
Jupiter étoit Roi du monde :
Neptune commandoit ſur l'onde :
Mars avoit pour partage un courage indompté :
Mercure la jeuneſſe : Apollon la beauté.
Si de ces Dieux l'Amour eût été le refuge,
Entre eux du moins ſon choix ſe ſeroit déclaré :
Mais ils prirent l'Hymen pour Juge.
Et Vulcain ſe vit préferé.

Hymen, quand le ſort t'outrage,
Ne t'en prend point à l'Amour.
De ſon plus doux heritage
Tu t'enrichis chaque jour.
Souffre que de ton partage
Il s'enrichiſſe à ſon tour.

Souvent par un juſte échange
Il t'enleve tes ſujets.
Tu lui fais un crime étrange
De quelques larcins ſecrets.
Mais c'eſt ainſi qu'il ſe venge
Des larcins que tu lui fais.

AMYMONE.

CANTATE V.

SUr les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briſer ſes flots imperieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone imploroit l'aſſiſtance des Dieux.
Un Faune pourſuivoit cette belle craintive.
Et levant ſes mains vers les Cieux,
Neptune, diſoit-elle, enten ma voix plaintive,
Sauve-moi des tranſports d'un amant furieux.

A l'innocence pourſuivie,
Grand Dieu, daigne offrir ton ſecours.
Protege ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.
Helas! ma priere inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reſte-t-il plus d'azile
Que le vaſte abîme des mers?
A l'innocence pourſuivie,
Grand Dieu, daigne offrir ton ſecours, &c.

La Danaïde en pleurs faiſoit ainſi ſa plainte,
Lorſque le Dieu des eaux vint diſſiper ſa crainte.
Il s'avance, entouré d'une ſuperbe Cour.

Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à ſa ſuite
L'Hymenée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à ſon aſpect s'éloigne du rivage ;
Et Neptune enchanté, ſurpris,
L'amour peint dans les yeux, adreſſe ce langage
A l'objet dont il eſt épris.

Triomphez, belle Princeſſe,
Des amans audacieux :
Ne cedez qu'à le tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.
Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous !
Dans les bras de Venus même
Mars en deviendroit jaloux.
Triomphez, belle Princeſſe,
Des amans audacieux :
Ne cedez qu'à la tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.

Qu'il eſt facile aux Dieux de ſéduire une belle!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le merite récent d'un ſecours genereux
Dieux ! Quel ſecours ! Amour, ce ſont-là de tes jeux.
Quel Satyte eût été plus à craindre pour elle ?
Thétis en rougiſſant détourna ſes regards.

Doris ſe replongea dans ſes grottes humides,
Et par cette leçon apprit aux Néréïdes
A fuir de ſemblables hazards.

Tous les amans ſçavent feindre,
Nymphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.
L'audace d'un temeraire
Eſt aiſée à ſurmonter.
C'eſt l'amant qui ſçait nous plaire,
Que nous devons redouter.
Tous les amans ſçavent feindre,
Nymphes, craignez leurs appas.
Le peril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

THETIS.

CANTATE VI.

PRès de l'humide Empire où Venus prit naiſſance,
Dans un bois conſacré par le malheur d'Atis,
Le ſommeil & l'Amour tous deux d'intelligence
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eût fait Minerve même en cet état réduite?
Mais dans l'art de Protée en ſa jeuneſſe inſtruite

Elle ſçut éluder un amant furieux.
D'une ardente lionne elle prend l'apparence ;
Il s'émeut. Et tandis qu'il ſonge à ſa défenſe,
La Nymphe en rugiſſant ſe derobe à ſes yeux.

Où fuyez-vous, Déeſſe inexorable,
Cruel lion de carnage alteré ?
Que craignez-vous d'un amant miſerable
Que vos rigueurs ont déja dechiré ?
Il ne craint point une mort rigoureuſe.
Il s'offre à vous ſans armes, ſans ſecours.
Et votre fuite eſt pour lui plus affreuſe
Que les lions, les tigres ni les ours.
Où fuyez-vous, Déeſſe inexorable,
Cruel lion de carnage alteré ?
Que craignez-vous d'un amant miſerable
Que vos rigueurs ont deja dechiré ?

Ce Heros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte & ſa douleur extrême,
Quand tout à coup du fond des flots
Protée apparoiſſant lui-même :
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide amant ?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?
Eſt-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguiſement ?
Répare ton erreur. La Nymphe qui te charme,
Va rentrer dans le ſein des Mers.

Atten-la ſur ces bords. Mais que rien ne t'alarme,
Et ſonge que tu dois Achille à l'Univers.

Le Guerrier qui delibere,
Fait mal ſa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.
Quand le peril nous étonne,
N'importunons point les Dieux.
Venus ainſi que Bellone,
Aime les audacieux.
Le Guerrier qui delibere,
Fait mal ſa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.

Pélée à ce diſcours portant au loin ſa vuë
Voit paroitre l'objet qui le tient ſous ſes loix :
Heureux, que pour lui ſeul l'occaſion perduë
Renaiſſe une ſeconde fois !
Le cœur plein d'une noble audace
Il vole à la Déeſſe, il s'approche, il l'embraſſe.
Thétis veut ſe défendre, & d'un prompt changement
Employant ſa ruſe ordinaire,
Redevient à ſes yeux lion, tigre, panthére :
Vains objets ! qui ne font qu'irriter ſon amant.
Ses deſirs ont vaincu ſa crainte,
Il la retient toujours d'un bras victorieux,

Et laſſe de combattre, elle eſt enfin contrainte
De reprendre ſa forme, & d'obéïr aux Dieux.

Amans, ſi jamais quelque belle
Changée en lionne cruelle
S'efforce à vous faire trembler:
Moquez-vous d'une image feinte;
C'eſt un fantôme que ſa crainte
Vous préſente pour vous troubler.
Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion ſauvage,
Effrayer les jeunes Amours:
Mais après un effort extrême,
Elle redevient elle-même,
Et ces Dieux triomphent toujours.

CIRCE'.

CANTATE VII.

SUr un rocher deſert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride ſommet ſemble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux
Pleuroit ſa funeſte avanture.
Là ſes yeux errans ſur les flots
D'Ulliſſe fugitif ſembloient ſuivre la trace.
Elle croit voir encor ſon volage Héros.
Et cette illuſion ſoulageant ſa diſgrace,

Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ſes pleurs & ſes ſanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats:
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flame
Revien du moins pour hâter mon trépas.
Ce triſte cœur devenu ta victime
Cherit encor l'amour qui l'a ſurpris.
Amour fatal ! Ta haine en eſt le prix.
Tant de tendreſſe, ô Dieux, eſt-elle un crime
Pour mériter de ſi cruel mépris ?
Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats :
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flame,
Revien du moins pour hâter mon trépas.

C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare.
Mais bientôt de ſon art employant le ſecours,
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Némeſis, Cerbere, Phlégeton,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bucher s'allume.
La foudre dévorante auſſitôt le conſume,
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour,
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe.

Les fleuves étonnez remontent vers leur ſource,
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſejour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les mânes effrayez quittent leurs monumens :
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens :
Et les vents échapez de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſifflemens.
Inutiles efforts! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des enfers déchaînez allumer la colere :
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime,
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même.
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoît ſa loi ſuprême,
Lui ſeul ne connoît point de loix.
Dans les champs que l'hyver deſole,
Flore vient rétablir ſa Cour.
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à ſon tour.
Mais ſitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

CEPHALE.

CANTATE VIII.

LA nuit d'un voile obſcur couvroit encor les airs,
Et la ſeule Diane éclairoit l'Univers,
Quand de la rive orientale
L'Aurore dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Cephale,
Qui repoſoit encor dans le ſein du Sommeil.
Elle approche, elle heſite, elle craint, elle admire.
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens,
Et l'amour du heros pour qui ſon cœur ſoupire,
A ſa timide voix arrache ces accens.

Vous

Vous; qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement :
Oiſeaux, chantez plus doucement :
Zéphirs, retenez votre haleine.
Reſpectez un jeune chaſſeur,
Las d'une courſe violente,
Et du doux repos qui l'enchante,
Laiſſez-lui gouter la douceur.
Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement :
Oiſeaux, chantez plus doucement ;
Zéphirs, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je ? Où m'emporte une aveugle tendreſſe?
Lâche Amant, eſt-ce là cette délicateſſe,
Dont s'enorgueillit ton amour ?
Viens-je donc en ces lieux te ſervir de trophée ?
Eſt-ce dans les bras de Morphée,
Que l'on doit d'une Amante attendre le retour ?

Il en eſt tems encore,
Céphale, ouvre les yeux.
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des Cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en eſt tems encore,
Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit. Et le Dieu qui répand la lumiere,
De ſon char argenté lançant ſes premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupiere
D'un Amant à la fois heureux, & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle.
Mais ô cris! ô pleurs ſuperflus!
Elle fuit. Et ne laiſſe à ſa douleur mortelle
Que l'image d'un bien qu'il ne poſſede plus.
Ainſi l'Amour punit une froide indolence;
Méritons ſes faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour,
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille,
N'eſt pas celui de l'Amour.
Comme un Zéphir qui s'envole,
L'heure de Vénus s'enfuit;
Et ne laiſſe pour tout fruit
Qu'un regret triſte & frivole.
N'attendons jamais le jour,
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille,
N'eſt pas celui de l'Amour.

BACCHUS.

CANTATE IX.

C'Eſt toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.
Nymphes, faites ſilence, ecoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'Univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuſe Hiſtoire.
Qu'il reſſuſcite dans ſes vers
Des enfans de Pélops l'odieuſe mémoire.
Puiſſant Dieu des raiſins, digne objet de nos vœux,
C'eſt à toi ſeul que je me livre.
De pampres, de feſtons couronnant mes cheveux
En tous lieux je prétens te ſuivre.
C'eſt pour toi ſeul que je veux vivre
Parmi les feſtins & les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.
C'eſt toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.
La céleſte troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.
Tu prêtes des armes
Au Dieu des combats.
Venus ſans tes charmes
Perdroit ſes appas.
Du fier Polyphême
Tu domptes les ſens,
Et Phébus lui-même
Te doit ſes accens.

Mais quels tranſports involontaires
Saiſiſſent tout à coup mon eſprit agité ?
Sur quel Vallon ſacré, dans quels bois ſolitaires
Suis-je en ce moment tranſporté ?
Bacchus à mes regards devoile ſes myſtéres.
Un mouvement confus de joye & de terreur
Méchauffe d'une ſainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les Antres de Thrace.

Deſcendez, Mere d'Amour.
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des Climats où nait le jour.
Deſcendez, Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arrête.
Déja le jeune Silvain
Yvre d'Amour & de Vin,
Pourſuit Doris dans la Plaine ;
Et les Nymphes des Forêts
D'un jus pétillant & frais
Arroſent le vieux Siléne.
Deſcendez, Mere d'Amour.
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où nait le jour.
Deſcendez, Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux.
Je céde à la fureur que ce grand jour m'inſpire.
Fideles ſectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le feſtin, apportez moi-ma lyre.
Célébrons entre nous un jour ſi glorieux.
Mais parmi les tranſports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits ſéditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs Banquets le meurtre & le carnage,
Les dards du Centaure ſauvage
Ne doivent point ſouiller nos innocentes mains.

Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres, Bacchus & Faune
Deteſtent l'horreur des combats.
Malheur aux mortels ſanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux myſtéres
D'un Dieu qui préſide à la Paix.
Banniſſons l'affreuſe Bellone.
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteſtent l'horreur des Combats.

Veut-on que je faſſe la guerre,
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.

Rempliſſons cette coupe, entourons-nous de lierre :
Bacchantes, prêtez-moi vos Thyrſes redoutez.
Que d'Athlétes ſoumis ! Que de Rivaux par terre !
O Fils de Jupiter, nous reſſentons enfin
Ton aſſiſtance ſouveraine,
Je ne vois que Buveurs étendus ſur l'arêne,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, Victoire.
Honneur à Bacchus.
Publions ſa gloire.
Triomphe, Victoire :
Buvons aux Vaincus.
Bruyante Trompette,
Secondez nos voix.
Sonnez leur défaite :
Bruyante Trompette,
Chantez nos exploits.
Triomphe, Victoire :
Honneur à Bacchus.
Publions ſa gloire,
Triomphe, Victoire :
Buvons aux Vaincus.

LES FORGES DE LEMNOS.

CANTATE X.

DAns ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes;
Vénus faiſoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les Plaiſirs lui prêtoient tous leurs charmes:
Et ſon époux couvert de feux étincelans
Animoit en ces mots ſes Cyclopes brulans.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez:
Déchainons ces vents enfermez:
Que la flame nous environne.
Que l'airain écume & bouillonne:
Que mille dards en ſoient formez:
Que ſous nos marteaux enflammez
A grand bruit l'enclume réſonne.
Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez:
Déchainons ces vents enfermez:
Que la flame nous environne.

C'eſt ainſi que Vulcain par l'Amour excité
Armoit contre lui-même une Epouſe volage:

Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage
Arrive, l'œil en feu, le bras enſanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous, Calybes aſſemblez?
Eſt-ce pour amuſer des Enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublez?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs ſi vaines,
Il ſe ſent tout à coup frappé d'un trait vangeur.
Quel changement! Quel feu répandu dans ſes veines
Couvre ſon front guerrier de honte & de rougeur!
Il veut parler. Sa voix ſur ſes lévres expire.
Il léve au Ciel les yeux, il ſe trouble, il ſoupire.
Toute ſa fierté céde: & ſes regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtez au paſſage,
Achévent de faire naufrage
Contre un ſourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la Terre,
Cédez à votre tour,
Le vrai Dieu de la Guerre
Eſt le Dieu de l'Amour.
N'offenſez point ſa gloire.
Gardez de l'irriter.
C'eſt perdre la victoire
Que de la diſputer.

Fiers vainqueurs de la Terre,
Cédez à votre tour.
Le vrai Dieu de la Guerre
Eſt le Dieu de l'Amour.

LES FILETS DE VULCAIN.

CANTATE XI.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos,
Et diſputoit à Mars le cœur de l'Immortelle;
Lorſqu'un coup du deſtin fatal à ſon repos,
Du bonheur d'un Rival le fit témoin fidele.
Confus, déſeſpéré, jaloux,
Il court pour ſe vanger d'un ſi cruel outrage,
Mais au milieu de ſon courroux
Une ſecrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas?
Etouffe ta colére;
Et ne t'aveugle pas,
Quand la raiſon t'éclaire.
Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une Infidelle,
La vangent mieux de nous
Qu'ils ne nous vangent d'elle.

Ainſi, loin de punir
L'ingrate qui t'offenſe,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton ſilence.
Fai-lui payer ta foi,
Preſſe, prie, intimide :
L'Amour ſera pour toi,
Si la raiſon te guide.

Foible raiſon, helas ! Le Dieu plein de fureur
Chez l'époux de Venus va ſouffler la terreur.
Dans un réduit obſcur, ignoré, ſolitaire,
Ses yeux, ſes yeux ont vû ... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce diſcours Vulcain de rage poſſedé,
N'aſpire qu'à confondre une épouſe perfide.
Malheureux ! Mais l'Hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux,
Théatre où les Amours celebrent leur victoire,
Il diſpoſe avec art d'imperceptibles nœuds,
Piege où doit expirer leur honneur & ſa gloire.

Craignez, amans trop heureux,
Votre felicité même.
Plus un bonheur eſt extrême,
Et plus il eſt dangereux.
Le Dieu qui vous fait aimer,
Vous enyvre de ſes charmes ;

Mais d'un amour ſans alarmes
On doit toujours s'alarmer.
Craignez, amans trop heureux,
Votre felicité même.
Plus un bonheur eſt extrême,
Et plus il eſt dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars & Venus ſurpris ſont la fable des Cieux.
Déja tout fier de ſa vengeance
Vulcain à ce ſpectacle appelle tous les Dieux.
Déja ſur cet objet leur troupe ſe partage :
Quand tout à coup Momus court à ce Dieu peu ſage,
Et d'un laurier burleſque orne ſon triſte front.
Tout l'Olympe éclata de rire,
Et Vulcain eſſuyant mille traits de ſatyre
S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher ſon affront.

Heureux, qui ſe rend maître
D'un ſterile courroux !
C'eſt être heureux époux
Que de feindre de l'être ;
Et plus on eſt jaloux,
Moins on doit le paroître
Venus ſçait ſe contraindre ;
Elle fuit le grand jour.
De ſa paiſible Cour
L'Hymen doit peu ſe plaindre ;
Et ce n'eſt point l'Amour,
C'eſt Momus qu'il doit craindre.

LES BAINS DE TOMERI.

CANTATE XII.

Pour S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

QUel ſpectacle pompeux orne ce bord tranquile?
Diane avec toute ſa Cour
Vient-elle y chercher un azile
Contre les feux du Dieu du jour?
Pour voir ces Déités nouvelles
Le ſoleil tient encor ſes courſiers arrêtez.
La Nymphe qui préſide à ces bords enchantez,
Epuiſe ſes regards ſur elles;
Et raſſemble en ces mots ſes Compagnes fidelles
Pour rendre hommage à leurs beautez.

Venez voir votre Souveraine,
Nymphes, ſortez de vos roſeaux:
C'eſt Thétis qui vient ſur la Seine
Gouter la fraîcheur de mes eaux.
Coulez, coulez, eaux fugitives,
Et vous, oiſeaux, quittez les bois:
Chantez ſur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.
Venez voir votre Souveraine,
Nymphes, ſortez de vos roſeaux:
C'eſt Thétis qui vient ſur la Seine
Gouter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles

Nouvelles Déïtez, qui flottez ſur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais dans ſes grottes profondes
Amphitrite n'a vû rien de ſi précieux;
Mais n'en rougiſſez pas: dans cette Cour charmante
La Déeſſe qui vous conduit,
Brille comme au milieu des aſtres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur reſiſteroit à des attraits ſi doux!
Nayades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous, qui rendez Flore immortelle,
Raſſemblez-vous, tendres Zéphirs,
Une Divinité nouvelle
Eſt reſervée à vos ſoupirs.
Venez ſur mes humides plaines
Careſſer ces jeunes Beautez:
Venez de vos douces haleines
Echauffer mes flots argentez.
Vous, qui rendez Flore immortelle,
Raſſemblez-vous, tendres Zéphirs,
Une Divinité nouvelle
Eſt reſervée à vos ſoupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend ſur tout le monde,
Amours, ſi les attraits de la Fille des Mers
Ont pu vous attirer ſur l'onde,
Accourez ſur ma rive & traverſez les airs.
Une Venus nouvelle exige votre hommage:

Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cede autant que mon rivage
Le cede aux vaſtes bords de l'empire des flots.

Tendres Amours, accourez tous,
Venez, volez, troupe immortelle :
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.
S'il eſt vrai que le Dieu d'Amour
A la Beauté doit ſa naiſſance,
La Beauté par un doux retour
Doit à l'Amour ſeul ſa puiſſance.
Tendres Amours, accourez tous,
Venez, volez, troupe immortelle :
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

CONTRE L'HYVER.

CANTATE XIII.

ARbres dépoüillez de verdure,
Malheureux cadavres des bois,
Que devient aujourd'hui cette riche parure,
Dont je fus charmé tant de fois ?
Je cherche vainement dans cette triſte plaine
Les oiſeaux, les zéphirs, les ruiſſeaux argentez :
Les oiſeaux ſont ſans voix, les zépirs ſans haleine
Et les ruiſſeaux dans leurs cours arrêtez :

Les Aquilons fougueux regnent ſeuls ſur la terre,
Et mille horribles ſifflemens
Sont les trompettes de la guerre,
Que leur fureur déclare à tous les élemens.

Le Soleil, qui voit l'inſolence
De ces tyrans audacieux,
N'oſe étaler en leur préſence
L'or de ſes rayons précieux.
La crainte a glacé ſon courage,
Il eſt ſans force & ſans vigueur,
Et la pâleur ſur ſon viſage
Peint ſa triſteſſe & ſa langueur.
Le Soleil, &c.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines,
Indignez & jaloux, leur ſouffle mutiné
Tient les fleuves chargez de chaînes,
Et ſouleve contre eux l'ocean déchaîné.
L'orme eſt briſé, le cédre tombe,
Le chêne le plus dur ſuccombe
Sous leurs efforts impérieux;
Et les ſaules couchez, étalant leurs ruines,
Semblent baiſſer leur tête & lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des Cieux.

Bois paiſibles & ſombres,
Qui prodiguiez vos ombres
Aux larcins amoureux,
Expiez tous vos crimes,

Malheureuſes victimes
D'un hyver rigoureux.
Tandis qu'aſſis à table,
Dans un réduit aimable,
Sans ſoins & ſans amour,
Près d'un ami fidele,
De la ſaiſon nouvelle
J'attendrai le retour.

POUR L'HYVER.

CANTATE XIV.

VOus, dont le pinceau temeraire
Repréſente l'Hyver ſous l'image vulgaire
D'un vieillard foible & languiſſant,
Peintres injurieux, redoutez la colere
De ce Dieu terrible & puiſſant.
Sa vengeance eſt inéxorable:
Son pouvoir juſqu'aux Cieux ſçait porter la terreur:
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de ſa fureur.

Plus fort que le Fils d'Alcméne,
Il met les fleuves aux fers:
Le ſeul vent de ſon haleine
Fait trembler tout l'Univers.

Il déchaîne ſur la terre
Les Aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du Roi des Dieux.
Plus fort que le Fils d'Alcméne, &c.

Mais ſi ſa force eſt redoutable,
Sa joye eſt encor plus aimable.
C'eſt le pere des doux loiſirs :
Il réünit les cœurs, il bannit les ſoupirs :
Il invite aux feſtins, il anime la ſcene,
Les plus belles ſaiſons ſont des ſaiſons de peine ;
La ſienne eſt celle de plaiſirs.
Flore peut ſe vanter des fleurs qu'elle nous donne ;
Cérès des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des treſors de l'Automne ;
Mais l'Hyver, l'Hyver ſeul en recueille le fruit.

Les Dieux du Ciel & de l'onde,
Le ſoleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'Hyver.
C'eſt ſon pouvoir qui raſſemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux.
Ces Dieux ne regnent enſemble
Que quand il regne avec eux.
Les Dieux du Ciel & de l'onde, &c.

Fin des Cantates.

AVIS.

LA traduction ſuivante a été examinée par pluſieurs Italiens d'un merite diſtingué dans la République des Lettres, qui tous l'ont trouvé écrite avec toute la pureté & toute l'élegance poſſibles; & quoique mes penſées y ſoient renduës vers pour vers, & preſque mot pour mot, il y regne cependant par tout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins ſcrupuleuſes. Ainſi j'eſpere que le Lecteur la recevra avec plaiſir, & que l'Auteur, quoique je n'aye pas l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prens d'aſſocier ici ſes Vers aux miens, ce que j'en fais n'étant qu'en vûë de la ſatisfaction du Public, nullement par vanité; puiſque, ſi j'avois à prononcer moi-même ſur le merite des deux Ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préference à la copie ſur l'original.

TRADUZIONE
DELL' ODA IV.
DEL SECONDO LIBRO,
FATTA
DAL SIGNORE N. GUINIGI,
Allora Ambaſciadore della Republica di Lucca alla Corte Ceſarea.

Spirto nato quaggiù per chiaro eſempio
Alle bell' alme di virtude acceſe,
Che ſenza guida per aſpre e ſcoſceſe
Vie ſu'l giogo ſaliſti ov' ella ha il Tempio;
Com' or ti veggio la triſtezza e'l pianto
Meſti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri penſieri impreſſo,
Mal' accorto così miniſtro ſei
Del tuo ſupplicio iſteſſo.

Scuoti l'ingiuſto affanno, e libertate
Rendi allo ſpirto tra ner' ombre chiuſo:
Che darſi vinto alla fortuna, è l'uſo
Del volgo vil delle anime mal nate.
Volgi la fronte corragioſo e forte
Alla nemica Sorte,
E ſoſtenta il valor con giuſta ſpeme.
Forſe il novello giorno
In porto ti vedrà; s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.

Non è già ſempre il mar dagli ſpumoſi
Fiati dell' Aquillon ſoßopra volto,
Ne giù ſempre a ruina il corſo an ſciolto
Per le valli, i torrenti impetuoſi.
E duro anche all' intrepida Virtute
Senza ſperar ſalute
Star' in mezzo alle pene immobil ſempre:
Ma doce il dolce raggio
Della ſperanza avvien che le contempre;
Si rallegra il corraggio.

Quella ch' ora ti punge egra e moleſta
Cura, un dì ſentirai tranquilla farſi.
E d' all' alma quieta il duol ſgombrarſi,
Come ſogno ſen va quand' uom ſi deſta.
Prendi fidanza... Se teme il Piloto
Quand Euro infuria e Noto;
Pur la ſpeme di placida bonaccia
Fa che ſi riconforti
Allor che la procella il core agghiaccia.

Ben puote il ſaggio (e da fortezza daſſi)
Quando di mali ha dura guerra al fianco,
Qualche voto a Fortuna offerir anco,
Purchè addietro Valore unqua non laſſi:
Ma ſe non ſorge mai ventura infeſta
Che tenga Virtù deſta,
Queſta lenta divien, ne Virtù ſerba.

Vanno orgoglio e diſpetto
Con la richezza indomita e ſuperba,
E diſpietato afferto.

E ver che tua virtù, pria che proterva
Deſtin l'urtaſſe con maligne ſcoſſe,
Non languia per quiete, onde uopo foſſe
Che negli aſſalti racquiſtaſſe nervo.
Nè mal' unquanco a ſe ſteſſa conforme
Seguia la traccia e l'orme
Di quel Folle, che all' aura di fortuna
Si gonfio e altier ſi rende,
Ne ſciagura ebbe mai ſe non queſt' una
Che non provò vincende.

Ma ſe per uſo tal co' duri guai
Il Ciel ſevero inutilmente affligge
Chi quel confin che la raggion preſigge
Al tempo alieto non traſcorſe mai:
Pure i tranquilli dì dopo gli amari,
Sembran venir più cari.
Deſtan le pene e l'inquieto affanno
La calma iſtupidita
D'una felicità che mai non hanno
Le ſciagure aſſalita.

Qual forma il giro e la miſura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno
Tal quel che a noi preſiſſe il Fato eterno

Corſo, a gioie deſtingueſi id effanni.
E fè del Cielo l'ammirabil' arte,
Che l'una e l'altra parte
Di noſtra vita variando giove;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprehenſibil Giove
Di mezzo all' aſpre cure.

D'inutil grida e di lamenti aſſorda
L'aer in vano il miſero dolente.
Fa di tutto quaggiù gioco inſolente
La ſevera Fortuna, e al pianto è ſorda.
Sotto l'impero ſuo ſiam pari a quelli
Favoloſi Gemelli
Cui già miſere Genti altari ergeſte:
Coppia di ſtrani Numi
Or di Cocite placid' ombre morte,
Or del Ciel chiari lumi.

Coſi da lieto ſtato a vita acerba
Ne ſoſpinge a ſua voglia; onde più ferme
Contro a caprici ſuoi non haſſi ſchermo,
Che ripenſare ognor che fè non ſerba;
E mirar la d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di noſtri voti indegna, e che tradiſce
Per malvaggia natura,
Poi volubile torna ed offeriſce
Quand' altri men la cura.

EPITRES.

EPITRE I.

AUX MUSES.

FILLES du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui, des héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des tems
Les Noms fameux & les faits éclatans
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premieres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Tetter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris : non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu ſolemnel.
Quel compliment ! Quelle bruſque incartade !
Me direz-vous ? d'où vient cette boutade,
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré ?
N'eſt-ce pas toi, qui ſur ce mont ſacré,

Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander par des vœux aſſidus
Des dons ſouvent ſans ſuccès attendus ;
Et loin encor des ſommets du Parnaſſe
Sur le côteau briguer une humble place ?
Ton rang enfin y fut marqué par Nous.
Et, ſi ce rang à ton chagrin jaloux
Paroit trop bas près des places ſuperbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes,
Contente-toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté ſix luſtres.
Tâche à monter du moindre aux plus illuſtres.
Dans ton Eté ce n'eſt point un affront
D'être arrivé ſur le penchant du mont,
Tandis qu'on voit tant d'Aſpirans timides,
Marchant toujours ſans bouſſole & ſans guides
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans ramper dans les vallons.
Oſe franchir des bornes importunes ;
Va, cours tenter des routes moins communes ;
Et cherche enfin par des travaux conſtans
A mériter... Muſes, je vous entens.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,

J'allois

J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé ;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir les humains pour ſuivre Calliope,
A tous plaiſirs conſtamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Secher ſix mois ſur les ſtrophes d'une Ode ;
Et de moi-même Ariſtarque incommode
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.
Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phébus & Minerve,
Si, poſſedé d'une importune verve,
Il me falloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès :
Toujours troublé de fureurs convulſives
De mon plancher ébranler les ſolives ;
Et rejettant toute ſocieté,
Ecrire en ſage, & vivre en hébêté.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix, que ce n'eſt par remede,
La ſolitude eſt mon plus grand effroi :
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi,
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.

De là ſont nez ces Ecrits bigarrez,
Fous, ſerieux, profanes & ſacrez,
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes images
Qui m'ont frappé, ſelon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice
A vos bienfaits je dois quelque juſtice:
Que c'eſt par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé ſur la ſcene,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécene.
Que par votre aide, à la Cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur eſquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'Auteur ſur tout en ce tems-ci.
Oüi, j'en conviens. Mais c'eſt par Vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus, que m'ont vingt fois tramez
De vils Rimeurs contre moi gendarmez:
Car il n'eſt point de fou mélancolique,
Plus effrené qu'un Auteur famélique,
Qui ſur les Quais, ſans avoir été lû,
Voit expirer ſon Livre vermoulu:
Et par malheur, ſi dans cette furie

A ſes chagrins ſe joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'Océan, cent vœux à ſaint Hubert
Ne feroient rien ſur la rage canine,
Que ce mépris dans ſon cœur enracine.
Dès ce moment par cent fauſſes rumeurs
Son noir venin ſe répand ſur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme cauſtique,
S'écriera-t-il : fuyez ce frénétique.
Dans ces brocards aucun n'eſt ménagé.
C'eſt un ſerpent, un diable, un enragé
Que rien n'appaiſe, & qui dans ſes blaſphêmes
Dechire tout, juſqu'à ſes amis mêmes.
Vous allez être inondé de chanſons.
Que je vous plains! Mais nous le connoiſſons.
Ce n'eſt point là du tout ſon caractere,
Il eſt fidele, équitable, ſincere.
De ſa vertu Vauban même fait cas :
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'eſt un matois ; il fait le bon Apôtre.
Il paroît doux & civil comme un autre,
Mais dans le fond c'eſt le plus noir eſprit...
Voilà comment ſa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette impoſture avorte,
Bientôt ſon fiel fécond en trahiſons
Fera courir de maiſons en maiſons

Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours groſſier & toujours ſans effet ;
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préſerve la ville
De tout bon mot, ſatyre ou vaudeville,
Et de tous vers ſous le manteau portez ;
Car à coup sûr ils vous ſeront prêtez.
Si leur ſecours manque à votre adverſaire,
Dans le beſoin lui-même en ſçaura faire,
Fabriquera vingt infames couplets,
Tels qu'au milieu des plus groſſiers valets
A les chanter Liniére auroit eu honte,
Et qui ſeront écrits ſur votre compte.
Dans les Caffez, dans les plus vils réduits
Il prendra ſoin de ſemer ſes faux bruits:
Vous décrîra comme un monſtre indomptable,
Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable ;
Et ſéduira peut-être en quelque point
Son ſot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée !
Fruit dangereux d'un peu de renommée !
Muſes, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos preſens... Alte-là, direz-vous.
Tous ces diſcours, ces cris que du Parnaſſe
Fait retentir l'obſcure populace,
Dont ſans raiſon tu conçois tant d'effroi,

Qui les excite? Eſt-ce Nous? Eſt-ce Toi?
C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile,
Prenant pour guide & Terence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A diſtinguer des ſolides Ecrits
Ces vains amas d'antitheſes pointuës,
D'expreſſions flaſques & rebatuës,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirez
Farcir leurs Vers du Badaut reverez.
Voilà tout l'art, voilà tous les myſteres
Que t'ont appris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgueil qui l'enyvre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot Livre,
Par le chagrin de ſentir ſon travers,
Et de ſe voir tout vif rongé des vers?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle?
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théatre il ſe ſoit fait connoître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée?

Que dites-vous de ces Vers chevillez ;
De ces diſcours obſcurs, entortillez ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien : l'avis eſt ſenſé : grandmerci.
Je me tairai. Mais faites taire auſſi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces ſifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain ſe voit aſſaſſiné.
Laiſſe crier, & retien ta critique,
Repondez-vous : La cenſure publique
Peut ſur un fat s'exercer tout au long :
Mais Toi, ſois ſage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ſes vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'appeller buffle & ſtupide achevé :
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des humains ?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne ſans peine

Votre Hélicon, vos Bois, votre Hippocrêne,
Vos vains lauriers d'épine enveloppez,
Et que la foudre a ſi ſouvent frappez.
Car auſſi bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au deſſus du Vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares Eſprits
De tant de ſoin à polir leurs Ecrits :
A rejetter les beautez hors de place :
Mettre d'accord la force avec la grace :
Trouver aux mots leur véritable tour :
D'un double ſens démêler le faux-jour :
Fuir les longueurs, éviter les redites :
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui, malgré vous dans le ſtile gliſſez,
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſez ?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure,
Ou tout au plus quelque leger regard
D'un Courtiſan qui vous louë au hazard ;
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade Elégie.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces ſoins,
Que rien n'arrête, & qui sûr de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les vers qu'il veut faire ?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condamnez
Ses vers ſouvent ſont des enfans mort-nez.

Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie.
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux Eſprits,
Fait des ſonnets, des bouquets pour Iris,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne;
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne,
Toujours diſcret, & toujours bien diſant;
Et ſur le tout aux Belles complaiſant.
Que ſi jamais pour faire une Oeuvre en forme
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme:
Voilà d'abord tous ſes chers Confidens,
De ſon mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville
Pour l'élever dégraderont Virgile.
Car il n'eſt point d'Auteur ſi déſolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout ſe débite. *Un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
A ce propos on raconte qu'un jour
Certain Oiſon, gibier de baſſe-cour,
De ſon confrere exaltant le haut grade,
D'un ton flateur lui diſoit : Camarade,
Plus je vous vois & plus je ſuis ſurpris
Que vos talens ne ſoient pas plus chéris;
Et que le Cygne, animal inutile,
Ait ſi long-tems charmé l'homme imbécile.
En vérité c'eſt être bien Gaulois

De tant prôner ſa ridicule voix.
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'art du chant, dans lequel vous primez
Je m'en raporte à nos Oiſons charmez,
Quand ſur le ton de Pindare & d'Horace
Votre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons-là l'homme & ſes ſottes raiſons :
Mais croyons-en nos couſins les Oiſons.
Chantez un peu. Dejà d'aiſe ſaiſie
La baſſe-cour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre oiſeau tout gaillard
Perce le Ciel de ſon cri nazillard
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
Vous euſſiez vû Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aîle, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le douë,
Et faire nargue au Cygne de Mantouë.
Le chant fini, le Pindarique Oiſon
Se rengorgeant rentre dans la maiſon ;
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du Poulailler merité le ſuffrage.
Ainſi ſouvent, par la brigue porté,
Un ſot Rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſçai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques,

La mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſuppoſons qu'un Sort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées ;
Il a du moins joüi quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſçut extorquer Ronſart.
Et quand la mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que Therſite ?
Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle : & confeſſe-nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pu donner naiſſance ;
Que ton courroux bien vîte eſt allumé ;
Et que le Ciel en naiſſant t'a formé,
Aux moindres traits que ſur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'accuſer ?
Celui qui mord ſes amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux eſt publié,
Ou qui revéle un ſecret confié ;
Voilà votre homme : & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le ſel d'un riant badinage,

De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ſes diſcours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien ſouvent n'eſt pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de Gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque eſprit l'hiſtoire ſoit ſemée,
Notre conteur paſſera pour plaiſant,
Pour galant homme, & point pour médiſant;
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repouſſer les injures
De deux ou trois, que je n'ai point nommez,
Et qui, déja du Public diffamez,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie?
Que ſi d'un ſeul legerement frappé,
En badinant le nom m'eſt échappé,
Eſt-ce un forfait à décrier ma Veine?
Et dites-moi: Quand jadis la Fontaine,
De ſon pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ſes bons mots ſur plus d'une matiere
Contre Lulli, Quinaut & Furetiere
Fit rejaillir l'enjoûment billieux,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?

Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille.
C'eſt pour nous ſeuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe au milieu des chaleurs
Ce miel ſi doux, tiré du ſuc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offenſe,
Lui fit préſent d'un dard pour ſa défenſe,
D'un aiguillon, qui prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.
J'entens d'ici, Muſes, votre réponſe.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalez dans les airs,
Ne ſont qu'un rien près d'un Ecrit en Vers.
L'ouvrage reſte & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes cenſeurs a ſçû donner leur fait :
Mais contre Toi, répon-nous, qu'ont-ils fait ?
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux Fruitiéres,
De leurs Ecrits prodigues heritiéres.
Oüi, contre moi, vous qui me cenſurez,
Vous les avez mille fois inſpirez.
Nous ? Point du tout. A tort tu nous accuſes.
Si contre Toi, ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons Hé bien, ſi leur troupe futile
N'a contre Toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez-vous, qu'un courroux ſans pouvoir,

Que

Que crains-tu tant ? Et que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains ? Vous allez le connoître
Dans un ſeul mot de Deſpréaux mon maître :
Vos ennemis prônent de tous côtez,
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez,*
Que vous craignez leur vaſte compagnie.
Ils ont raiſon. Je crains la Calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre tenebreux,
A qui l'envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide ;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art,
Que peut fournir le menſonge & le fard ?
Le faux-ſoupçon, lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles :
Et l'ignorance avec des yeux diſtraits,
Sur ſon rapport prononce nos arrêts :
Voilà quels ſont les infideles Juges,
A qui la fraude heureuſe en ſubterfuges,
Fait avaler ſon poiſon infernal :
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence trainée,
Sans ſe défendre, eſt d'abord condamnée.
Votre ennemi paſſe en vain pour menteur.
Meſſieurs, diſoit un fameux Délateur
Aux Courtiſans de Philippe ſon maître :
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,

Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accuſé confondroit vos diſcours,
La playe eſt faite : & quoiqu'il en gueriſſe,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller ? Quel mur, quel triple airain
Nous ſauvera d'une inviſible main ?
Eſt-il mortel qui s'en puiſſe défendre ?
Sans doute. Et qui ? L'homme qui ſçait attendre,
Concluez-vous. Vainement l'art obſcur
Sur la vertu jette ſon voile impur :
La verité tôt ou tard ſe releve,
Le rayon perce, & le nuage créve.
Sois de Toi-même un ſevere inſpecteur,
Et ne crain rien. Quant à ce Peuple Auteur,
Dont tu n'as pû prévenir la diſgrace :
Nous leur dirions, nous mettant à ta place.
Or çà, Meſſieurs, plus d'animoſité,
Faiſons la paix, & ſignons un traité.
Depuis long-tems je ſouffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu ſujet de ſe croire offenſé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire :
De n'outrager ni vous, ni votre eſprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit.
Pourvû qu'enfin, plus moderez, plus ſages,
A votre tour vous ceſſiez vos outrages,

Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux,
Et n'inſulter, épargnant ma perſonne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
Cela s'entend: & c'eſt parler d'accord.
Y ſouſcris-tu? Muſes, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur ſignifie.
Mais par hazard, ſi ce palliatif
N'opere rien ſur leur eſprit rétif:
Si leur babil, ſi leur bruit continuë:
Alors tu peux ſans plus de retenuë
Les démaſquer & rabattre leurs coups.
Et, ſi tu crois avoir beſoin de Nous
Pour réprimer leurs langues médiſantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces préſentes
De notre part le leur faire ſçavoir.
Suffit. Adieu, Muſes. Juſqu'au revoir.

EPITRE II.

SUR L'AMOUR.

A MADAME D'USSE'.

DU faux encens dédaigneuſe ennemie,
Qui, dans le vrai par l'exemple affermie,
Sçavez ſi bien de tout éloge plat
Diſtinguer l'art d'un pinceau délicat;

Sage Uranie, en qui le don de plaire
Eſt joint au don de haïr le vulgaire,
De démêler, libre en vos ſentimens,
L'illuſion de ſes faux jugemens,
Et d'abhorrer ces loüanges guindées,
Qui n'ont d'appui que ſes folles idées.
Si quelque Auteur pour vous faire ſa cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ſes peintures ſeches
Le Dieu d'Amour, ſon carquois & ſes fléches :
De la raiſon ennemi langoureux,
Et de nos ſens enchanteur doucereux ;
Vous déployant ces lieux comme poſtiches,
Dont l'Opera brode ſes hémiſtiches :
Sur ce tableau frivolement conçû,
Probablement il ſeroit mal reçû
De vous chanter en rimes indiſcretes
Que cet Amour ne ſe plaît qu'où vous êtes,
Qu'il regne en vous, qu'il ſuit par tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
Mais ſi quelqu'un plus ſage & plus habile
Vous dépeignoit d'un crayon moins ſterile
Ce même Amour, non tel qu'on nous le feint,
Mais en effet tel qu'il doit être peint.
Tel qu'autrefois l'ont vû les premiers Sages,
Lorſqu'au Parnaſſe attirant leurs hommages,
Ce Dieu par eux de guirlandes orné
Fut dans la Grece en triomphe amené.

Si, pourſuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & sûre
Ces vifs rayons, ces ſublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la ſplendeur les éclaire & les guide
Dans les ſentiers de la gloire ſolide;
Vous faiſant voir aſſis à ſon côté
L'honneur, la paix, la vertu, l'équité:
Peut-être alors, à le bannir moins prompte,
Vous ſouffririez ſans rougeur & ſans honte
Que ce Dieu vînt embellir votre Cour.
Connoiſſez donc ce que c'eſt que l'Amour.
Et deſormais, l'ame débarraſſée
Des préjugez d'une troupe inſenſée,
Qui ne le peint que ſous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger ſur leurs traits:
De le confondre avec ce Dieu frivole,
De qui l'erreur nous a fait une idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux ennemis éternels,
L'un fils du Ciel, l'autre né de la terre,
Se font entre eux une immortelle guerre,
Plus ſignalez par leur diviſion,
Que les Heros de Grece & d'Ilion.
Quelqu'un peut-être à ce début myſtique
Va me traiter de cerveau fanatique;
Et, me voyant monté ſur ce haut ton
Traiter l'Amour en ſtile de Platon;

M'objectera qu'une jeune Heroïne
Meriteroit un peu moins de doctrine.
Mais ſans répondre à ce langage vain,
Laiſſons-le en paix ſon Cyrus à la main,
De nos raiſons l'ame peu combattuë
Du Dieu d'Ovide encenſer la ſtatuë:
Et pourſuivons nos propos commencez.
Jadis ſans choix les humains diſperſez,
Troupe feroce & nourrie au carnage,
Du ſeul inſtinct ſuivoient la loi ſauvage,
Se renfermoient dans les antres cachez,
Et de leurs troncs par la faim arrachez,
Alloient, errans au gré de la nature
Avec les ours diſputer la pâture.
De ce cahos l'Amour reparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il ſçut fléchir leurs humeurs indociles:
Les réunit dans l'enceinte des villes:
Des premiers arts leur donna les leçons:
Leur enſeigna l'uſage des moiſſons:
Chez eux logea l'amitié ſecourable,
Avec la paix, ſa ſœur inſeparable;
Et devant tout dans les terreſtres lieux
Fit reſpecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le ſiecle de Cybelle.
Mais à ce Dieu la terre enfin rebelle
Se rebuta d'une ſi douce loi,
Et de ſes mains voulut ſe faire un Roi.

Tout auſſi-tôt évoqué par la haine
Sort de ſes flancs un monſtre à forme humaine,
Reſte dernier de ces cruels Typhons
Jadis formez dans ſes gouffres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide.
Dans ſes yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingenuë
Humble captif, il rampe, il s'inſinuë :
Puis tout à coup impérieux vainqueur
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahiſons, la noire tyrannie,
Le deſeſpoir, la peur, l'ignominie
Et le tumulte au regard effaré
Suivent ſon char de ſoupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la terre ennemie
De ſa revolte appuya l'infamie.
Bientôt ſéduits par ſes trompeurs appas,
Les flots d'humains marchérent ſur ſes pas.
L'Amour par lui dépoüillé de puiſſance
Remonte au Ciel, ſejour de ſa naiſſance ;
Et las de voir l'homme ſourd à ſa voix,
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace
L'uſurpateur prend ſon nom & ſa place ;
Et ſous ce nom l'erreur de toutes parts
Fait ici bas flotter ſes étendarts.

C'eſt de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputez à Pandore.
La jalouſie allumant ſes flambeaux
Creuſa dès-lors mille horribles tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un climat vit ſa rive inondée.
On vit regner les deſirs effrénez,
Qui ſecondez des plaiſirs forcenez
Mirent au jour Monſtres & Minautaures ;
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un ſiécle à l'autre enviant ſes fureurs
Imagina de nouvelles horreurs.
Chaque âge vit augmenter nos miſéres ;
Et nos Ayeux plus méchans que leurs Peres
Mirent au jour des Fils plus méchans qu'eux,
Bientôt ſuivis par de pires Neveux.
Enfin le Ciel touché de nos diſgraces
Se réſolut d'en effacer les traces.
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fût renvoyé dans ce mortel ſejour.
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure.
Qu'a-t-il commis? Pourquoi ſeul immolé
D'entre les Dieux ſera-t-il exilé ?
Quittera-t-il ces demeures heureuſes,
Ces régions pures & lumineuſes,
Sejour brillant de gloire & de clarté,
Lieux conſacrez à la felicité,

Aux doux plaiſirs, enfans de l'innocence,
Plaiſirs qu'échauffe & nourrit ſa préſence,
Vifs ſans tumulte, éternels ſans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui?
Quoi, diſoit-il, de l'Empire céleſte
J'irai deſcendre en un ſejour funeſte,
Où l'injuſtice étale un front ſerain:
Où les mortels au viſage d'airain
De mon fantôme eſcortant les bannieres?
De l'innocence ont rompu les barriéres?
Et qui d'entre eux voudra ſuivre mes pas?
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,
Venez à moi: Je connois un azile
Dont les vertus ont fait leur domicile,
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Vos ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui regne en ce ſejour propice,
En a banni le coupable artifice,
La perfidie au coup d'œil concerté,
Et la malice au ſourire emprunté.
Toujours du vrai ſa bouche tributaire
De l'équité porta le caractere.
Nourri, formé par les neuf doctes Sœurs,
Ami des arts, épris de leurs douceurs,
Le Dieu du Pinde & la ſage Minerve
De leurs tréſors l'ont comblé ſans reſerve.
Dans ce réduit des Muſes habité
Préſide encore une Divinité,

Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom ſeroit trop profanée.
Un doux accueil, un modeſte enjoûment
Prête à ſes traits un nouvel agrément.
D'enfans aîlez une troupe fidelle,
Plaiſirs, Amours voltigent autour d'Elle,
Et ſans effort près d'Elle retenus,
Pour la ſervir ont oublié Vénus.
Non, non, Amour, ce n'eſt point à Cithére,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révére,
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris.
Si vous voulez de vos Freres chéris
Revoir un jour la troupe réunie,
N'héſitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos?
Puis-je penſer qu'un Dieu, qui du Cahos
Débarraſſa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les Etres du Monde,
De ſes reſſorts & l'ame & l'inſtrument,
Puiſſe ignorer ſon plus riche ornement?
Déja porté ſur les aîles d'Eole
Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,
Plus glorieux d'obéir en ſa Cour
Que de regner au céleſte ſejour.
Conſervez bien, généreuſe Uranie,
Ce Dieu puiſſant, ce céleſte Génie,
Ame du monde, auteur de tous les biens;
Par qui briſant les terreſtres liens,

D'un vol hardi nos ames élancées
Juſques au Ciel élevent leurs penſées.
Sans ſa beauté, ſans ſes dons précieux
La vertu même eſt moins belle à nos yeux.
Il la produit ſous d'heureux caractéres:
La dépouillant de ces rides ſévéres,
De qui l'aſpect effrayant les mortels,
Leur fait ſouvent déſerter ſes autels.
De ſon flambeau les flames immortelles
Jettent en nous ces vives étincelles,
Dont autrefois les Héros embraſez,
Malgré la mort, ſe ſont éterniſez.
Cette chaleur ſi prompte & ſi rapide
Sçut échauffer un Théſée, un Alcide;
Arma leurs bras pour calmer l'Univers,
Et pour venger l'équité miſe aux fers.
Telle eſt l'ardeur dont ce Dieu nous enflamme,
Tel eſt le feu qu'il alluma dans l'ame
De ce Héros aux triomphes inſtruit
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'eſt cet Amour, ambitieux de gloire
Qui tant de fois conſacrant ſa mémoire,
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la guerre & les combats;
De Jupiter conduiſant le tonnerre
Aux fiers Géans faire mordre la terre;
Et foudroyant leurs plus forts boulevards
Les écraſer ſous leurs propres remparts.

Quelle plus noble & plus vaſte induſtrie
Porta plus loin l'amour de la patrie ?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'art de la guerre & les arts de la paix ?
Vous le ſçavez, Légions qu'il adore.
Vous le ſçaurez, Peuples plus chers encore,
Si quelque jour un loiſir plus heureux
Laiſſe un champ libre à ſes plans généreux.
Puiſſe-t-il voir ſes nombreuſes années
Toujours de gloire & d'honneur couronnées:
Et quand la paix reviendra parmi nous,
Se reſerver à des travaux plus doux :
Non moins Heros ſous l'Empire de Rhée,
Que quand la terre à Bellone eſt livrée.

EPITRE III.

A CLÉMENT MAROT.

AMi Marot, l'honneur de mon pupître,
Mon premier Maître, acceptez cette Epître,
Que vous écrit un humble Nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genres d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par vous en France Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chanſons, Ballades, Virelais,

Gente

Gente épigramme & plaiſante ſatyre
Ont pris naiſſance. Enſorte qu'on peut dire:
De Promethée hommes ſont émanez,
Et de Marot joyeux contes ſont nez.
Par quoi ſitôt qu'en mon adoleſcence
J'eus avec vous commencé connoiſſance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, jeuneſſe eſt temeraire,
Que ne m'euſſiez adopté pour confrere.
Bien eſt-il vrai que par le tems meuri
D'autres leçons mon eſprit s'eſt nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'eſt tout un. Soit raiſon, ſoit coutume,
Mon nom par vous eſt encore connu,
Dont bien & mal m'eſt enſemble avenu.
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire:
Mal, par avoir des ſots excité l'ire,
L'ire des ſots & des eſprits malins.
Car qui dit ſots, dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez ſot qui ſoit honnête homme.
Je le ſoutiens. Juſtice & verité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux Zénon l'antique confrerie
Diſoit tout vice être iſſu d'ânerie.
Non que toujours ſottiſe de ſon chef
Forme deſſein de vous porter méchef.

Mais folle erreur d'ignorance complice
Fait même effet, & ſupplée à malice.
Bien le ſçavez, Clément, mon ami cher,
Sotte ignorance & jugement leger
Vous ont jadis, on le voit par vos Oeuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des Novateurs complice vous nommant;
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blaſons plus mordans que vipere,
Soit par menſonge, en vous faiſant le pere
De tous ces Vers bâtards & ſupoſez,
Dont les parens ſont toujours déguiſez.
Et moi chetif, de vos ſuivans le moindre,
Combien de fois, las! me ſuis-je vû poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais Nouveautez adopté.
Des gens Dévots que j'eſtime & reſpecte,
Ainſi que vous, je n'ai honni la ſecte
Qu'en general, ſans aucun deſigner.
Et fites mal de les égratigner,
Vous, qui craigniez, diſiez-vous, la bourrée.
Car ces Menins de la Cour éthérée
Sont tous doüez d'un appetit ſtrident
De ſe venger, quand ils ſentent la dent.
Et fuſſiez-vous un ſaint plus Angelique,
Plus éminent & plus Apoſtolique
Que ſaint Thomas: S'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,

Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le Ciel, la Seraphique école
Fit griller vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut, par faute d'appareil.
Eux exceptez, des bons eſprits l'eſtime
M'a, comme vous, des ſots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus muſquez
Puis-je appeller tant d'eſprits diſloquez?
Comment nommer ce froid Energuméne,
Qui d'Hélicon chaſſé par Melpoméne
Me défigure en ſes vers oſtrogots,
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos?
Comment nommer ces trois Louves damnées,
Qui, tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur ſemblent s'entreprêter
L'unique dent qui leur a pu reſter?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double colline,
Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de ſon ſacré vallon
Vont ramaſſant l'ordure la plus ſale,
Pour en lever boutique de ſcandale
Contre tous ceux qui ſont aſſez ſenſez
Pour mépriſer leurs Vers rapetaſſez?
Tout beau, l'ami, ceci paſſe ſottiſe,
Me direz-vous. Et ta plume baptiſe
De noms trop doux gens de tel acabit:

Ce ſont trop bien marouſles que Dieu fit.
Marouſles ſoit. Je ne veux vous dédire.
Paſſons le mot. Mais je ſoutiens mon dire.
C'eſt qu'en eux tous malice eſt ſeulement
Vice d'eſprit & mauvais jugement.
De tout le bien, ſageſſe eſt le principe.
De tout le mal, ſottiſe eſt le vrai type.
Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque;
Et vous direz, c'eſt un ſot ſous le maſque.
En fait d'eſprit nous errons trop ſouvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent
Preſque toujours l'homme ſe préocupe:
Et ſur ce point eſt impoſteur ou dupe:
Qu'ainſi ne ſoit. Un fat apprivoiſé,
Dont l'éloquence eſt un babil aiſé,
Et qui doüé du talent de Therſite,
Parle de tout, sûr de ſa réuſſite,
Content, joyeux, hardi, ſans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement.
Du plus ſevere il réchauffe le flegme:
Ses quolibets paſſent pour apophthegme:
Ses lieux communs ſont propos refléchis.
S'il conte un fait: la dame du logis
De ſes bons mots pâme ſur ſon aſſiette;
Et le laquais en rit ſous ſa ſerviette.

Lors chacun crie : O l'eſprit éminent !
Et moi, je dis : Peſte l'impertinent.
Et ne me chault, que ſa voix théatrale
M'ait de Seneque épuiſé la morale.
A ſa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon eſprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Qu'eſt-ce qu'Eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit Eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture.
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait.
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monſtre peut-il naître ?
Sans la raiſon puis-je vertu connoître ?
Et ſans le ſel, dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres gouter ?
Mais rarement à ces hautes matieres
Le peuple ignare éleve ſes lumieres.
Fauſſe lueur ſes foibles yeux déçoit,
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'Eſprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sottiſe étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce ſiécle falot
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.
Peuple d'amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, interêts de famille,

Tout ſe confie à ce genie exquis.
Son conſeil même en affaire eſt requis.
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacrileges.
Bref, qui voudroit nombrer ſes priviléges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ſes conſorts,
Dont, par reſpect, je tais ici l'éloge,
Ont inſerez dans leur martyrologe.
Mais un eſprit ſolide, illuminé,
Du monde entier ſemble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui peſe ſa fumée;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumieres ſuſpectes,
Il vous ſuſcite un tourbillon d'inſectes,
Qui, pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par Vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'eſt tiré hors de page;
Miſericorde! Où fuir? Où vous ſauver?
Vous allez voir, en deuſſiez-vous crever,
Mille idiots érigez en Saumaiſes;
Vous faire Auteur des plus viles fadaiſes.
Dès qu'en ſa tête un ſtupide enjoüé
Ayant en vain ſon cerveau ſecoüé
Pour dégourdir ſa peſante Minerve,
Aura forgé quelque couplet ſans verve,

Ou quelques Vers platement effrontez ;
Tout auſſitôt ces ſubtils hébêtez
Iront corner votre nom par la ville,
Diſant : C'eſt lui, Meſſieurs : voilà ſon ſtile.
Et ce faux bruit, tant ſoit-il inſenſé,
Ne manquera d'être encor reſſaſſé
Par cent grimauds rampans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit & malheureuſe race,
Que votre los fait deſſecher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triſte emploi que celui de la rime !
En tout autre Art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini l'Aſtronome eſt jugé :
Homberg peut ſeul évoquer le Chimiſte ;
Et du Verney citer l'Anatomiſte.
Mais dans les Vers tous s'eſtiment Docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbez, qu'une verve inſipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon Seigneurs Haut-Juſticiers.
Hé, mes Amis, un peu moins de ſuperbe.
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe ?
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'Art les regles dégroſſi ?
Je le veux bien. Vous avez ſur la Scéne
En vers bouffis fait hurler Melpoméne ?

C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.
Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſçavent l'Art ; peu ſçavent ſes fineſſes.
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
Le jeu d'Echets reſſemble au jeu des Vers.
Sçavoir la marche, eſt choſe très unie ;
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du Génie.
Je dis le fruit du Génie achevé,
Par longue étude & travail cultivé.
Donc ſi Phébus ſes Echets vous adjuge,
Pour bien juger, conſultez tout bon juge:
Pour bien joüer, hantez les bons joüeurs.
Sur tout craignez le poiſon des loüeurs.
Acoſtez vous de fidéles Critiques.
Foüillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſçavourez les Latins.
Je ne dis tous : car Rome a ſes Cotins.
J'entens tous ceux qui d'une aîle aſſurée
Quittant la Terre ont atteint l'Empyrée.
Là trouverez en tout genre d'Ecrits
De quoi former vos gouts & vos eſprits.
Cat chacun d'eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue & forme ſa deviſe.
Le grand Virgile enſeigne à ſes Bergers
L'Art d'emboucher les chalumeaux légers ;
Au Laboureur par des leçons utiles

Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
Puis tout à coup la trompette à la main
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnez de Victoire ;
Et des Céſars prophétiſe la gloire.
Ovide en vers doux & mélodieux
Sçut debrouiller l'hiſtoire de ſes Dieux :
Trop indulgent au feu de ſon Génie ;
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond ;
Riche en un mot, s'il étoit moins fecond,
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul Horace en tous genres excelle :
De Cithérée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs,
Des ſots Auteurs berne les Vers ineptes,
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes
Et par ſermons de joye antidotez.
Catulle en grace & naïves beautez
Avant Marot mérita la couronne :
Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits Madrigaux.
Tibulle enfin ſur patins inégaux
Faiſant marcher la boiteuſe Elégie,
De Cupidon traite à fond la Magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut conſulter,
Lire, relire, apprendre, méditer,
Lors votre gout conduiſant votre oreille,

Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
Ni les Fredons du * Chantre Cordouan
Pour les vrais Airs du Cygne Mantouan.
Ceci ſoit dit. Fermons la paranthéſe.
Or vous dirai pour reprendre ma théſe,
Ami Marot, que je vous ſçai bon gré
D'avoir les Sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au-deſſus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos loüanges.
Car ſi quelqu'un chez vous eſt exalté,
Il l'eſt encor chez ſa Poſtérité.
En quoi ſur tout a gagné mon ſuffrage
Votre haut ſens & vertueux courage.
Et ſi d'ailleurs ne vous ai bien ſuivi,
En ce du moins votre amour m'a ſervi,
Que mes Ecrits, monumens de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme:
Que l'interêt ne les a conſeillez,
Ni moins encor le menſonge ſouillez.
Non qu'à loüer gens de tout caractére
Je n'euſſe pû prêter mon miniſtere:
Et comme un autre, adulateur ſoumis,
A prix d'honneur m'acquérir des amis.
Mais au vrai ſeul ma Muſe intereſſée
N'a jamais pu rimer que ma penſée;
Puis mon Plutarque épluchant les Héros
En fait ſouvent de ſi petits Zéros,

* *Lucain.*

Qu'en le liſant on perd preſque l'envie
De les loüer, du moins pendant leur vie.
Car fuſſent-ils en ſageſſe, en valeur
Des demi-Dieux : il ne faut qu'un malheur.
Tant que ſon ame à ſon corps eſt ſoumiſe,
Un demi-Dieu peut faire une ſottiſe:
Et tout d'un tems ſes éloges vantez
Se convertir en contre-véritez.
Puis vous voilà, Meſſieurs les faiſeurs d'Odes,
Jolis mignons, ainſi que vos Pagodes.
Quand eſt de moi je n'ai pris tel eſſor,
J'ai peu loüé. J'euſſe mieux fait encor
De loüer moins. Non que pincer ſans rire
Soit de mon gout. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer;
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont enfans moins dignes de courroux
Que de riſée. Auſſi notre Uranie
N'eſt, grace au Ciel, triſte ni rembrunie
Je m'en rapporte à tout Lecteur benin.
Et Gens ſenſez craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ſes Vers en proſe
A tous venans diſtille ſon eau-roſe,
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.

Fiez-vous y. Ce Rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flatter les Gens. Mais me dira quelqu'un,
Si flatter ie en vos rimes n'éclate,
Ce n'eſt jeu sûr pour trouver qui vous flatte.
Soit. Auſſi-bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne ſçai. Tous ces vers qu'on admire,
Ont un malheur : c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

EPITRE IV.

A M. LE COMTE D C***

COmte, pour qui terminant tous délais
Avec vertu fortune a fait la paix;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soit aliée à titres & puiſſance;
Que de ſplendeur & d'honneurs méritez
Votre maiſon luiſe de tous côtez:
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.
Car ce n'eſt pas l'or qui ſur nous reluit,
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.

Que

Que j'aye un livre ou ſemblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieil pot pourri de Proſe délabrée,
Vers de Nadal, ou telle autre dentée.
Donc, qui met l'homme en eſtime & crédit?
Richeſſe d'ame, & culture d'eſprit.
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres deſirables,
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.
Mais le premier & le point capital;
C'eſt lui ſans plus. Et c'eſt par là, beau Sire,
Que moi chétif vous priſe & vous admire.
En vous ai vu par un merveilleux cas
Unis & joints Virgile & Mécénas.
De l'un avez la grace & la faconde;
De l'autre, accueil & douceur ſans ſeconde.
En Proſe & Vers êtes paſſé Docteur,
Et récitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'eſt le tout. Car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poëtique;
Et s'avez los de bon poëtiqueur,
Auſſi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Eſprits divins, de ſuivans d'Uranie,
Toujours y ſont ciſtres mélodieux,
Gentils harpeurs & ménestrels joyeux.

Et de leur art bien ſçavez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-tems ſonniez telle chanſon
Qu'Hôtes des bois accoururent au ſon ;
Si qu'euſſiez vû ſauter jeunes Dryades,
Et de leur lit ſortir blanches Nayades.
Et ſe diſoient : ô qu'il chanſonne bien !
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez, tant a beau le viſage,
Doux le regard, & noble le corſage.
C'eſt il ſans faute. Et Nymphes d'admirer,
Et les Silvains entre eux de murmurer.
Cettui-ci vient pour nos Nymphes ſéduire,
Se diſoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal, avec ſon chant mignon.
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le Dieu Pan remuant les narines
Cria tout haut des montagnes voiſines,
De ſon ami voyant le mauvais pas :
Ventre de bouc, qu'ai-je entendu là-bas?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblérent,
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolérent,
Où tout craintifs furent ſe retirer ;
Et du depuis n'ont oſé ſe montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préſerva de ſiniſtre avanture.
Nymphes & Dieux ſur vous veillent ici.
Bien ſçavent-ils, & le ſçavons auſſi,

Que votre vie acquiſe & conſervée,
Eſt pour le bien des mortels réſervée.
Non de mortels de mérite indigens:
Mais de mortels de vertus refulgens.
Or rempliſſez vos hautes deſtinées,
Que tous vos ans ſoient brillantes années.
Et cependant nous autres gens de bien
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirans non pas dans le ſilence,
Mais par beaux vers & pieces d'éloquence,
Tant que puiſſions une œuvre concevoir
Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC.

Alors Ambaſſadeur du Roi en Suiſſe.

MIniſtre né pour ſoutenir la gloire
Du plus grand Roi que vante notre Hiſtoire,
Et pour tranſmettre aux yeux des nations
De ſa vertu les plus nobles rayons:
Depuis long-tems ſur ce bord Helvétique
J'admire en vous le pouvoir ſympatique
De la raiſon, lorſque la dignité

Sçait de ſes traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes.
Car après tout c'eſt peu de poſſeder
L'art de convaincre, il faut perſuader.
Le cœur encor ſaignant de ſes bleſſures,
Dans vos diſcours, même dans vos cenſures,
Un peuple fier chérit tout à la fois
Sa liberté, ſa patrie & ſes loix.
Et de là vient que ſon ame attentive
Vole au devant du joug qui la captive;
Et que l'eſprit adorant ſon vainqueur
Prévient en eux les révoltes du cœur.
Mais, croyez-vous, pour quitter le haut ſtile,
Qu'à vos leçons il ſoit auſſi facile
De réveiller dans ſon obſcurité
L'eſprit quinteux d'un rimeur dérouté,
Qui du ſommeil d'une oiſive ſageſſe
Depuis trois ans goute en paix la moleſſe;
Et, détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enyvre en ſuivant les neuf Sœurs,
Conçoit enfin que le ſeul bien ſuprême
Eſt de tout fuir pour ſe chercher ſoi-même?
Oüi, dites-vous. Un ténébreux oubli
Eſt du néant le portrait accompli,
Sur le ſommet d'une montagne aride
Eſt un vieux temple, où la gloire ſolide

Tient ſon ſejour : & par divers chemins
Vers ce ſeul but tendent tous les humains.
En tout pays, en tout ſiecle, à tout âge,
Du plus haut rang juſqu'au plus bas étage,
Princes, Guerriers, Miniſtres, Courtiſans,
Prélats, Docteurs, Gens de robe, Artiſans;
Chacun dans l'ordre où le Deſtin le range,
Veut du public mériter la loüange.
Tout homme enfin brule d'être eſtimé,
Et n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt aimé.
Fort bien. Je ſçai que ce deſir frivole
De notre vie eſt la grande bouſſole,
Et que ſouvent nous faiſons tous nos ſoins
De plaire à ceux que nous priſons le moins.
Mais ſans chercher ſi le devoir du ſage
Eſt de combattre, ou de ſuivre l'uſage:
Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné
En y portant le compas & l'équierre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquierre?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oüi, j'y conſens: mais beaucoup d'amis? Non.
De ſa grandeur Céſar fut la victime.
Et pour trouver tendreſſe ſur eſtime,
Il faut chercher au pays des Romans
Un lieu proſcrit, même chez les Amans.
Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate

Réuniſſez les dons de Mithridate:
Soyez orné de cent talens divers:
De vos hauts faits rempliſſez l'Univers:
Ayez vingt fois armé pour la patrie,
Fait en vous ſeul admirer l'induſtrie,
L'art, la valeur d'un parfait General,
D'un vrai Héros, ſage, heureux, liberal;
Ajoutez y l'air, le port, la démarche;
Et des Ayeux célébres depuis l'Arche:
Plus vous croirez pouvoir à ſi haut prix
Vous acquerir les cœurs & les eſprits;
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent Rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant ſur leurs pas
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle eſt du cœur la perverſe nature.
Je ne hais point ces Gens, diſoit Voiture
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal.
Si ſur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'eſt un fort mauvais ſigne.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce ſiécle tortu?
Point de talent à couvert de l'envie?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine ſureté,
Et quel eſt-il? La Médiocrité.
Quelque paîtri que l'on ſoit de malice,

On veut paroître ami de la juſtice ;
Et pour montrer qu'on a le ſens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela que la ſimple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais, pour joüir d'un caprice ſi doux,
Faites ſi bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous loüer, & non pour faire ombrage:
Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'eſt bien avant pouſſer le paradoxe.
Et ce diſcours ſeroit plus orthodoxe,
Je l'avouerai, ſi mes réflexions.
Se renfermoient dans les profeſſions.
Le trop d'éclat peut bleſſer l'œil ſuperbe
D'un Concurrent. Et c'eſt le vieux proverbe :
Le Forgeron médit du Forgeron :
L'Homme de cœur eſt haï du Poltron:
Flore * déplait à la vieille Coquette;
Et le rimeur porte envie au Poëte.
Mais voilà tout. Et ſans être inſenſé,
Me direz-vous, on n'a jamais penſé
Que par exemple, un Barbet d'Hippocréne
Puiſſe envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,

* *Courtiſanne fameuſe dans l'ancienne Rome.*

Chez tout le reſte on trouve bon quartier.
Ainſi je veux qu'en faiſant ſa carriere
Notre vertu trouve quelque barriere,
Ce ſont peut-être un, deux, ou trois rivaux
Importunez de nos heureux travaux :
Tandis qu'en nous un Juge inconteſtable
Sçait reſpecter la gloire véritable.
Car le public.... Le public, dites-vous ?
Oüi. Le public en dépit des jaloux
Hauſſe la voix, & venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon. Juſtement. C'eſt ſur de tels diſcours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce public, l'objet de leurs careſſes,
Les pouſſe-t-il aux honneurs, aux richeſſes ?
Sur cet appui ſont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?
Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple eſt pour moi déclarée.
Je le ſers bien. C'eſt parlé comme il faut.
Dormez en paix. Vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à ſervir un tel maître ;
Et l'inconſtant vous punira peut-être
Avant ſix mois, ſi ce n'eſt aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit * un Auteur antique,

*Pauſanias Att.

Son ſeul eſpoir dans l'amitié publique,
Vit rarement ſans trouble & ſans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuſe fin.
Non qu'à ſes yeux on ſoit sûr de déplaire,
Dès qu'on eſt né vertueux. Au contraire.
Mais que lui ſert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoît pas?
Si tous les jours ſon aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence?
Et ſi ſon zele indiſcret, éventé
Fait pis encor que la malignité?
Examinons dans les plus grandes choſes
Ses mouvemens, leurs effets & leurs cauſes.
Un Moine vain, factieux, impudent,
Sort de ſon cloître: & d'un faux zele ardent
Déja s'apprête à duper cent Provinces.
Il monte en Chaire. Ecoutons. *Tremblez, Princes,*
Tremblez, Chretiens. Depuis douze cens ans
Vous n'avez eu foi, pieté ni ſens.
Dieu n'a pour vous pris une chair fragile
Et de ſon ſang ſcellé ſon Evangile,
Qu'afin de tendre en ces ſiècles troublez
Un nouveau piége aux hommes aveuglez:
Et de l'Egliſe en tout ce long eſpace
Il n'eſt reſté ni veſtige, ni trace.
Suivez-moi donc. Et pour la relever,
Pour la ſervir, enfin pour vous ſauver,

Portez par tout vos fureurs temeraires,
Abreuvez-vous dans le ſang de vos freres,
Faites trembler le thrône de vos Rois,
Foulez aux pieds la nature, les loix,
La pieté, le devoir, la patrie.
Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.
Le peuple court aux armes, aux flambeaux.
Temples, autels, ſimulacres, tombeaux,
En un inſtant tout n'eſt plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles:
Triſtes témoins des brutales fureurs,
Dont ce diſcours a rempli tous les cœurs.
En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre ſuperbe idole.
Veut-on encor quelque autre échantillon
De ce droit ſens qui lui ſert d'aiguillon?
Faut-il ici, rapellant tous ſes crimes,
Lui confronter cent Heros magnanimes,
Qu'a ſçu noircir ſon ſouffle venimeux:
Des Rois puiſſans, des Miniſtres fameux
Dont à jamais le tems & la memoire
Conſacreront les vertus & la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes Vers
Le deshonneur de nos Ayeux pervers?
Laiſſons perir dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de Ligue & de Fronde,
Qu'a replongez dans l'oubli tenebreux

L'Ange d'un Prince auſſi ſage qu'heureux.
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées.
La ſeule voix de cinq ou ſix mutins
Entretenoit nos troubles inteſtins,
Et raſſembloit ſous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables belîtres,
Parmi leſquels ſe trouvoient, j'en conviens,
Envelopez quelques vrais citoyens,
Qui navigeoient ſur cette mer profane
Au gré des flots & de la tramontane.
Oüi, je ſçai bien qu'on peut le diſculper
Sur ſon penchant à ſe laiſſer tromper:
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles:
Et que malgré tant d'épreuves cruelles,
Il ne lui faut qu'un chetif Mandarin
Pour faire encor crier: Au Mazarin.
Mais c'eſt de là que je tiens pour maxime,
Que qui bâtit ſur ſa volage eſtime
Sa ſureté, ſon bonheur, ſon appui,
Eſt, s'il ſe peut, encor plus fou que lui:
Et qu'un troiſiéme enfin, qui ne s'applique
Qu'à conſulter l'autorité publique;
Et qui prétend que tout eſt éclairci,
Quand il a dit: *Le public juge ainſi*,
Je crois en lui comme à tous les Apôtres:
Eſt de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ſes vains jugemens
Prétendroit-on lier mes ſentimens?
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables:
Et ſi ſa haine ou ſes affections
N'ont pour garands que les impreſſions
Du premier Grand, qui ſuivant ſon caprice,
Veut ou vous perdre, ou vous rendre ſervice:
Un homme en place & caracteriſé
Par un pouvoir qui lui rend tout aiſé,
Fait au mépris de tous tant que nous ſommes,
Son favori du plus affreux des hommes,
D'un impoſteur, d'un fourbe inveteré:
C'en eſt aſſez. Il faut bongré malgré,
Fût-il vingt fois plus larron que Siſyphe,
Et plus damné qu'Herode ni Caïphe,
Le reſpecter comme un Heros d'honneur:
Si l'on ne veut déplaire à Monſeigneur,
Et s'attirer la fureur infléxible
D'une cabale à qui tout eſt poſſible.
Non, non; qui veut ſagement proceder,
Paſſé trente ans ne doit plus decider.
Car, en un mot, le Vulgaire ſtupide
Ne ſuit jamais que le plus mauvais guide:
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obſcur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il développe
Quelques objets. Tournez le Téleſcope:

Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ſes yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai ſalaire
Doit ſe borner au plaiſir de bien faire;
Et qu'à l'écart, laiſſant-là les humains,
Le ſage doit ſe payer par ſes mains.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice eſt toujours bigarée:
Et quand par elle on ſonge à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, ſans clinquant, ſans affiche
Le Saint tout nud ſe morfond dans ſa niche:
On veut le voir paré de ſes habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:
Du peuple alors le zele s'évertuë.
Mais il lui faut décorer ſa ſtatuë:
Sans l'éblouir, on ne peut l'éclairer;
Et qui l'inſtruit, doit le ſçavoir leurrer.
Voulez-vous donc gagner ſa bienveillance?
Et dérober à la nuit du ſilence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naiſſant vous ont doüé les Cieux?
Ce n'eſt pas tout de briller par vos œuvres,
Il faut encor des reſſorts, des manœuvres:
Des pattiſans chez le ſexe dévot:
Une cabale, un théatre: en un mot,
Tout l'attirail des petites adreſſes

TAYLOR INST. OXFORD

Qui du public captivent les tendreſſes.
Alors par tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens ſur vos autels,
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages
De fleurs ſans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaiſirs, repos & liberté.
C'eſt peu d'avoir illuſtré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie:
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer ſeul cent eſcadrons épars,
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'eſt pas tout. Il faut combattre encore
Mille ennemis inviſibles, cachez,
A votre char en public attachez,
Mais en ſecret armez pour votre perte:
Et qui, brulans d'une rage couverte,
Creuſent ſous main le gouffre tenebreux,
Qui doit bientôt ſous des débris affreux
Enſevelir juſqu'à vos derniers reſtes.
Monſtres cruels, & d'autant plus funeſtes,
Qu'il n'eſt poiſon ſouvent moins redouté
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant ſa malice imprévuë,
Et d'un faux zele offuſquant votre vûë,
Du voile obſcur d'une paiſible nuit
Couvre l'abîme où ſa main vous conduit.

O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage !
Mes ennemis ne me font point de peur :
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi ? Faut-il qu'une crainte futile
Rende le ſage à ſon ſiécle inutile ?
On ſçait aſſez les contretems divers,
Que la vertu ſouffre en cet Univers.
Des impoſteurs on connoît la ſoupleſſe,
Et du public la maligne foibleſſe,
Qui ſur les mers où vous vous engagez,
Faiſant ſiffler le vent des préjugez,
Voit ſans pitié flotter votre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces Dieux armeroient contre vous
L'Onde, la Terre & les Cieux en courroux,
Il eſt des Dieux plus doux, plus équitables,
Qui, vous ſauvant de leurs mains redoutables,
Sçauront pourvoir à votre ſureté
Contre les flots de la malignité.
Soit. Je veux bien en accepter l'augure :
Et j'avouerai, pour parler ſans figure,
Que par hazard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues mepriſées
Sont par le tems à peu près appaiſées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,

De partager vos périls, votre ſort,
De repouſſer la brigue par la brigue,
Ou de forger les reſſorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien.
Son zele actif peut vous rendre ſervice :
La vigilance eſt la vertu du vice :
Au lieu ſouvent que vos amis diſcrets
Pour vous ſervir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime :
Efforcez-vous d'acquerir leur eſtime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oiſive pitié
Par les douceurs d'une tendre homelie
Puiſſe enchanter votre mélancolie ;
Mais toutefois, illuſtres mécontens,
En déclamant contre les mœurs du tems,
Souvenez-vous que c'eſt une ſottiſe
De trop parler des honneurs qu'on mepriſe ;
Que qui s'érige en cenſeur de la Cour,
Doit avant tout la quitter ſans retour :
Et qu'il n'eſt point de ſpectacle plus fade
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long ſermon que je viens d'entonner ;
Et pour quitter la morgue cathedrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale

J'oſe égayer la ſeche verité
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers tems de ſa métamorphoſe,
Pour Philoméle à peine encore écloſe,
Les lieux deſerts, les paiſibles forêts
Furent long-tems un ſejour ſans attraits;
Et de ſa ſœur non encor ſéparée,
Du ſort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel même chéris
Elle inſtruiſoit les peuples attendris.
D'un monſtre obſcur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, deſerter cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'impoſture Aſcalaphe conduit,
Vole : & bientôt de ſes clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple leger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par tout odieux,
Quoi vous dormez, troupe lâche & muette?
Et vous ſouffrez qu'une voix indiſcrete
Au genre humain juſqu'ici dans l'erreur
De vos pareils découvre la fureur?
Le crime affreux d'un époux ſanguinaire
Fait de ſes chants le ſujet ordinaire.
Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits inſtruiſent l'Univers?
Ces mots hurlez par le monſtre nocturne

Font éclater leur dépit taciturne.
Déja l'Aurore au viſage riant
Avoit rouvert les portes d'Orient ;
Et Philoméle exerçant ſon ramage
Au jour naiſſant venoit de rendre hommage :
Quand tout à coup mille cris menaçans
Glacent ſa voix, intimident ſes ſens,
A chaque inſtant redoublent les injures,
Les aigres ſons, les enrouez murmures :
Point de ſecours à ſa triſte douleur.
Que faire helas ? En vain dans ſon malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle :
Nul n'accourut. C'en eſt aſſez, dit-elle.
Adieu Citez : adieu pompeuſes Cours :
Adieu Mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaiſirs chimériques ;
Et loin de vous, chez les Ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obſcurité
Moins de grandeurs & plus de ſureté.

EPITRE VI.

A M. le Baron DE BRETEUIL.

ILluſtre appui d'une Muſe agitée
Morte trois ans, & puis reſſuſcitée
Par le pouvoir de ce ſage enchanteur

De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée aux caprices de l'onde.
Puiſque ſa loi, que je dois reſpecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter :
Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux ſources de la mode,
Me dire un mot du Stile & des Ecrits
Qui ſont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous ſçavez qu'un air de mode impoſe
A nos François plus que toute autre choſe,
Et que par là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vu le tems, mais, Dieu merci, tout paſſe,
Que Calliope au ſommet du Parnaſſe
Chapperonnée en burleſque Docteur,
Ne ſçavoit plus qu'étourdir l'Auditeur
D'un vain ramas de ſentences uſées,
Qui de l'Olympe excitant les nauſées
Faiſoient ſouvent en dépit de ſes Sœurs
Tranſir de froid juſqu'aux applaudiſſeurs.
Nous avons vu preſque durant deux luſtres
Le Pinde en proye à de petits illuſtres,
Qui traduiſant Séneque en madrigaux,
Et rebattant des ſons toujours égaux,
Fous de ſang froid, s'écrioient : *Je m'égare,*
Pardon, Meſſieurs, j'imite trop Pindare :
Et ſupplioient le lecteur morfondu

De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti Philoſophe,
Sur le papier nivelant chaque ſtrophe,
J'aurois bien pu du bonnet Doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigez en Chapitres:
Puis grain à grain tous mes vers enfilez
Bien arrondis, & bien intitulez,
Faire ſervir votre nom d'Epiſode;
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté
De mes ſermons l'ennuyeuſe beauté.
Mais mon genie a toujours, je l'avouë,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engouë,
Et ne ſçait point, prêcheur faſtidieux,
D'un ſot lecteur éblouiſſant les yeux,
Analyſer une verité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle perſuade,
Et qui trainant toujours le même accord,
Nous inſtruit moins qu'elle ne nous endort.
Je ſçais que l'Art doit pour fin générale
Se propoſer l'inſtructive Morale.
A ce précepte avec eux je me rends.
Mais je ſoutiens, & j'en ai pour garans
La Gréce entiere & l'empire d'Auguſte,
Que tout Auteur mâle, hardi, robuſte
Doit de ſes vers bannir l'inſtruction,

Ou comme Homere inſtruire en action.
Sur le Parnaſſe ainſi que dans la chaire
C'eſt peu d'inſtruire, il doit inſtruire & plaire :
Remuer l'ame eſt ſon premier devoir :
Et l'art des vers n'eſt que l'art d'émouvoir.
Non que ſouvent on ne puiſſe avec grace
En badinant corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de ſel,
Et l'enjoûment eſt ſon air naturel :
La joye au moins marque une ame ſincere.
J'approuve même un ſtile plus ſévére
Lorſque le choix d'un ſujet important
Peut arrêter le lecteur inconſtant.
Mais ſi jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique :
Si votre feu ſous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement penétré
Des veritez que votre bouche exprime :
Vous avez beau forger rime ſur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivoles eſprits :
Vous ne ſçauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;
Et je ne vois dans votre air emprunté
Qu'un Charlatan ſur ſes treteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſiére,
Lui jette aux jeux une vaine pouſſiére ;

Et qui toujours ſans ame & ſans vigueur
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.
Vous donc qui fiers de vos foibles trophées
Croyez voler plus haut que les Orphées ;
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les Peuples & les Rois :
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles,
Et de ſouffler de froides hyperboles ;
Il faut ſentir : il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver :
Votre cœur ſeul doit être votre guide.
Ce n'eſt qu'en lui que notre eſprit reſide ;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté
N'a jamais eu qu'un eſprit frelaté.
De nos travaux c'eſt-là tout le myſtére :
Et tout lecteur à ce ſeul caractere
Diſtinguera d'un fat préſomptueux
L'auteur ſolide & l'homme vertueux.
Votre ſageſſe encor mieux que mes rimes
Depuis long-tems vous dicta ces maximes,
Illuſtre ami, dont le cœur épuré
S'eſt au vrai ſeul de tout tems conſacré,
Et de qui l'œil perçant, inévitable
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le ſçavez : dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raiſon luttant contre mes ſens,
Dans les éclairs de ma verve premiere

Faiſoit à peine entrevoir ſa lumiere :
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zelé,
J'avois déja ſenti leur douce amorce ;
Et j'eſſayois d'en pénetrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs eſprits,
Et de trouver l'auteur dans ſes écrits.
Je vis bientôt, inſtruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautez, ces charmes ſi touchans
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, Héros, que je reſpecte
Malgré l'orgueil de la moderne ſecte,
Des veritez que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie,
Où la raiſon s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours à la premiere part ;
Et que le cœur ne penſe point par art :
Que tout auteur, qui veut ſans perdre haleine
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocréne,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver, de deſcendre chez ſoi,
Et d'y chercher ces ſemences de flame
Dont le vrai ſeul doit embraſer notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut atteindre à cet eſſor divin,

A ces tranſports, à cette noble yvreſſe
Des écrivains de la ſçavante Gréce.
Je ſçai combien mes débiles talens
Sont au deſſous de leurs dons excellens.
Mais ſi l'ardeur d'entrer dans leur carriere
M'a du Parnaſſe entr'ouvert la barriere;
Si quelquefois à leurs ſons raviſſans
J'ai ſçu mêler mes timides accens:
Ma Muſe au moins d'elle-même excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée;
L'amour du vrai me fit lui ſeul auteur,
Et la vertu fut mon premier docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entens point l'extatique grimace
D'un faux beat, qui le front vers les Cieux
Aux Chérubins fait par tout les doux yeux;
Et preſque sûr d'être le Saint qu'il jouë,
Ne parle à Dieu qu'en lui faiſant la mouë.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits
De la vertu je connois peu les traits.
Encore moins à la fauſſe encolure
De ce pédant forcé dans ſon allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors
N'eſt qu'une étude, un myſtere du corps:
Et dont la morgue en douceur traveſtie
Prend chez l'orgueil toute ſa modeſtie.
Vous le verriez bientôt ſe demaſquer
Si l'Amour-propre en lui pouvoit manquer:

L'humble

L'humble vertu n'eſt point ce qui l'enchante:
D'un vain parfum c'eſt l'odeur qui le tente;
Mais la vertu, ſouveraine des ſens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens.
Et cet orgueil, cet ami des loüanges,
Antique auteur de la chute des Anges,
Né dans le ſein de leur frere inſenſé
Long-tems avant l'Univers commencé,
Donna naiſſance à tous les autres vices,
Et fut lui ſeul pere de ſes complices.
Où donc eſt-elle? Où faut-il la chercher,
Cette vertu qui ſemble ſe cacher?
Cette vertu franche de tout ſophiſme,
Fille du Ciel, mere de l'héroïſme,
Qui dans le cœur fait germer les eſprits,
Et donne l'ame aux ſublimes écrits?
Sans nous tracer de routes incertaines
Nous l'apprendrons de l'Oracle* d'Athénes:
Son vrai ſejour eſt chez la verité.
Nul n'eſt ſur terre exemt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête homme à ſa guiſe,
D'un faux vernis la farde & la déguiſe;
Mais l'homme épris du veritable honneur
N'emprunte rien d'un éclat ſuborneur:
Et peu content d'une vaine fumée
Veut de lui ſeul tenir ſa renommée.

* *Socrate. Platon Rep. L. 6. Seneque Ep. 71.*

Il ne ſçait point par un manege bas
Faire admirer en luï ce qu'il n'a pas.
Ami du jour, c'eſt ſa clarté qu'il aime,
Rien ne le couvre, & ſes foibleſſes même
(Car chacun porte avec ſoi ſon levain)
De ſes vertus ſont un gage certain.
D'exterieur, il eſt vrai, dépourvûë
Sa probité frappera peu la vûë.
Toute blancheur cede à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux ſur tout du Vulgaire imbecile
Sont peu touchez d'un air ſimple & facile.
Près d'un tartuffe arrogant, faſtueux
L'homme ſincere, uniment vertueux,
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inſpire,
Qu'un indévot, un mondain, c'eſt tout dire,
De qui le cœur eſt fort mal dirigé,
Et le ſalut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus ſage.
Sa gravité, ſes geſtes, ſon viſage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point : il peſe tous ſes tons:
Il parle peu : mais il dit des miracles.
Ses préjugez ſont preſque des oracles
Auſſi jamais il ne douta de rien.
Et c'eſt pourquoi ce grand homme de bien
Eſt toujours juſte. Il le fait bien paroître.

Comment? Comment? C'eſt qu'il décide en maître.
Bien répondu. Rien n'eſt mieux diſcuté.
Mais attendons le jour de verité,
Lorſque celui qui juge les juſtices,
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards
Diſparoîtront au feu de ſes regards:
Et ſa juſtice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ſes élus,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'eſt en ce jour que la vertu ternie,
Pourra ſans peur citer la calomnie,
Et que mes yeux par les ſiens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à ſon approche
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été juſqu'aujourd'hui
Juſte envers eux, criminel envers lui,
Et plus ſenſible au deſir de leur plaire
En faiſant bien, qu'au plaiſir de bien faire!
Car je l'avouë, & j'en ſuis bien payé,
J'ai des humains trop cheri l'amitié.
Long-tems ſéduit par de vains artifices
A cette idole offrant mes ſacrifices,
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les reſpecter.

Mais de plus près obſervant leurs veſtiges,
Je ſçus enfin démêler les preſtiges
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour impoſer au cœur.
Peu m'ont donné le plaiſir équitable
D'aimer en eux la vertu veritable.
Peu m'ont auſſi vû briguer la faveur
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.
Leur bonté ſeule éveilla ma pareſſe :
Et courtiſan de ma ſeule tendreſſe,
Sans interêt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis, dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouſe envie,
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ai-je pû de vos plaiſirs épris,
Tendre amitié, dont je ſens tout le prix,
Dans une joye & ſi douce & ſi pure
Vivre oublié de toute la nature !
Mais malgré moi trop & trop peu connu,
J'ai cru du moins de mes mœurs ſoutenu
Entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'impoſture élevoit ſur ma tête.
Foible rempart, abri toujours peu sûr
Pour tout eſprit libre, ſincere & pur,
Qui ne ſçait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte eſtime
Les trahiſons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de ſe voir démaſqué !

Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmez
Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & ſincere innocence,
J'ai des amis ſages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié que l'honneur ſeul enflamme,
A toujours lû dans le fond de mon ame.
Jamais près d'eux je ne me ſuis contraint.
Qui craindre donc? Qui? Celui qui vous craint;
Ce noir brigant, ce corſaire farouche,
Dont le portrait ſouilleroit votre bouche:
Cet impoſteur, honteux même à nommer,
Que par mepris vous n'oſez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paiſibles,
Et prevenir tous ces traits inviſibles,
Qui contre vous lancez à tout propos,
Ont ſi long-tems troublé votre repos.
Commencez donc par changer votre ſtile,
Et ſans offrir un hommage inutile
A des amis trop doux, trop genereux
Pour devenir ennemis dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie:
A ces vautours de la ſocieté,

Qui comme l'eau boivent l'iniquité,
Et dont le cœur farouche, attrabilaire
Immole tout au plaiſir de mal faire :
Monſtres paſtris & de bouë & de ſang,
Que Tiſiphone a nourris dans ſon flanc :
Dont la malice injuſte & forcenée
Se fait un jeu de notre deſtinée :
Du monde entier en ſecret abhorrez,
Mais en public par crainte reverez,
Et de qui l'œil digne de Polyphéme
Fait friſſonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, ſervir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez ſans trouble & ſans ſcandale
Joüir des droits acquis à leur cabale.
Quoi, direz vous? Pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher?
A l'interêt immoler la juſtice,
Et renier la vertu pour le vice?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.
Vous ne pouvez? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppreſſeurs
Dans les accès de leur rage ennemie
Vous barbouiller de leur propre infamie :
Et contre vous, par ce chemin tortu,

Intereſſer le vice & la vertu.
Heureux encor ſi leur complot funeſte
Vous dépoüillant du ſeul bien qui vous reſte,
Ne force un jour vos aziles cachez:
Et ſi vos Dieux par l'enfer débauchez,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enyvre,
Ne prennent point leurs traits pour vous pourſuivre!
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidelité,
Et l'on ſçait trop juſqu'où va l'aſſurance
D'un zele faux conduit par l'ignorance.
Mais je ne ſçai ſi les plus durs revers
Qui d'un mortel puiſſent être ſoufferts,
Si des deſtins la rigueur infléxible,
Si la mort même a rien de plus ſenſible
Que la douleur de ſe voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.

Fin des Epitres.

ALLÉGORIES.

LIVRE I.

L'OPERA DE NAPLES.

ALLEGORIE I.

QUAND le Seigneur vit que l'Eſprit immonde
Par l'Opera ſéduiſant tous eſprits,
Etoit plus fort que dogmes ni qu'écrits
Et dans l'abîme entrainoit tout le monde :
Il réſolut d'abolir un lieu tel,
Source de vice & de peché mortel ;
Et ſe ſervant même du Miniſtere
De Satanas, de tout peché le Pere,
Dans un cachot mit le déterminé.
Cachot de chair, & dans un corps tanné
Vous l'emboita : puis lui mit ſur l'échine
Manteau d'Abbé : bref, l'accoutra ſi bien,
Que de ce troc nul ne ſoupçonnat rien,
Et que chacun le crût homme à la mine.
Or voilà donc le Diable en ſa machine,

Enveloppé d'organes tant épais,
Que Diable aucun ſi ſot ne fut jamais.
Dans cet état s'en va trouver * Manchine.
Car Dieu l'avoit ſur terre mis exprès
Pour le deſſein que vous verrez après.
Manchine eſt là, qui lui dit : Verſifie
Pour mon Théâtre. Ainſi fit le vilain.
Verſifia, chatouillé par le gain.
Mais admirez en ceci, je vous prie,
Combien profonds ſont les ordres du Ciel.
Car l'Opéra, ce temple d'Uriel,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où ſe tramoient tant d'intrigues ſecrettes,
Eſt depuis lors plus vuide & moins hanté,
Qu'un Lazaret de ſcorbut infecté.

* *Mancini, fameux Muſicien, qui conduit l'Opera de Naples.*

LE MASQUE DE LAVERNE

ALLEGORIE II.

PRès d'un Palais dont Naples fut ornée
Par un Edile à veſte ſatinée,
Il eſt un lieu de Mimes habité,
Et de Badauts en tout tems fréquenté;
Où pour réaux, ducatons & piſtoles
Sont trafiquez doux ſons & caprioles.

Là plus d'un Chantre à cet effet renté
Vient en public prêcher l'impureté.
Là ſous l'argent, le brocard, la dorure
Git l'impudence, & brille la luxure ;
Et ſont illec reçus grands & petits
A marchander des crimes à tout prix.
Le Directeur de ce Bureau de joye
Eſt un ribaud des plus francs qu'il ſe voye,
Pipeur, eſcroc, ſycophante, menteur,
Fléau des bons, des méchans protecteur,
Ne connoiſſant foi, loi, Dieux ni Déeſſes,
Fors celle-là qui préſide aux ſoupleſſes,
Au vol furtif, aux fourbes en un mot.
A cette Sainte il fut long-tems dévot :
La célebroit par gentiles chapelles,
Par menus dons, robes neuves, chandelles,
Finalement tant au ſoir qu'au matin
Lui recitoit d'un ton de Théatin
Cette Oraiſon : *O Laverne ſacrée !*
O des Larrons, Déeſſe révérée !
Toi, qu'à Bayeux implore le Normant,
Appren-moi l'art de tromper dextrement.
Fai qu'à fourber nul fourbe ne me paſſe,
Et qu'en fourbant, honneur & los j'amaſſe,
Si qu'exerçant mon talent de Vaurien,
Je ſois tenu pour un homme de bien.
O ma Patrone ! O ma dive Concierge !
Je te promets, outre le don d'un cierge,

De te fonder, ſi tu me condeſcens,
Tous les matins un déjeuné d'encens.
Tels vœux faiſoit : car de belles promeſſes
Le faux glouton fait volontiers largeſſes.
Il en fit tant, qu'enfin par une nuit
A ſes regards la Sainte ſe produit,
Lui montre un maſque, & l'étend ſur ſa face.
O rare effet! O merveille efficace!
Au même inſtant, orgueil, déloyauté,
Outrecuidance, & ſotte vanité,
Aſtuce enfin & fraude au regard louche,
Vices hideux, diſtillans ſur ſa bouche,
Peints dans ſes yeux & ſur ſon front gravez,
Comme pouſſiére en furent enlevez.
Tout au moyen de la ſainte fallace
Nous diſparut; & vit-on à leur place
Front decouvert, doux accueil, beau maintien,
Honnête abord, & joyeux entretien.
Que dirai plus? Voilà mon bon Apôtre
Par beaux-ſemblans trompant l'un, pillant l'autre,
Du bien d'autrui devenu gras à lard.
Qu'arrive-t-il? Sitôt que le paillard
Voit ſon vaiſſeau pouſſé d'un vent propice,
Il méconnoit d'abord ſa bienfaitrice.
Nulle chandelle à la Divinité,
Nul brin d'encens, rien ne fut préſenté,
Rien ne parut. Car entre tous ſes vices
L'ingratitude, & l'oubli des ſervices

Tient

Tient le haut bout : c'eſt ſon lot affecté,
Comme au Faucon l'eſt la légéreté,
La courſe au Cerf, le venin aux Vipéres,
A l'Ours la force, & la rage aux Panthéres.
Or de l'oubli de telle impieté
Ne ſe piqua la noire Déïté.
Trop bien s'en fut, de dépit poſſedée,
Prendre Mégere à la face tidée,
Et Némeſis, germaine de Pluton,
Et Tiſiphone, & la fiere Alecton ;
Et de ce pas s'en vont les Damoiſelles
Trouver le Sire, à qui viſites telles,
Comme croyez, ne plurent autrement.
Lors le troupeau ſaïſit le garnement,
Qui par raiſons & par art oratoire
Penſa d'abord fléchir la bande noire.
Les fieres Sœurs le laiſſérent prêcher,
Aux bras du lit l'allérent attacher,
De leurs ſerpens la peau lui flagellérent,
De leurs flambeaux les ſourcils lui brulérent,
Et tout leur ſaoul l'ayant berné, hué,
Croquignolé, ſoufflетté, conſpué,
Pour dernier trait, ſon maſque lui reprirent,
Et le viſage à nud lui découvrirent,
Dont maintenant ſes vices démaſquez
Sont de chacun clairement remarquez :
Et n'eſt aucun depuis cette avanture,

Qui de ſes mœurs & perverſe nature
Ne ſoit inſtruit, ſi qu'un ſimple eſtafier
Ne s'y voudroit d'une épingle affier.
Par quoi privé du don de gabatine,
Son gagnepain, l'eſpoir de ſa cuiſine,
Du créancier ſans ceſſe muguetté,
Et du ſergent le plus ſouvent guetté,
La peur le ſuit, & lui ſemble à toute heure
Voir les Archers inveſtir ſa demeure,
Et leur Exempt transferer ſa maiſon
A l'hôpital ou bien à la priſon.

LA LITURGIE DE CITHERE.

ALLEGORIE III.

LE Dieu d'Amour en faiſant ſa viſite,
Comme doit faire un Paſteur bien appris,
Voulut revoir ſa ville favorite,
Et terminer ſa courſe dans Paris.
Là contemplant le progrès de ſes flames,
Il jette l'œil ſur ſon petit troupeau,
Joyeux, refait, ſejourné, gras & beau,
Et reconnoît toutes ces bonnes ames
Qu'il inſtruiſit au ſortir du berceau;
Mais au milieu de ces ſaintes ouailles,
Il eſt ſurpris d'y voir une Beauté
Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles

A depuis peu ſon ſejour tranſporté.
De toutes parts autour de l'Inconnuë
Il voit tomber, comme grêle menuë,
Moiſſon de cœurs ſur la terre jonchez,
Et des Dieux même à ſon char attachez.
Ouais, qu'eſt ceci, dit l'Enfant de Cithere?
Ce jeune objet plus vermeil que corail
A notre loi voudroit-il ſe ſouſtraire!
Et par Venus nous verrons cette affaire.
Il s'en retourne au Cieux dans ſon Serrail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour attirer la brebis au bercail.
Or il avint que la Nymphe en goguettes,
Et ne ſçachant, comme on dit, rien de rien,
Et diſputant ſur certaines ſornettes,
Que quelques-uns appuyoient mal ou bien,
Fit de ſa bouche échaper par fortune
Un certain mot... Comment dire ceci?
Un mot.. Ce mot que le dévot Neptune
N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.
La Belle alors de rougeurs infinies
Se colora: Mais du plus haut des Cieux
Amour l'oüit, & cria tout joyeux,
Bon. La voilà qui dit nos litanies.
Elle eſt à nous. Voilà les propres mots
Que de tout tems Dame Venus, ma mere,
A conſacrez à ce joyeux myſtere,

Que l'on celebre à Cithere & Paphos.
Jeune Beauté par qui je vois reluire
D'un feu nouveau mes antiques autels,
Je veux toujours te proteger, t'inſtruire ;
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire
Ces autres mots graves & ſolemnels
Qui ſont marquez dans mes ſaints rituels ;
Et ſi déja le pouvoir de tes armes
Force des Dieux à te faire leur Cour,
Que ne doit-on attendre de tes charmes,
Quand tu ſeras inſtruite par l'Amour ?

LA VOLIERE

ALLEGORIE IV.

QUi voudra voir Cicognes attroupées,
Doit naviger ſur l'Hebre Thracien :
Qui veut ſçavoir où ſont Poules jaſpées,
Viſitera le bord Numidien :
Qui ſe fera d'Hymméte citoyen,
Verra foiſon d'Abeilles & de ruches :
Et voyageant au pays Indien,
L'air trouvera tout peuplé de Perruches ;
Car en ſes loix Nature a limité
A chaque eſpece un climat affecté.
Mais ſi quelqu'un de l'eſpece emplumée,

Qu'on nomme Amours, a curioſité,
Paris tout ſeul doit être viſité.
Ville ne ſçai de tant d'Amours ſemée.
Pour ce ſeul point croirois qu'on l'a nommée
Paris ſans pair. Or ſans obſcurité
Expliquons-nous. C'eſt qu'en cette Cité
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Eſt un Hôtel entre tous exalté:
Non pour loger richeſſe & vanité,
Lambris dorez, peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie;
Mais pour loger la Nymphe Vaubanie,
En qui reluit gentilleſſe, beauté,
Nobleſſe d'ame, hilarieux genie,
En don d'eſprit par deſſus l'or vanté.
En ce lieu donc Amours de tout plumage,
De tout pays, de tout poil, de tout âge,
Des bords de l'Elbe & des rives du Tage,
De toutes parts viennent ſe rallier;
Tels que pigeons volans au colombier.
Il en arrive & de France & d'Eſpagne,
Et d'Italie & du Nord d'Allemagne.
Ceux-là petits, mais alertes & vifs:
Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & maſſifs.
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand vous voyez ces petits enfançons,
C'eſt qu'ils ſont tous differens à merveille;

Car il en vient de toutes les façons.
Amours pimpans, friſques & beaux garçons;
Petits amours à face rechignée :
Amours Marquis & de haute lignée,
Amours d'épée, Amours de cabinet :
Amours de robe & portant le bonnet,
(D'iceux pourtant eſt petite poignée)
Tous vont chez elle employer la journée.
Amours barbons y font même leurs Cours,
De vieux dictons, logique & beaux diſcours
Tout hériſſez. Enfin toute l'année
Dimanche ou non, s'y tient foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Automne premiere
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien Oiſeaux voler par fourmilliére
Sur un grand pin qui leur ſert de dortoir:
Ainſi voit-on du matin juſqu'au ſoir
Petits Amours, Oiſeaux de ſa Voliére,
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir;
Et fait bon voir attroupez autour d'elle
Tous ces Oiſeaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoller,
Toujours ſifflant chanſon & ritornelle,
Et petits airs, langage de ruelle;
Puis jeux badins, volatile nouvelle
De gentilleſſe avec eux diſputer,
Voler ſoupirs, & petits ſoins trotter

Par le logis: or' fretillant de l'aile,
Or' de la queuë : or' des pieds tricotter,
Danſer, baller, tripudier, fauter;
Onques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainſi dans la maiſon
Joyeuſetez, farces, badineries,
Inventions, & telles drôleries
Hyver, Eté, ſont toujours de ſaiſon:
Momus lui-même avec ſes momeries
Ne nous rendoit à rire plus enclins.
Car en tout tems ces petits trivelins
Vont inventant nouvelles ſingeries.
Et prend la Nymphe au viſage vermeil
A leurs ébats paſſe-tems nompareil.
Mais après tout un point me ſcandaliſe,
Et ſuis honteux, s'il faut que je le diſe,
De voir comment ces pauvres inſenſez,
Qui, pour l'honneur d'être ſes domeſtiques,
Ont laiſſé là leurs meilleures pratiques,
De leur travail ſont mal recompenſez.
Car ne croyez qu'ils aient gros appanages:
Ains y ſont tous très chichement payez,
Ne gagnant rien : fors quelques arrérages
De mots dorez, ou tels menus ſuffrages.
Et les croit-on encor ſalariez
Trop graſſement. Maints la ſervent ſans gages.
Maints la ſervant ſont baffouez, honnis,

Mocquez, bernez, traitez comme Zanis.
Pour tout guerdon on les pille, on les tance,
Et quelquefois ſoufflets d'entrer en dance;
Aimerois mieux être eſclave à Tunis.
Partant, Amours qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs: mal sûr eſt cet hoſpice.
Dehors ſont beaux, & beau le frontiſpice.
Mais le dedans, autre eſt la queſtion.
Je m'en irai, ſi l'on me fait outrage,
Me direz-vous? Hé pauvre Alérion,
Quand une fois on eſt en cette cage,
On n'en ſort plus, c'eſt l'antre du Lion!
Pour échaper de ſi forte baſtille
Vous chercheriez en vain porte ou guichet,
Tout votre effort ſeroit pure vetille.
Plus fins que vous ſont pris au trébuchet.

MIDAS.

ALLEGORIE V.

DU Dieu Plutus tâchez d'être chéri:
Des autres Dieux vous ſerez favori.
Le coup eſt sûr. Mais ſi l'impertinence
Par ſupplément ſe joint à la finance;
Mal aiſément tromperez-vous les yeux
Du genre humain, plus malin que les Dieux.

Car le brillant d'une fortune illuſtre
A vos défauts ſert de phare & de luſtre,
Et de ces Dieux la faveur, entre nous,
N'eſt fort ſouvent qu'un piége pour les fous.
A ce ſujet, il faut que je rapporte
L'exemple antique, ou moderne, il n'importe,
D'un Phrygien riche & bien emplumé,
Mais de ſon tems le fou le plus pommé.
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie
S'eſt égayé ſur ſa platte effigie,
Et nul encor n'a manqué ſon portrait
Il eſt par tout figuré trait pour trait :
L'air affairé, le regard ſombre & fixe,
La barbe rare & le menton prolixe,
Un large nez de bourgeons diapré,
De petits yeux, un crâne fort ſerré,
Le pied rentrant, la jambe circonflexe,
Le ventre en pointe, & l'échine convexe,
Quatre cheveux flottans ſur ſon chignon,
Voilà quel eſt en bref le compagnon.
Au demeurant, aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard :
Tel, en un mot, que la nature & l'art,
En maſſonnant les ramparts de ſon ame,
Songérent plus au fourreau qu'à la lame ;
Trop négligens à polir les reſſorts

De ſon eſprit plus charnu que ſon corps.
Bien eſt-il vrai qu'ils mirent à ſa ſuite
Deux aſſiſtans chargez de ſa conduite,
Dont les bons ſoins lui firent concevoir
Qu'il ſçavoit tout, même ſans rien ſçavoir.
L'un fut l'orgueil, champion d'ignorance,
Grand ferrailleur & brave à toute outrance;
Et l'autre fut l'opiniâtreté,
Dame d'atour de la ſtupidité.
Or, je ne ſçai ſi notre deſtinée
Par quelque étoile eſt ſans nous dominée;
Ou ſi les ſots, pour venir à leurs fins,
Ont des ſecrets inconnus aux plus fins:
Mais le fait eſt que ſans travail ni peine
Il plut au Dieu, nourriſſon de Siléne,
Qui pour tenter peut-être ſa vertu,
Lui dit: Garçon, que me demandes-tu?
Un honnête homme auroit dit, la Sageſſe.
Notre galand demanda la richeſſe.
Il devient riche; & fit de beaux ſtatuts
Pour gouverner les tréſors de Plutus;
Les diviſant en deux portioncules;
Dont la premiere entroit dans ſes locules,
Et le reſtant s'adminiſtroit ſi bien
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien,
Car ſous couleur d'appaiſer les murmures,
Et de venger les torts & les injures,

Les vexateurs ainſi que les vexez
Furent ſans rire également pincez.
Il les fauchoit de la même faucille,
Les étrilloit avec la même étrille,
Frappant ſur eux comme ſur ſeigle vert.
Sûr de ſon fait, & bien clos & couvert,
En qualité d'écumeur titulaire
Des écumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de tréſors regorgeant,
Roulant ſur l'or, veautré ſur ſon argent,
Gonflé d'orgueil, bourſoufflé d'inſolence,
Et ſe mirant dans ſa vaſte opulence:
Palais pompeux, ameublemens exquis.
Terres, Châteaux, ſur l'orphelin conquis;
Chez ſes amis un vrai Roi de Théâtre.
Chez les Phrynez agréable & folâtre.
Toujours prodigue, & jamais épuiſé:
Par conſequent d'un chacun courtiſé.
Environné de Cliens mercenaires,
D'admirateurs, amis imaginaires,
Qui tout le jour lui baiſant le genou,
Sçurent le rendre enfin tout-à-fait fou.
L'un de ſon corps vante l'air héroïque,
L'autre, les dons de ſon ame angelique.
Pour l'achever, un maniveau d'Auteurs
Vient l'étourdir de concerts ſéducteurs.
A le chanter lui-même il les anime.

Allons, faquins, il me faut du ſublime.
Et violons auſſitôt de tonfler,
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
Tout le fretin des petits Dieux terreſtres
Forme pour lui mille petits orcheſtres.
On n'entend plus que chants & triolets.
Faunes, Sylvains, prennent leurs flageolets.
Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.
Mais qui l'eût cru ? Phébus en eſt la dupe.
Le grand Phébus, le divin Apollon
Pour ce Falot monta ſon violon.
Il fit bien plus. Il eut la déférence
De l'établir Juge de préférence
Entre ſa Lyre & les groſſiers pipeaux
Du Dieu laſcif qui preſide aux troupeaux.
Il s'en croit digne : & d'un ton de coq d'Inde.
Ça commençons, dit-il, au Dieu du Pinde :
Phébus commence, & devant ce Limier,
La Lyre en main, prélude le premier.
A ſes accords les chênes reverdiſſent,
A ceux de Pan, leurs feuilles ſe flétriſſent ;
Mais par Midas, malgré ce préjugé,
Au Dieu cornu le prix fut adjugé.
Le châtiment tomba ſur ſes oreilles,
Qui tout à coup s'allongeant à merveilles,
Par leur figure & leur mobilité
Servent d'enſeigne à ſa fatuité.

Depuis

Depuis ce tems leur ridicule ſigne
Pour tel qu'il eſt, le notte & le déſigne.
Grands & petits par un rire exceſſif
Rendent hommage à ſon eſprit maſſif.
Brocards ſur lui tombent, Dieu ſçait la joye.
Chacun le court, chacun ſe le renvoye,
Comme un chevreuil traqué dans les taillis,
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.
Mais ce mépris du profane vulgaire
Ne trouble point ſon repos. Au contraire
Il s'extaſie, il admire les Dieux
Dans les talens, dans l'eſprit radieux
Qu'il a reçû de leur grace infinie:
Et s'il ſçavoit que le premier génie
De l'Univers fût de mort menacé,
Son teſtament d'abord ſeroit dreſſé.
Le pis de tout, c'eſt qu'avec ſon air buffle,
Il porte un cœur auſſi noir qu'une truffle:
Bas & rampant quand tout ne va pas bien;
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien.
Se retranchant ſur ſes prééminences,
Sur ſon crédit, enfin ſur ſes finances:
Et convaincu que le monde ébranlé
Pourroit tomber ſans qu'il fût accablé.
Je n'en crois rien. C'eſt choſe très-commune
Qu'un grand revers. La maligne Fortune
Sçut attraper au fond de ſon palais

L'heureux Créſus, à qui Dieu faſſe paix.
Il la ſoutint en homme de courage.
Devenant pauvre, il devint homme ſage,
Et corrigea dans les calamitez
Le fol abus de ſes proſperitez.
L'exemple eſt dur, & l'avarice en gronde;
Mais les Midas ſemez en ce bas monde
Feroient beaucoup pour eux & pour autrui,
S'ils devenoient malheureux comme lui.

LE TEMS.

ALLEGORIE VI.

QUe par amour, fretillante Déeſſe,
Comme Venus, ou telle autre jeuneſſe
Coure les champs; je le conçois très-bien.
Age le veut, dignité n'y fait rien.
Mais voir Cybelle, honorable Matrône,
Mere des Dieux, deſcendre de ſon thrône
Pour un garçon; je la reſpecte fort,
C'eſt mon devoir; mais je crois qu'elle a tort;
Auſſi le crut ſon vieil mari Saturne,
Prince du Tems, qui dans l'ombre nocturne
La découvrit, le Tems découvre tout,
Avec Atis, autrement que debout.
Grand altercas, grand bruit dans le ménage.

L'amant s'enfuit ; le Dieu mugit de rage ;
Ha ſafraniére ! Ha vieille lourpidon !
De ma franchiſe eſt-ce là le guerdon ?
Mais d'autre part, ſur ſes ergots hauſſée,
Cybelle crie & hurle en inſenſée,
Tant & ſi bien que l'époux déplaiſant
Demeura court. Cupidon là préſent,
A leur requête en arbitre s'érige.
Peu ſagement, car en fait de litige
Et de procès entre femme & mari
Perrin Dandin perd toujours le pari.
Un tiers ne doit entrer dans leurs ſornettes.
Tirésias en perdit ſes lunettes.
Le bon Amour, comme il eſt quelquefois
Impertinent, & ſans égard aux loix
De chaſteté ni de foi d'Hymenée,
Sans héſiter, donna cauſe gagnée
A la Déeſſe, & le Dieu ſuranné
Se vit encore aux dépens condamné.
Pauvres maris ! Tel eſt votre ſalaire.
Le bon vieillard fut fâché ; mais qu'y faire ?
En appeller ? Il eût perdu l'appel.
Il fit bien mieux : & ſon bonheur fut tel,
Qu'en peu de mois par le ſeul privilege
De Dieu du Tems, ſans autre ſortilege,
Il ſe vengea très-magnifiquement
De tous les trois ; & fit premiérement,

Qu'Atis laſſé de ſa ſempiternelle,
Un beau matin fut prendre congé d'elle,
La regalant pour dernier paroli
D'un beau ſermon *de fugâ ſæculi*,
Dont il avint que la vieille lamproye
D'un fer tranchant le priva de ſa joye,
Et le rendit au defaut du pourpoint
Un Origéne accompli de tout point.
Je ſuis déja vengé de mes parties,
Dit le vieillard, & les voilà loties
A mon ſouhait : le Juge aura ſon tout.
Et dit & fait. Le maupiteux Amour
Depuis alors ſans eſpoir d'allégeance
Du Dieu chronique a ſenti la vengeance,
Toujours vexé ſans tréve ni demi,
En quelque lieu qu'il ſe trouve affermi,
Pour bien qu'il ſoit, il faut changer de gîte,
Et ſans tarder. Car s'il ne part bien vîte,
Le Tems le ſuce, & le rend ſi chétif,
Que fort ſouvent pour tout confortatif
On vous le met dehors à l'improviſte,
Nud comme un ver, & gueux comme un Chimiſte.
Vingt fois Amour a demandé repos.
Toujours le Tems a dit : *Neſcio vos.*
Il eſt écrit qu'aux Cieux, comme ſur terre,
Amour & Tems ſeront toujours en guerre,
Et ne verront de trente Jubilez

Par bon accord finir leurs démêlez.
Mais tous ces tours ne ſont que bagatelle
Près de celui qu'il a joüé chez celle
Que j'aimois tant. Oncques ne vis ſejour,
Où tant ſe plût le joli Dieu d'Amour.
Las ! Rien ne ſert que je le diſſimule,
Ce beau ſoleil n'eſt plus qu'un crépuſcule.
Ses yeux charnus ont perdu leur clarté :
Son ſein flétri prêche l'humilité :
Bref, ce n'eſt plus qu'un corps de demi-toiſe,
Ratatiné dans ſa taille Chinoiſe,
Et le faux Dieu du Tems s'en eſt ſaiſi
Pour l'enlaidir en diable cramoiſi.
Le pauvre Amour, quelque tems par morale
A tenu bon, mais en ſomme finale
Il s'eſt enfui, pied chauſſé l'autre nu,
Et Dieu ſçait las ! ce qu'il eſt devenu.

Fin du premier Livre.

ALLÉGORIES.

LIVRE II.

TORTICOLIS.

ALLEGORIE I.

C'Est de tout tems que l'erreur adorée,
Au genre humain ſemble être conſacrée,
Et que du faux les preſtiges ſubtils
Ont fait des Dieux des monſtres les plus vils.
Le Nil fécond en chimeres myſtiques
A vû jadis ſes peuples fanatiques,
Fous ſectateurs de Prêtres menſongers,
Chercher des Dieux juſqu'en leurs potagers:
Pleins de reſpect, aller dans les goutieres
Offrir aux Chats leur encens, leurs prieres,
Et pour ſurcroît joindre à ces Dieux hagards
Singes, Limiers, Crocodiles, Renards.
Epris encor d'un zele plus profane
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane

Déifier, brutalement zelé,
Le Diable même en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimére
Chercher ſi loin une preuve étrangere ?
Pourquoi redire en des termes nouveaux,
Ce qu'ont écrit Juvenal, Deſpréaux ?
Du Talapoin la demeure idolâtre
De nos erreurs n'eſt pas le ſeul théatre.
Chaque climat ainſi que l'Indien,
A ſes faux Dieux, & l'Europe a le ſien.
De cette Idole, à qui tout eſt poſſible,
Je connois trop le courroux infléxible,
Je ſçai combien elle hait ſes portraits ;
Mais s'il me faut en reſpecter les traits,
Tâchons au moins dans un tout hiſtorique
D'en crayonner l'image allégorique.
Oſons, du Taſſe empruntant le pinceau,
Du ſombre Empire égayer le tableau :
Et des portraits du hardi Michel Ange
Renouveller le fantaſque mélange.
Des fictions la vive liberté
Peint ſouvent mieux la fiere vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & peſante morale.
Lorſque le Ciel par nos maux adouci,
A l'Univers dans ſa chaîne endurci
Ayant rendu ſa liberté premiere,

Sur les humains eut verſé ſa lumiere ;
On dit qu'un jour le Roi des noirs Climats
Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la ſéance reglée,
Et des Démons la troupe raſſemblée,
Furent aſſis les ſombres Députez
Selon leur ordre, emplois & dignitez.
Au premier rang le Miniſtre Aſmodée,
Et Belzébut à la face échaudée,
Et Bélial, puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Repréſentans le tiers Etat du Gouffre.
Alors aſſis ſur un Thrône de ſouffre,
Lucifer touſſe, & faiſant un ſignal,
Tint ce diſcours au Sénat infernal :
Suppôts d'Enfer, redoutables génies,
Qui chaque jour peuplez mes colonies,
Du noir abîme éternels citoyens,
Et de ma fourche invincibles ſoutiens :
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame
Que contre Adam le Serpent & la Femme
Sçurent ourdir pour le mettre en nos fers ;
Tous les mortels dévolus aux Enfers,
Humbles vaſſaux condamnez à nos chaînes,
Venoient en foule accroître mes domaines.
Leur long calcul laſſoit mes Intendans :
On s'étouffoit dans mes cachots ardens :

J'élargiſſois chaque jour nos frontieres ;
Et le charbon manquoit à mes chaudieres.
Quel noir complot, quels reſſorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
Depuis un mois aſſemblant mes Miniſtres,
J'ai feuilleté mes Journaux, mes Regiſtres :
De jour en jour l'Enfer perd de ſes droits ;
Le Diable oiſif y ſouffle dans ſes doigts.
On s'y morfond : & ma Cour décrépite
Aux vieux damnez va ſe trouver reduite,
Parlez. D'où vient ce terrible fléau,
Par qui périt un Royaume ſi beau ?
Ainſi parla le ténebreux Pontife.
Chacun ſe tut. Alors levant la griffe,
Leviathan, Chancelier de l'enfer,
Prit la parole, & dit à Lucifer :
Prince enfumé des ames criminelles,
Ignores-tu que des loix éternelles
Avoient preſcrit le tems de ton pouvoir ?
Il eſt venu ce tems. O deſeſpoir !
Du haut du Ciel une Fille divine
Eſt deſcenduë ; & jurant ta ruine,
A, malgré nous, aux humains opprimez
Ouvert les Cieux tant de ſiécles fermez.
La connois-tu cette Fille indomtée ?
Tremblez, Démons : Son nom eſt Philothée,
Amour de Dieu. Lucifer frémiſſant

Pâlit d'horreur à ce nom tout-puiſſant.
Sortez, dit-il. Je connois ma rivale,
C'en eſt aſſez La Brigade infernale
Fuit à ces mots. Et le Tyran des morts
Court de ſa Fille implorer les efforts.
Près de ce Gouffre horrible, épouvantable,
Lieu de douleurs, où le triſte coupable
Parmi des flots de bitume enflammé
Brule à jamais ſans être conſumé,
Sejour de cris & de plaintes funébres,
Eſt l'antre impur des Anges de ténébres,
Ecole antique, où dictant ſes leçons,
Le noir Sathan forme ſes nourriſſons.
Tous les Demons, qui préſident aux vices,
Sous ce Recteur y font leurs exercices.
Lui ſeul les dreſſe. Et ces monſtres divers,
Qui, répandus dans le triſte Univers,
Ont envahi l'Empire ſublunaire,
Sont tous ſortis de ce noir Séminaire.
Tel eſt l'emploi de ces Eſprits affreux.
Mais Lucifer, pour les unir entre eux,
Ayant reglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur tête une Furie étique,
Monſtre, qui ſeul de tous ces faux Démons
A réuni les exécrables dons.
Humble au dehors, modeſte en ſon langage,
L'auſtere honneur eſt peint ſur ſon viſage.

Dans ſes diſcours regne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur ſur ſes lévres diſtile.
Sa cruauté paroit douce & tranquile.
Ses vœux au Ciel ſemblent tous addreſſez.
Sa vanité marche les yeux baiſſez.
Le zéle ardent maſque ſes injuſtices;
Et ſa molleſſe endoſſe les cilices.
Jadis la fraude & l'orgueil faſtueux
Mirent au jour cet être monſtrueux.
Et ſe voyant ſans eſpoir de famille
Le vieux Sathan l'adopta pour ſa fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'aſſembla;
Et que par choix le Conſeil l'appella
Torticolis : figure ſymbolique
De ſon col tors & de ſa tête oblique.
Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots.
Fille d'Enfer, ſi dans mes noirs cachots
Tu tins toujours la plus illuſtre place:
Si la fureur, la vengeance, l'audace,
La jalouſie, & ſes tragiques ſœurs,
T'ont fait ſucer leur lait & leurs noirceurs;
Souffriras-tu qu'une rivale altiére
Du genre humain devienne l'héritiere?
Que Philothée inſultant aux Enfers
De mes captifs oſe briſer les fers?
Reveille-toi. Venge notre infamie:

Cours

Cours déthrôner ma ſuperbe ennemie :
Sers mon couroux, ma Fille ; & montre-toi
Le digne appui d'un Pere tel que moi.
A ce diſcours l'infernale Harpie
Frémit de rage : & ſur ſa tête impie
Faiſant ſiffler ſes ſerpens furieux,
Prend ſon eſſor vers les terreſtres lieux.
O jours, ô tems féconds en ſaints modéles,
Où tous les cœurs équitables, fidéles
Ne connoiſſoient de biens purs & parfaits,
Que l'Amitié, la Juſtice, & la Paix :
Où le vieillard mouroit dans l'innocence,
Où l'opulent ſignaloit ſa puiſſance
Plus par ſes dons que par ſes revenus :
Siécles heureux, qu'êtes-vous devenus!
Le pauvre alors contemploit ſa miſére
Sans nul effroi : le riche étoit ſon frere.
La convoitiſe étoit un monſtre affreux.
Sur les débris du foible malheureux
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.
La charité regnoit mêmes au cloître.
Torticolis & ſes fantômes vains
Etoient alors ignorez des humains.
Mais l'Univers, martyr de ſon audace,
A ſon abord changea bientôt de face ;
Et par dégrez ce monſtre accrédité
Chaſſa bientôt & zéle & charité.

Elle eut dans peu trouvé ſon domicile.
Et commençant par le plus difficile,
Ses premiers ſoins au ſortir des enfers
Furent d'aller de deſerts en deſerts
Empoiſonner ces pieux Solitaires,
Des dons du Ciel premiers dépoſitaires.
Par quelle erreur Cénobites obſcurs,
Livrez en proye aux travaux les plus durs,
Vivre enterrez au fond d'une chaumiere,
Loin des humains & loin de la lumiere?
Le Ciel, ce Ciel l'objet de vos amours,
Eſt-il donc fait pour l'homme ou pour les ours?
Venez, venez vous montrer dans les villes;
Ne laiſſez pas vos vertus inutiles,
Et par l'exemple inſtruiſant les mondains,
Allez peupler les Cieux de nouveaux Saints.
Sous ces apâts déguiſant ſa malice,
Elle aſſembla ſa premiere milice;
Mais c'étoit peu de ces foibles eſſais:
Son cœur aſpire à de plus hauts ſuccès.
Déja l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'elle acheter & la Mitre & la Croſſe:
Des biens du ſiécle avares moiſſonneurs
Suivre à grands flots ſes drapeaux ſuborneurs,
Et ſur l'Autel, au pied du Sanctuaire
Ne portant plus qu'un zele mercenaire,
Faire ſervir l'Arche d'humilité

De marchepied à leur cupidité.
Dès ce moment plus d'amour paternelle,
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zele :
Dans leurs Paſteurs les Troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des loups raviſſans.
La verité du commerce eſt chaſſée :
L'équité fuit honteuſe & délaiſſée :
Et l'interêt de ſon nom revêtu,
Sous l'étendart de la fauſſe vertu
Attire enfin à la Fille infernale
Tous les ſujets qu'avoit eu ſa rivale.
Torticolis voyant tous les mortels
De Philothée abjurer les autels,
Le front paré d'un riche diadême,
Prend ſon manteau, ſon ſceptre & ſon nom même.
Venez à moi, venez, peuples cheris :
Je tiens les clefs du celeſte lambris :
C'eſt moi qui ſuis cette Vierge ſacrée,
Fille du Ciel, des Anges adorée :
Voyez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front ſanctifié,
Cette ferveur dont les aigres cenſures
N'épargnent pas les vertus les plus pures,
Ces fiers ſourcils de la joye offenſez,
Et ces ſoupirs en public élancez :
C'eſt moi, vous dis-je. A cette fauſſe pompe
Chacun la croit. Elle même s'y trompe :

Et ſe croyant vrai rejetton des Cieux,
Sur les humains baiſſe à peine les yeux.
Triſtes captifs, miſerables eſclaves,
Nez pour porter mon joug & mes entraves:
Leurs noms, leurs droits, leurs libertez, leurs biens,
Tout eſt à moi, leurs Etats ſont les miens:
La voix du Ciel, qui pour moi ſe déclare,
M'a commandé d'uſurper la Thiare,
D'aſſujettir l'Univers ſous mes loix;
Et de donner des fers mêmes aux Rois.
Je puis ſur eux faire éclater la foudre,
Les condamner, les punir, les abſoudre,
De leurs états diſpoſer à mon gré,
Les dépoüiller de leur bandeau ſacré:
De leurs ſujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les humains
A violer les devoirs les plus ſaints.
Tel eſt l'orgueil de ce monſtre ſauvage.
L'ambition eſt ſon premier partage.
Cent fois la terre a vu, non ſans horreur,
Tout ce que peut Tiſiphone en fureur
Imaginer d'affreuſes tragédies,
Meurtres, poiſons, ravages, incendies,
Peres, enfans, l'un par l'autre immolez,
Pour aſſouvir ſes deſirs déreglez.
Sur tout l'objet des traits de ſa vengeance

Eſt la vertu, dont la ſplendeur l'offenſe.
Qui lui refuſe un idolâtre encens,
Se livre en proye à ſes glaives perçans:
Toute vertu doit être ſa vaſſale.
Mais pour ſervir ſa dévote Cabale
Il n'eſt reſſorts, intrigues, ni détours,
Dont ſa chaleur n'emprunte les ſecours.
Jamais la Fable & ſes burleſques gloſes
N'ont approché de ſes Métamorphoſes.
Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit transfiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimarre
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos,
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient par elle un Sénateur illuſtre;
Et d'un Pédant barbouillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.
Ainſi de biens & d'honneurs ſans limites
Torticolis comble ſes Proſélytes.
Heureux encor ſi ſes illuſions
N'enfantoient point d'autres confuſions,
Et ſi du moins ſes preſtiges magiques
Etoient bornez aux ſeuls êtres Phyſiques!
Mais l'Univers n'a rien de ſi ſacré
Qu'elle ne farde & n'habille à ſon gré.

On ne ſçait plus, grace à ſes artifices,
Comment ſont faits les vertus ni les vices:
Tout n'eſt plus rien que problêmes, détours,
Subtilitez, ſophiſmes, vains diſcours,
Et le plus fin doute en ce trouble étrange
Si l'Ange eſt Diable, ou ſi le Diable eſt Ange.
Démentez-moi, vous ſes chers favoris,
Lâches flatteurs au menſonge aguerris,
Qui chez les grands étalant vos maximes
Leur enſeignez l'art de pecher ſans crimes:
Ou qui cachant vos deſirs vicieux
Sous des dehors ſaintement ſpecieux,
Par la vertu d'un coup d'œil ſophiſtique
Changez le plomb en or Philoſophique.
Si vous l'oſez, dis-je, démentez-moi.
Mais bien plutôt parlez de bonne foi,
Et confeſſez que la nature humaine
Doit tous ſes maux à votre infame Reine:
Que ſa fureur preſque à tous les humains
Du Ciel ouvert a fermé les chemins:
Et qu'à la fin, de ſon Thrône ſublime
Ayant chaſſé leur Reine légitime,
L'homme affranchi du tribut des Enfers,
Par elle ſeule eſt rentré dans ſes fers.

SOPHRONYME.

ALLEGORIE II.

Dieux ſouverains des demeures profondes,
Que le Cocyte arroſe de ſes ondes:
Pâles Tyrans de ces lieux abhorrez,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairez:
Chaos, Erébe, Euménides, Gorgones,
Styx, Achéron, Parques & Tiſiphones,
Terrible Mort, effroi de l'Univers:
Et ſi Pluton ſouffre encor aux Enfers
Quelque Puiſſance aux mortels plus fatale:
Que tardez-vous? Venez, troupe infernale,
Puiſque le Ciel a remis en vos mains
Le châtiment des coupables humains,
Venez plonger leur race criminelle
Dans les horreurs de la nuit éternelle.
Car ce n'eſt plus ce tems, cet heureux tems,
Qui de la terre a vu les habitans
Faire fleurir ſous l'empire de Rhée
Les ſaintes Loix de Thémis & d'Aſtrée:
Ces Déitez, loin des terreſtres lieux
Avoient déja pris leur vol vers les Cieux;
Et dès long-tems par l'envie exilée,
Dans les deſerts la Vertu deſolée
Loin des Citez rebelles à ſa loi

Avoit caché la Juſtice & la Foi ;
Lorſque le Dieu qui lance le tonnerre,
Prit par pitié le ſceptre de la terre :
Et vint enfin, terrible en ſa fureur,
A la licence oppoſer la terreur.
Alors du moins à la triſte innocence
Ce Dieu permit l'eſpoir de la vengeance,
Et ſes carreaux, ſur le crime éprouvez,
Ne furent point impunement bravez.
Vous le ſçavez, orgueilleux Salmonées,
Porphyrions, Eurites, Capanées.
Mais aujourd'hui ſes foudres émouſſez,
Au gré des vents ſur la terre pouſſez,
Loin de ſervir les vengeances céleſtes,
Frappent ſouvent de leurs flames funeſtes
Les temples même, où ce Dieu languiſſant
Reçoit encor les vœux de l'innocent.
L'humble Vertu fugitive & tremblante
Implore en vain ſa Juſtice indolente ;
La verité ſans ſecours, ſans appui
N'oſe élever ſa voix juſques à lui :
Son cœur pour elle eſt devenu de glace.
Et cependant le menſonge & l'audace,
Juſqu'à ſes yeux ſtérilement ouverts,
Le bras levé gourmandent l'Univers.
O juſtes Dieux ! qui ſur les rives ſombres
Faites trembler tout le peuple des Ombres ;

Puiſque le Ciel n'a plus de tribunaux,
Ouvrez, ouvrez vos gouffres infernaux:
Faites ſortir de vos brulans abîmes
Ces feux vengeurs allumez pour les crimes:
Anticipez les tourments éternels,
Que le Tartare apprête aux criminels:
Et prévenez par de nouveaux ſpectacles
Ce feu du Ciel prédit par tant d'Oracles,
Dont à la fin l'Univers enflammé
Doit être un jour détruit & conſumé.
Ainſi, non loin de ces rives fécondes,
Où l'Aar épand ſes liberales ondes,
Au fond d'un bois, dont le nom reveré
Au jeune Atis eſt encor conſacré,
Les yeux au Ciel, le triſte Sophronyme
Injurioit le Deſtin qui l'opprime.
Il étoit ſeul Ces aziles ſecrets
Ne ſouffrent point de témoins indiſcrets:
Les Zéphirs même, écartez dans la plaine.
Faiſoient au loin murmurer leur haleine;
Et du Soleil les regards curieux
En reſpectoient l'abord myſterieux.
Quand tout à coup: ô merveille inſenſible
A tout eſprit, qui du monde inviſible
Ne connoît point les céleſtes reſſorts,
Et qui ne voit que par les yeux du corps!
Une lumiere éclatante, imprevûë
Frappe, ſaiſit, épouvante ſa vûë.

Ces noirs cyprès à la nuit conſacrez
Semblent noyez dans les flots azurez
D'un Océan de clartez immortelles:
D'où, ſoutenu par le vent de ſes aîles,
Un jeune Dieu prend ſon vol juſqu'à lui.
Car ce grand nom de tout tems fut celui
De ces eſprits de nature éthérée,
Qui revêtus de ſubſtance aérée
Daignent ſouvent aux terreſtres mortels
Communiquer les ſecrets éternels.
Telle en ce bois voiſin des murs d'Eliſe
Venus ſurprend les yeux du fils d'Anchiſe;
Et tel Ulyſſe, au fort de ſes malheurs,
Voit par Minerve appaiſer ſes douleurs.
C'eſt trop long-tems, lui dit l'Eſprit celeſte,
Nous fatiguer d'un reproche funeſte,
Et ravaler par des diſcours ingrats
L'ordre éternel que tu ne connois pas.
O vils mortels, qui nous livrez la guerre,
Eſprits rampans & courbez vers la terre,
Hommes charnels, levez, levez les yeux,
Et contemplez dans les decrets des Dieux
De vos deſtins les immuables cauſes:
Enten-moi donc, & plain-toi, ſi tu l'oſes.
Cet Univers, dont l'immenſe grandeur
Enferme tout en ſa vaſte rondeur:
Ces Elemens de la ſphere du monde,

Le feu leger, l'air, & la terre & l'onde,
Dont le mélange, en des Cieux differens,
Fait ſubſiſter tant de globes errans:
Cette ame enfin dans leurs corps répanduë,
Qui fait mouvoir leur maſſe ſuſpenduë:
Et pour deſcendre aux ſpectacles offerts,
Et ſur la terre & dans le ſein des mers,
Ces doctes jeux de la ſage Nature,
Ces animaux de diverſe ſtructure,
L'homme en un mot, le ſeul Etre ici bas,
Doué d'une ame exemte du trépas;
Tout cet amas d'éclatantes merveilles,
Dont le recit étonne tes oreilles,
Ne fut jamais l'ouvrage de ces Dieux
Subordonnez au Monarque des Cieux,
Et dont l'erreur, appuyant les faux titres,
De l'Univers fit jadis les arbitres.
Dans le néant, dont vous êtes ſortis,
Tous ont été, comme vous, engloutis.
Quoiqu'immortels, ils ont commencé d'être:
Quoique puiſſans, ils révérent un maître,
Source de vie & d'éternels bienfaits,
Qui fit tout naître, & ne naquit jamais.
Par ſa vertu tout ſe meut, tout opere;
Il eſt lui ſeul & ſon fils & ſon pere.
Les yeux du corps jamais n'ont ſçu le voir.
L'œil de l'eſprit ne peut le concevoir.

L'amour lui ſeul, l'amour a la puiſſance
De s'élever à ſa divine eſſence,
Et de percer la ſainte obſcurité,
Qui le dérobe à notre infirmité.
Tel eſt cet Etre inviſible, ineffable,
Ame de l'ame, éternel, immuable,
Qui de nos jours regle tous les inſtans,
Et dont la voix créa l'Etre & le Tems.
Mais lorſqu'enfin ſa parole féconde
Eut enfanté la matiere du monde,
Quand de l'accord des élemens divers
Il eut formé ce brillant Univers,
Et varié la pompe ſans égale
Des ornemens que la Nature étale;
Alors, prodigue en miracles nouveaux,
Pour animer tous ces rians tableaux,
Il produiſit les inviſibles cauſes,
Dont la vertu penetre toutes choſes,
Et mit en eux ces reſſorts ignorez,
A l'étenduë unis, incorporez,
Qui, procréant en elle un ſecond Etre,
La font mouvoir, vivre, ſentir, renaître.
Mais ce concours de principes mouvans,
Qui donnent l'ame à tant d'Etres vivans,
Cette chaleur agiſſante, inviſible,
De la matiere eſprit indiviſible,
Et dont le corps eſt la baſe & l'appui,

Fut

Fut condamnée à périr avec lui.
Il falloit donc, ô Sageſſe profonde,
Que ton pouvoir créat un nouveau monde
De la matiere & des ſens dégagé,
D'intelligence & d'amour partagé,
Qui, de ta gloire incorruptible image,
Sçut dans ſon être admirer ton ouvrage;
Et, pour Toi ſeul uniquement élu,
Prît ſur les corps un empire abſolu.
Dans ce deſſein ta lumiere ſuprême
Fit avant tout éclore d'elle-même
Ces purs Eſprits, ombres de ſa ſplendeur,
Nez pour connoître & chanter ta grandeur.
Ce fut ainſi qu'exerçant ſa puiſſance,
Ta volonté créa l'intelligence.
L'homme & les Dieux de ton ſouffle animez,
Du même eſprit diverſement formez,
Furent doüez par ta bonté fertile
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrez de lumiere inégale
Tu ſçus remplir le vuide & l'intervale
Qui ſe trouvoit, ô magnifique Roi,
De l'homme aux Dieux & des Dieux juſqu'à Toi:
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du Ciel la demeure des Dieux,

Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'Univers inviſible & viſible.
Apprenez donc, vains Mortels, que ſéduit
Ce foible éclair de raiſon qui vous luit,
Apprenez tous que dans l'ordre des Etres,
Si parmi ceux dont le Ciel vous fit maîtres,
Votre nobleſſe a pris le premier pas,
Vous ne tenez que le rang le plus bas
Entre tous ceux que l'Arbitre ſuprême
Voulut créer ſemblables à lui-même,
Et que ſur vous d'irrévocables droits
Les font regner, ſelon les mêmes loix,
Qu'aux animaux ſoumis à votre empire,
Votre puiſſance eſt en droit de preſcrire.
Car dès le jour que naquit l'Univers,
Après avoir aſſemblé dans les airs
Ces légions celeſtes, épurées,
Du nom de Dieux ſur la terre honorées,
L'Etre ſuprême, en ces mots paternels,
Leur annonça ſes ordres ſolemnels :
O vous Eſprits, que ma toute-puiſſance
A revêtus d'une immortelle eſſence,
Sçachez quel eſt le glorieux emploi
Que vous preſcrit mon éternelle Loi.
Je vous choiſis pour inſtruire la terre
Des volontez du Maître du tonnerre,

Et vous ſerez chez les frêles humains
De mes decrets Miniſtres ſouverains :
Chacun de vous à ſon devoir fidele
De chacun d'eux embraſſant la tutelle,
Sera chargé de lui ſervir d'appui,
De le conduire & d'agir avec lui,
Non en ſuivant ſes paſſions brutales,
Mais ſelon l'ordre & les loix generales
Dont j'ai reglé l'invariable cours,
Et que je veux maintenir pour toujours.
Souvenez-vous, Interprétes ſinceres,
De leur donner les ſecours neceſſaires
Pour pratiquer les loix de l'équité,
Et pour chérir en moi la verité,
Afin qu'un jour, la mort frappant leurs têtes,
Ils ſoient admis dans le rang où vous êtes,
Ou que celui qui mépriſe vos ſoins,
De ſon forfait ait vos yeux pour témoins,
Quand vous ſerez appellez l'un & l'autre
Au tribunal de ſon Juge & du vôtre.
Ainſi parla le Souverain des Cieux.
Vous donc Mortels, qui cenſurez les Dieux,
Quand les arrêts de leur lente Juſtice
Ne ſuivent pas votre aveugle caprice,
Ceſſez, ceſſez, orgueilleux ſcrutateurs,
D'en accuſer vos ſacrez Conducteurs.
Ne jugez point l'obſcure Providence

Suivant les loix de l'humaine prudence ;
Et ſans vouloir de ſes decrets profonds
Sonder en vain les abîmes ſans fonds,
Contentez-vous, admirateurs modeſtes,
D'apprendre ici que les Eſprits celeſtes
Ne ſont point faits pour conſulter vos vœux,
Mais pour vous luire & pour vous rendre heureux :
Que ce bonheur, l'objet de votre envie,
N'eſt point le fruit des douceurs de la vie :
Que les travaux, les penibles vertus,
Par des ſentiers eſcarpez, peu battus,
Seules ont droit de diriger vos ames
Vers le ſejour des immortelles flames :
Et qu'en un mot ce deſordre apparent,
Dont ici bas le cahos vous ſurprend,
Eſt un nuage, un voile neceſſaire,
Qui, confondant votre orgueil temeraire,
Cache à vos yeux de tenebres couverts
L'ordre reglé qui regit l'Univers.
Vous concevrez ces merveilles cachées,
Quand de vos ſens vos ames détachées
Auront enfin, dans le ſejour des Dieux,
Repris leurs droits & leur rang glorieux.
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous ſommes,
L'humble vertu peut élever les hommes,
Lorſque la mort, allumant leur flambeau,
A démoli leur terreſtre tombeau.

Moi-même, avant que mon ame exilée
Dans ſa patrie eût été rappellée,
Foible mortel, je naquis d'Ariſton,
Et chez les Grecs, ſous le nom de Platon;
Déja rempli d'une flame divine,
Je publiai cette ſainte doctrine.
Je leur appris à reſpecter la main
Et les arrêts d'un Juge ſouverain,
Qui quelquefois permet à la licence
De triompher de la foible innocence,
Pour aveugler l'orgueilleux abruti,
Ou réveiller le juſte tallenti:
Que c'eſt ainſi que ſes loix équitables
A ſes deſſeins font ſervir les coupables;
Mais qu'à la fin, ſi leur iniquité
Fut l'inſtrument de ſa ſeverité,
Leur faux triomphe & leurs vaines délices
Sont tôt ou tard celui de leurs ſupplices.
Je leur appris que le Ciel outragé
Ne s'adoucit qu'après qu'il eſt vengé:
Que les ennuis, le trouble & les ſouffrances
Sont reſervez pour les moindres offenſes,
Dont l'homme épris d'une ſincere ardeur,
Peut ſur la terre effacer la laideur;
Mais que le crime, ami de la fortune,
Libre du joug d'une crainte importune,
N'eſt expié dans les grands criminels

Que par l'horreur des tourmens éternels,
Dont à jamais en ſes cavernes ſombres
L'enfer punit les infideles ombres.
Là ſans retour dans les fers, dans les feux
Sont tourmentez tous ces monſtres affreux,
Dont le venin préparé par l'envie
Oſa noircir la vertu pourſuivie.
Là ſont plongez les Juges tranſgreſſeurs,
De l'innocence infâmes oppreſſeurs,
Qui, profanant un pouvoir légitime,
Se ſont voüez à proteger le crime;
Et dont l'orgueil aveugle en ſa fureur
Par l'impudence a conſacré l'erreur.
Tous ceux enfin qui, pour couvrir leur rage,
De la juſtice ont emprunté l'image,
Et qui, cachez ſous un voile pieux,
A leur vengeance ont fait ſervir les Cieux,
Sont, à leur tour, dans ces gouffres funeſtes
Le juſte objet des vengeances celeſtes.
Faites donc tréve à vos cris indiſcrets,
Et plus ſoumis aux éternels decrets
Sçachez enfin, Créatures mortelles,
Que tout l'éclat des grandeurs temporelles
N'eſt qu'un faux bien, dont le Ciel irrité
Punit ſouvent l'aveugle impieté;
Et que toujours les maux qu'il vous diſpenſe,
Sont des effets de ſa juſte clémence.
Ces mots finis, plus prompt que les éclairs,

Le jeune Dieu s'éclipſa dans les airs,
Et le mortel, tout plein de ſa lumiere,
Ayant repris ſa fermeté premiere,
Depuis ce jour, inſenſible aux douleurs,
Attend en paix la fin de ſes malheurs.
Héros, toujours préſent à ma penſée,
Prince, dont l'ame aux vertus exercée,
Fit de ces Dieux, dont vous tenez le jour,
Le plus doux charme & le plus tendre amour:
Ce fut le ſoin d'aſſurer votre gloire,
Qui dans les champs où regne la victoire,
Leur fit ſans ceſſe attacher à vos pas
L'heureux Demon qui préſide aux combats.
Ces mêmes Dieux embraſérent votre ame
De ce beau feu, de cette noble flame,
Qui tant de fois au prix de votre ſang
Juſtifia l'honneur de votre rang.
Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,
N'égale point le courage tranquille
Que ſi long-tems de vos deſtins vainqueur,
A ſçu contre eux munir votre grand cœur;
Et qui, bravant leur attaque importune,
A vos vertus aſſervit la fortune.
D'un vrai Héros, d'un Mortel généreux,
Prince, c'eſt-là l'effort le plus heureux;
Et c'eſt un don que les Dieux tutélaires
N'accordent point aux Héros populaires.
De leurs faveurs le glorieux tréſor.

Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor.
C'eſt à leurs ſoins, c'eſt à leur aſſiſtance,
Que vous devez cette rare conſtance,
Ce noble calme & cette illuſtre paix,
Qui de l'envie affronte tous les traits :
Préſent du Ciel, grandeur vraiment ſolide,
Et mieux vertu que les vertus d'Alcide.
Ainſi guidez par de plus doux panchans,
Conſolons-nous du bonheur des méchans.
De leur fureur tôt ou tard les victimes,
Ils auront beau voir triompher leurs crimes:
Leur vain ſuccès, leur triomphe n'eſt rien.
S'il eſt des Dieux, nos affaires vont bien.

LE JUGEMENT DE PLUTON.

ALLEGORIE III.

QUand les humains dépouillez de leurs marques
Viennent s'inſcrire au regiſtre des Parques,
Et reſervez à des deſtins nouveaux
De l'Achéron boire les froides eaux :
De leur priſon leurs ames dégagées
Après la mort ſont encore ombragées
D'un corps nouveau, qui de leurs premiers corps
Retient toujours la forme & les dehors ;
Mais qui n'eſt plus qu'une image ſubtile,
Un foible voile, au menſonge inutile,

Dont tous les fils tranſparens, entr'ouverts
Laiſſent voir l'ame & ſes replis divers.
Si la vertu fut jadis ſon partage,
Elle y paroît dans tout ſon avantage :
Mais ſi le crime a ſoüillé ſa candeur,
Il brille auſſi dans toute ſa laideur.
Les mouvemens, les ſecrétes penſées,
Les actions préſentes & paſſées,
Tout s'y découvre, & rien n'échappe aux yeux.
O privilege aux mortels précieux,
Si Promethée à l'homme plus fidele,
En le créant, eût ſuivi ce modele !
Mais des enfers le Monarque jaloux
Ne ſouffre point un partage ſi doux.
Juge éternel de tous tant que nous ſommes,
Le ſeul Pluton lit dans le cœur des hommes.
C'eſt le plus grand, le plus beau de ſes droits.
Et c'eſt par là qu'il prévint autrefois
Un grand deſordre, & peut-être le pire
De tous les maux ſoufferts dans ſon empire.
Depuis long-tems par l'âge appeſanti,
Dans le repos ce vieux Prince abruti,
A ſes flatteurs, comme tant d'autres Princes,
Laiſſoit régir ſes obſcures Provinces.
Entretenu dans ſon ſtupide ennui,
Par une cour auſſi morne que lui,
Vous euſſiez cru qu'une vapeur magique
Eût aſſoupi ſon ame léthargique.

Quand tout à coup ranimant ſa vigueur :
C'eſt trop, dit-il, oüi, c'eſt trop de langueur.
Aſſez long-tems une lâche molleſſe
A de mon rang démenti la nobleſſe.
Suis-je donc Roi, pour croupir enchanté
Dans l'indolence & dans l'oiſiveté ?
Quoi ? Sous ſon nom le Monarque des Mânes
Verra regner des Miniſtres profânes,
Du bien public raviſſeurs affamez ;
Yvres du ſang des peuples opprimez ;
Et qui, Tyrans de mes Royaumes ſombres,
Semblent formez pour dégraiſſer les Ombres ?
Non, non, je veux reprendre enfin mes droits,
Voir par mes yeux & parler par ma voix.
De ce pas même, il faut que je viſite
Tous les états qu'entoure le Cocyte.
Partons. Il dit. L'Enfer frémit d'effroi.
Les noires Sœurs marchant devant leur Roi,
A la clarté de leurs torches funébres
Marquent ſa route au travers des ténebres.
Son char s'éloigne : & des vaſtes Enfers
Ayant franchi les lugubres deſerts,
Arrive enfin dans le ſejour tranquile,
Du doux repos inviolable azile,
Où les Mortels de Jupiter chéris
De leurs vertus vont recevoir le prix,
Lorſqu'Atropos à ſes loix aſſervie

Tranche le fil de leur mortelle vie.
Un Ciel plus pur, des Aſtres plus ſerains
Furent créez pour ces champs ſouterrains.
Ils ont auſſi leur Soleil, leurs étoiles.
La nuit pour eux n'a point de triſtes voiles.
Dans des forêts de lauriers toujours verds,
Sur des gaſons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces ombres fortunées
Coulent en paix leurs ſaintes deſtinées.
Là dans les nœuds d'un amour fraternel
Elles goutoient un bonheur éternel,
Lorſqu'aux enfers non encor affoiblies
Les ſaintes Loix par les Dieux établies
Diſtribuoient aux morts épouvantez
Les châtimens ou les dons méritez.
La vertu ſeule aux ames généreuſes
Ouvroit alors ces demeures heureuſes.
Mais à la fin Rhadamante & Minos
Las du travail, & voüez au repos,
Ayant remis la balance infernale
Entre les mains d'une troupe vénale
D'ombres ſans nom, de citoyens obſcurs,
Tout ſe vendoit ſous ces Juges impurs.
Leur Tribunal autrefois ſi rigide
N'étoit plus rien qu'une banque ſordide,
Et l'équité leur ayant dit adieu,
Dans les enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette Iſle chérie.
Mais ce n'eſt plus la tranquille patrie
Des purs Eſprits, des Mortels glorieux,
Dont les travaux du tems victorieux
De l'avenir perçant la nuit profonde,
Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.
Dans ces beaux lieux aux ſeuls Héros promis,
Il cherche en vain ſes antiques amis:
Ceux qui jadis par des loix équitables
Ont adouci des peuples intraitables,
Ou qui, cherchant la guerre & les hazards,
Pour leur pays ſont morts au champ de Mars.
Il cherche en vain tous ceux dont la memoire
S'eſt conſacrée au temple de la gloire
Par des écrits après eux admirez,
Ou par des arts avant eux ignorez.
Quel changement! Quelle horreur pour ſa vûë!
Il ne voit plus qu'une foule imprévûë
De Charlatans, de Héros inconnus,
Par la cabale en ces lieux ſoutenus:
De courtiſans dévorez par l'envie,
De vils flatteurs flattez pendant leur vie,
D'ambitieux d'un faux honneur frappez,
Et d'impoſteurs au Tartare échappez.
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes,
Pour maintenir des droits illegitimes,
Brigands réels ſous le nom de Héros,
Du monde entier ont troublé le repos.

Ceux

Ceux-ci payez de leur zele hypocrite
Par mille biens obtenus ſans merite,
Ont de leurs Rois par un plus lâche orgueil
Trahi la cendre, & ſoüillé le cercueil.
Comment décrire & nombrer les intrigues,
Les noirs complots, les monſtrueuſes ligues
Qui dans ce lieu d'innocence & de paix
Ont par la brigue introduit les forfaits?
L'un trafiquant ſa couche alienée
A ſa fortune a vendu l'Hymenée :
L'autre abjurant ſes amis malheureux,
Ne s'eſt hauſſé qu'en s'élevant contre eux.
Ce flagorneur doucereux & perfide,
Du faux merite encenſeur inſipide,
Pour avoir ſçu le vice fêtoyer,
De ſon miel fade a reçû le loyer.
Ce monſtre enfin plus noir qu'une Momie,
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie,
A trouvé l'art, aveuglant ſes cenſeurs,
De ſe blanchir à force de noirceurs.
A ces objets, à ce ſpectacle infame,
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame
De tant d'excès l'inconcevable horreur :
Ah c'en eſt trop ! je cede à ma fureur :
Vengeons, dit-il, la gloire de mon thrône.
Venez, Megere, Alecton, Tiſiphone,
Venez punir l'attentat odieux

De ces Typhons maſquez en demi-Dieux.
Changez leur joye en ſupplices terribles,
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles,
Et par des feux trop long-tems retardez
Juſtifiez mes arrêts éludez.
Vous ſubirez, Ombres abominables,
La peine dûë au bonheur des coupables.
Mais avant tout, du Senat infernal
Examinons l'inſolent Tribunal.
Je veux ſçavoir quels honteux artifices
Dans l'Elyſée ont inſtalé les vices.
Guerre mortelle à ces Juges pervers.
Et ſoient, comme eux, au plus creux des enfers
Précipitez tous ceux dont la licence
A confondu le crime & l'innocence.
Dans un recoin des Royaumes obſcurs,
Non loin du Styx, ſe préſentent les murs
D'un vieux Palais tout peuplé d'Ombres noires,
Qui dans ce lieu tenant leurs Auditoires,
A tous les morts jugez par leur ſcrutin
Font acheter les arrêts du Deſtin.
Au centre ouvert de ce fameux Dédale,
Sejour ſacré du trouble & du ſcandale,
S'offre d'abord un Portique enfumé,
De la Diſcorde azile renommé,
Où chaque jour ſous ſes loix enrôlées
Viennent mugir les Ombres deſolées

Qu'attire en foule en ce triſte manoir
La froide crainte ou le douteux eſpoir.
Tout à l'entour ſont les ſombres cavernes
Des noirs Griffons, écumeurs ſubalternes,
Par qui les morts dépoüillez & ſéduits
Sont à grands frais au Senat introduits.
Par les détours de cent routes obſcures
On entre enfin ſous ces voutes impures,
Où des Enfers l'Aréopage aſſis
Fait retentir ſes Oracles concis.
Un long tableau des miſeres publiques
Fait l'ornement de leurs murs ſymboliques.
Les Senateurs y liſent en tout tems
De leur emploi les devoirs importans.
La calomnie & l'infame parjure,
L'impieté, le blaſphême, l'injure,
Legitimez en cet antre hideux,
Inceſſamment frémiſſent autour d'eux.
L'aveugle erreur à leurs côtez préſide,
Et par leurs voix le menſonge y décide.
C'eſt dans ce gouffre à l'audace frayé
Que le Monarque interdit, effrayé
Voit de la pourpre inſolemment parée
L'iniquité pompeuſe & révérée
De la juſtice uſurpant le pouvoir,
Fouler aux pieds les loix & le devoir.
Il voit placez au rang le plus ſublime

Des malheureux élevez dans le crime,
Enfans impurs de peres diffamez,
Qui du limon dont ils furent formez,
Ne ſont ſortis que par le brigandage,
L'exaction, le vol & le pillage:
Par leurs forfaits illuſtrez & connus,
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.
Voilà des Dieux les Arbitres auguſtes,
Les Protecteurs toujours ſaints, toujours juſtes
De l'équité confiée en leurs mains.
C'eſt devant eux que les pâles humains,
Doivent répondre à la fin de leur courſe
Pour être abſous ou punis ſans reſſource.
Le bien, le mal également priſez,
Le vrai, le faux avec art déguiſez
Par le Cenſeur de la Troupe damnée
Sont mis au fond d'une urne empoiſonnée,
Où par l'effort de ſon ſubtil ſçavoir
Tout noir blanchit, & tout blanc devient noir.
Ce fier Démon, l'effroi de l'innocence,
Au nom du Dieu prend de tout connoiſſance,
Porte ſur tout ſes regards ambigus,
Et des Enfers eſt le public Argus.
D'un zele ardent ſa fureur prétextée
Dans ſes excès eſt toujours reſpectée.
Sa haine aveugle eſt un amour du bien;
Son fade orgueil eſt un grave maintien;

Son impudence une noble franchiſe,
Et ſa malice une ſageſſe exquiſe.
Pluton l'obſerve en ſon Parquet aſſis
Tout entouré de parchemins noircis.
O des Enfers la plus damnable peſte,
Dit le Monarque, & d'autant plus funeſte
Qu'une hypocrite & trompeuſe douceur
De ſes forfaits cache à tous la noirceur!
Déchiffre-nous ces Pancartes difformes.
Voyons, voyons les jugemens énormes
Dont tu ſalis tes papiers clandeſtins.
Liſons. Il lit. ORACLES DES DESTINS.
Voici les noms & les geſtes inſignes
Des criminels qui nous ont paru dignes
De recevoir, à fond examinez,
De nos faveurs les gages fortunez.
Leurs lâchetez ont fait rougir la terre:
Ils ont cent fois merité le tonnerre,
Mais à la cour ils étoient les plus forts:
Ils gouvernoient Plutus & ſes tréſors.
Ce Dieu ſur nous a verſé ſa roſée.
C'en eſt aſſez. Conclu pour l'Elyſée.
Voici tous ceux qui fideles aux loix,
Du devoir ſeul ont écouté la voix.
D'impureté leurs ames préſervées
Sont aux Enfers ſans reproche arrivées.
Mais ils n'avoient pour toute ſureté

Que l'innocence & la ſimple équité,
Ou tout au plus le merite bizare
De leurs vertus. Renvoyez au Tartare.
Quoi, ſcelerats? Quoi, monſtres inſolens,
Pourſuit le Dieu les yeux étincelans,
C'eſt donc ainſi, traîtres, qu'en mon abſence
Vous exercez mes droits & ma puiſſance?
Je verrai donc par vos noirs attentats
Bouleverſer l'ordre de mes Etats?
Ah, Nemeſis, jadis ſi vigilante,
Mais aujourd'hui Déeſſe nonchalante,
Pourquoi, pourquoi me cacher ſi long-tems
L'impieté de ces nouveaux Titans?
J'aurois d'abord, exterminant leur race,
Par leur ſupplice arrêté leur audace;
Et leurs forfaits au comble parvenus
Seroient déja punis ou prévenus.
Roi des Enfers, Monarque inacceſſible,
Répond alors la Déeſſe infléxible,
Si les excès dont tu te prends à moi,
Te ſont cachez, n'en accuſe que Toi.
Quel cri perçant, quelle voix formidable
Peut aborder un thrône inabordable,
Où de flatteurs le Prince environné,
Par leurs douceurs nuit & jour ſuborné,
N'eſt attentif qu'à bannir & diſtraire
Tous les objets qui pourroient lui déplaire?

La vérité viendra-t-elle à ſes yeux
Offrir en vain ſon viſage ennuyeux,
Et l'affliger au milieu de ſa gloire
Par des recits qu'il ne voudra pas croire ?
Mais à vrai dire, un mal plus dangereux
A pris racine en ce Royaume affreux.
Et tu le ſçais. Sous l'heureux miniſtere
Du vieux Eaque & de Minos ſon frere,
De Jupiter tous deux fils adorez,
Et tous deux Rois ſur la terre honorez,
La vertu ſeule & la haute naiſſance
Etoient en droit de régir ta balance.
Car quel emploi requiert plus de ſplendeur,
De dignité, de gloire & de grandeur,
Que le pouvoir de rendre ſes ſemblables
Par un ſeul mot, heureux ou miſerables ?
Chacun alors maintenu dans ſes droits
Etoit peſé ſuivant ſon propre poids.
Point de détour, point de ruſe ſubtile,
Point de préſens. Autre tems, autre ſtile.
Tout eſt changé, depuis que l'Equité
Fut dévoluë à la vénalité.
Un vil amas d'ombres intereſſées
Parmi le peuple au hazard ramaſſées,
Souilla bientôt d'un air contagieux
Le tribunal de ces enfans des Dieux,
Et crut avoir, en payant leur office,

Acquis le droit de vendre leur juſtice.
Tout triomphans de ce titre uſurpé,
Leur noir eſſain d'un ſot orgueil pipé
Oſe oublier ſa premiere baſſeſſe,
Et conteſter un pouvoir qui les bleſſe,
Aux demi-Dieux, dont le ſuprême rang
N'eſt dû qu'aux droits du mérite & du ſang;
Pour attendrir cette troupe barbare,
De ſon bon droit vainement on ſe pare.
Si l'Equité n'emprunte le ſecours
De quelque intrigue, ils ſont muets & ſourds.
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.
Il faut, il faut pour leur ouvrir la bouche,
Que l'interêt ou les ſuggeſtions
Faſſent parler ces noirs Amphictyons.
Que ſi quelqu'un plus juſte & plus fidele
Pour l'équité montre encor quelque zele,
Ce vain gloſeur, triſtement rebuté,
Fait bande à part, & n'eſt point écouté.
Tel eſt l'eſprit de leur Cour infernale.
Enten-moi donc. Veux-tu de leur cabale
Punir enfin les complots turbulens,
Et garentir tes Etats chancelans
De toute injuſte & maligne entrepriſe?
Fais appeller le Juge de Cambyſe,
Il eſt ici, cet eſprit malheureux.
Tes yeux verront dans ſon ſupplice affreux,

De ma juſtice un témoin ſans reproche.
Oüi, je le veux, dit Pluton, Qu'il approche.
A ce diſcours, un cadavre ſoüillé,
Couvert de ſang, & de chair dépoüillé,
S'offre à ſa vuë; & d'une horreur ſoudaine
Fait friſſonner la Troupe ſouterraine.
Pluton le voit; & de couleur changé,
Quel eſt ton nom? Sizame l'affligé.
Ta qualité? Juge indigne de l'être.
Et ton Pays? La Perſe m'a vu naître.
Mais qui t'a mis en ce tragique état?
Ce fut le Roi. Ce juſte Potentat
Me fit ſubir cette peine équitable:
Et pour laiſſer un monument capable
D'intimider tout Miniſtre vénal,
Fit de ma chair couvrir le Tribunal
Où par mes mains la juſtice venduë
Après ma mort devoit être renduë.
C'en eſt aſſez, reprit le Dieu content.
Par cet exemple à mon peuple important
Faiſons trembler l'audace & l'injuſtice.
Même forfait requiert même ſupplice.
Marchez, Démons. Et vous, Filles d'Enfer,
Exécutez ſur ces ames de fer
Une ſentence à leurs crimes trop duë;
Et que leur peau ſur ces bancs étenduë,
A l'avenir conſacrant leurs noirceurs,
Serve de ſiege à tous leurs ſucceſſeurs.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE IV.

A Contempler le monde & ſes richeſſes,
Et cet amas de fécondes largeſſes
Que jour & nuit la mere des humains
Sur ſes enfans répand à pleines mains ;
Qui ne croiroit que la tendre nature
En paîtriſſant l'homme, ſa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux ?
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulez ſur nos jours miſerables,
Triſtes mortels nous font regarder tous
Comme l'objet de ſon plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultére
D'adverſitez, dont l'influence altere
Les plus beaux dons de la terre & des Cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la ſource emblématique,
En nous peignant cette femme myſtique
Fille des Dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le Ciel prodiguant par leur main
Tous les préſens dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale, où les afflictions,

Les durs travaux, les malédictions.
Juſqu'à ce tems des humains ignorées
Avoient été par les Dieux reſſerrées,
Pour le malheur des mortels douloureux
Fut confiée à ſes ſoins dangereux.
Fatal deſir de voir & de connoître!
Elle l'ouvrit: & la terre en vit naître
Dans un inſtant tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'Univers.
Quelle que ſoit, ou vraye ou figurée,
De ce revers l'hiſtoire avanturée,
N'en doutons point, la curioſité
Fut le canal de notre adverſité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraye origine
De tant d'ennuis dont le triſte concours
De notre vie empoiſonne les jours.

Avant que l'air, les eaux & la lumiere
Enſevelis dans la maſſe premiere
Fuſſent éclos par un ordre immortel
Des vaſtes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La Nature enchaînée,
Oiſive & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, ſans forme, ſans vigueur
N'étoit qu'un corps abbatu de langueur,
Un ſombre amas de principes ſteriles,
De l'exiſtence élemens immobiles.

Dans ce Cahos, ainſi par nos ayeux
Fut appellé ce deſordre odieux,
En pleine paix ſur ſon thrône affermie
Regna long-tems la Diſcorde ennemie,
Juſques au jour pompeux & floriſſant
Qui donna l'être à l'Univers naiſſant,
Quand l'Harmonie, architecte du monde,
Développant dans cette nuit profonde
Les élemens pêle mêle diffus,
Vint débroüiller leur mêlange confus,
Et variant leurs formes aſſorties
De ce grand Tout animer les parties;
Le Ciel reçut en ſon vaſte contour
Les feux brillans de la nuit & du jour:
L'air moins ſubtil aſſembla les nuages,
Pouſſa les vents, excita les orages:
L'eau vagabonde en ſes flots inconſtans
Mit à couvert ſes muets habitans:
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens ſage moderatrice,
Inépuiſable en principes féconds,
Fut arondie, & tourna ſur ſes gonds,
Pour recevoir la celeſte influence
Des doux préſens que ſon ſein nous diſpenſe.
Ainſi des Dieux le ſuprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce ſublime exorde

Le regne obſcur de l'affreuſe Diſcorde,
Mais cet eſſai de ſes ſoins genereux
Eût été peu, ſi ſon empire heureux
N'eût conſommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des Etres qu'elle enſerre.
Aux mêmes loix elle les ſoumit tous.
Le foible agneau ne craignit point les loups,
Et ſans péril il vit paître ſur l'herbe
Le tigre & l'ours près du lion ſuperbe.
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formérent qu'un corps,
Vivifié par ſa force infinie
D'un même eſprit & d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts,
Dont la cadence anime l'Univers.
Par le ſecours de cette intelligence,
Riches ſans biens, pauvres ſans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la nature étoit riche pour eux.
Toute la terre étoit leur héritage.
L'égalité faiſoit tout leur partage.
Chacun étoit & ſon Juge & ſon Roi:
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient ſeuls en ce tems d'innocence
Les droits ſacrez de la Toute-puiſſance.
Tel fut le regne à la terre ſi doux
Que l'Harmonie exerça parmi nous.

Du vrai bonheur nous fûmes les ſymboles,
Tandis qu'exemt de paſſions frivoles
Le genre humain dans les ſages plaiſirs
Sçut contenir ſes modeſtes deſirs.
Mais cependant la Diſcorde chaſſée,
Chez les mortels furtivement gliſſée,
Comme un ſerpent ſe cachoit ſous les fleurs,
Et par l'eſprit empoiſonnoit les cœurs.
Chacun déja s'interrogeant ſoi-même
De l'Univers épluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voyons?
Pourquoi ce Ciel, ces aſtres, ces rayons?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée?
Quelle chaleur fait meurir ſes moiſſons,
Et rajeunit ſes arbres, ſes buiſſons?
Mais ces hyvers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que ſervent-ils? Et que ſervent ces jours
Tous inégaux; tantôt longs, tantôt courts?
Ah que la terre en ſeroit bien plus belle,
Si du Printems la douceur éternelle
Faiſoit regner des jours toujours reglez!
Ainſi parloient ces mortels aveuglez,
Qui, pleins d'eux-mêmes & ſortant des limites
Par la Nature à leur Etre preſcrites,
Oſoient ſonder, ſpectateurs criminels,

La profondeur des ſecrets éternels.
Folle raiſon ! lumiere déplorable,
Qui n'inſinuë à l'homme miſerable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si neceſſaire à ſa felicité !
Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conçut dès-lors l'orgueilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix,
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces inſenſez prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole & leur tint ce langage :
Hé quoi, mortels, c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appetits jaloux ?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages ?
Car dans quel ſens êtes-vous plus heureux ?
Comme pour vous, le monde eſt fait pour eux.
Mêmes deſirs, mêmes ſoins vous inſpirent :
Vous reſpirez le même air qu'ils reſpirent :
L'Aſtre du jour, comme vous, les cherit,
Et comme vous, la terre les nourrit.
Répondez donc : Quel bien, quelle opulence
De votre rang peut fonder l'excellence ?
Notre raiſon, direz-vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand, le plus doux de vos biens ;
Mais ce tréſor, cette flame ſacrée,
Quelle lumiere en avez-vous tirée ?

L'invention de quelques arts dictez
Par l'embarras de vos neceſſitez :
La faim cruelle inventa la culture
Des champs marquez pour votre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des ſaiſons
L'art d'élever vos paiſibles maiſons,
Et le beſoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raiſon ne vous a rien appris
Qu'à captiver l'eſſor de vos eſprits :
A regarder cet Univers ſenſible
Comme l'objet d'une étude impoſſible,
Ou tout au plus en voyant ſes attraits
A reſpecter les Dieux qui les ont faits.
Mais ſi ces Dieux, auteurs de tant de choſes,
Avoient voulu vous en cacher les cauſes,
Vous auroient-ils inſpiré ces élans,
Ce feu divin, ces deſirs vigilans
Et cette ardeur d'apprendre & de connoître
Qui conſtituë & diſtingue votre être ?
Souffrez qu'enfin vos yeux ſoient deſſillez,
Et ſervez-vous des feux dont vous brillez.
Pour ſeconder en vous un ſi beau zele
J'amene ici ma Compagne fidelle.
Moroſophie eſt ſon titre adopté,
Et ſon vrai nom la Curioſité.
Recevez-la. Sa lumiere divine

Vous apprendra votre vraie origine.
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toute choſe, & vous ſerez enfin,
En lui rendant vos ſoins & votre hommage,
Pareils aux Dieux dont vous êtes l'image.
A ce diſcours qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Moroſophie en tous lieux approuvée,
Et ſur un thrône en public élevée,
Dicte de là ſes oracles menteurs,
Ses argumens, ſes ſecrets impoſteurs:
Et dans le monde inondé d'aphoriſmes,
De queſtions, de doutes, de ſophiſmes,
A la ſageſſe on vit en un clin d'œil
Subſtituer la folie & l'orgueil.
Mais, pour ſervir ſa perfide maîtreſſe,
Le grand ſecret de ſa trompeuſe addreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez;
D'embarraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'anoblir du nom de veritez
Ce fol amas de contrariétez.
De cette mer agitée, incertaine
Sortit alors la Diſpute hautaine,
Les yeux ardens, le viſage enflammé
Et le regard de colere allumé:

Monſtre hargneux, ſuperbe, acariâtre,
Qui de ſoi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.
D'elle bientôt naquirent les ſcandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
A ſon erreur chacun aſſujetti
Ne ſongea plus qu'à former ſon parti
Pour s'appuyer de la foule & du zele
Des défenſeurs de ſa ſecte nouvelle;
Et les mortels ſous divers concurrens
Suivirent tous des drapeaux differens.
En cet état il n'étoit plus poſſible
Que cette race orgueilleuſe, infléxible
Vécut long-tems ſous une même loi.
Ainſi chacun ne ſongeant plus qu'à ſoi,
On eut beſoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres,
Et d'un ſeul peuple on vit dans l'Univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainſi que la folle ſageſſe,
Chez les humains ſouveraine maîtreſſe,
Les ſéparant d'interêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des tréſors dont la terre eſt chargée,
La joüiſſance avec eux partagée
Leur fit ſentir mille beſoins affreux.

Il fallut donc qu'ils convinſſent entre eux
D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange :
Et l'or jadis ſous la terre caché,
L'or, de ſes flancs par leurs mains détaché,
Fut par leur choix & leur commun ſuffrage
Deſtiné ſeul à ce commode uſage.
Mais avec lui ſortit du même ſein
De tous nos maux le veritable eſſain.
L'inſatiable & honteuſe avarice,
Du genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçûë avec tous ſes enfans,
Rendit par tout les vices triomphans.
Sous l'étendart de cette Reine impure
Les trahiſons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'interêt ſeul fut le Dieu de la terre.
Il fit la paix, il déclara la guerre,
Pour ſe détruire arma tous les mortels,
Et des Dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir ſon empire,
Moroſophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès inſtrument éternel,
Et du menſonge organe criminel ;
Par qui la fraude en preſtiges fertile,
Seme en tous lieux ſa doctrine ſubtile,

Et chez le peuple, ami des nouveautez;
Change en erreurs toutes les veritez.
Mille autres arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables;
Et d'eux naquit à ſes ordres ſoumis,
Le plus mortel de tous nos ennemis,
Le luxe, ami de l'oiſive molleſſe,
Qui parmi nous ſignalant ſa ſoupleſſe,
Introduiſit par cent divers canaux
La pauvreté le plus dur de nos maux.
Ainſi l'aimable & divine harmonie
De tous les cœurs par dégrez fut bannie,
Mais en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ſes derniers adieux,
De ſa bonté pour la race mortelle
Laiſſer encor une marque nouvelle.
Si vos eſprits étoient moins prévenus,
Et ſi vos maux vous étoient mieux connus
J'aurois, dit-elle, encor quelque eſperance
De réuſſir à votre délivrance;
Mais la Diſcorde éblouiſſant vos yeux
Vous a rendu ſon joug trop précieux,
Pour me flatter que vos clartez premieres
Puiſſent renaitre à mes foibles lumieres,
Et préſumer qu'une ſeconde fois
L'affreux Cahos ſe débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous reçûtes la vie;

Et ce bonheur fit ma plus chere envie :
Aux Immortels j'oſai ravir pour vous
Ce feu du Ciel dont ils ſont ſi jaloux,
Cette raiſon, dont la ſplendeur divine
Vous fait ſentir votre vraye origine,
Qu'avez-vous fait d'un partage ſi doux?
C'eſt elle, helas! qui vous a perdus tous,
Par votre orgueil corrompuë, alterée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanitez, aux folles viſions,
Germe éternel de vos diviſions;
Et s'échappant du cercle des idées
A vos beſoins par les Dieux accordées,
Elle a porté ſes regards élevez
Juſqu'aux ſecrets pour eux ſeuls reſervez,
Funeſte eſſor, malheureuſe chimere,
Qui vous ravale au deſſous de la ſphere
Des animaux les plus defectueux:
D'autant plus vils, que plus préſomptueux,
Vous ne ſuivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fauſſe peinture,
Et qu'à vos yeux trompez par cet écueil
Votre miſere eſt un ſujet d'orgueil.
Adieu. Je pars, de vos cœurs exilée,
Et ſans eſpoir de m'y voir rappellée.
Mais ma pitié ne peut vous voir perir.
Et ſi mes ſoins n'ont pu vous ſecourir,

Si mon pouvoir ſur tout ce qui reſpire,
N'a pû ſur vous conſerver ſon empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre conſtant & l'immuable cours
Qu'à l'Univers en lui donnant naiſſance
Sçut impoſer ma ſuprême puiſſance
Vous joüirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le Ciel vous a faits,
Et cette Terre à vos vœux ſi facile
Sera pour vous un éternel azile;
Juſqu'au moment prévu par vos Ayeux
Qui confondra la Terre avec les Cieux,
Lorſque la flame en ravages féconde
Viendra ſapper les murailles du monde,
Pour reproduire en ſes vaſtes tombeaux
De nouveaux Cieux & des Hommes nouveaux.
Ainſi parla l'immortelle Déeſſe
Et dès l'inſtant fidelle à ſa promeſſe
Elle quitta ce terreſtre ſejour,
Et prit ſon vol vers la céleſte Cour.
Depuis ce tems, la Diſcorde ſauvage
Vit les humains nez pour ſon eſclavage
De l'Harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au devant de leurs fers:
Et déſormais maîtreſſe de la Terre,
Y fit regner, au mépris du tonnerre,
Vengeur tardif de nos impiétez,
Tous les malheurs par le vice enfantez.

MINERVE.

ALLEGORIE V.

FOibles humains, ſi fiers de vos grandeurs,
De votre ſort vantez moins les ſplendeurs.
Des Immortels ſi vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage ;
La même main qui forma votre corps,
De leur machine aſſembla les accords.
Ainſi ſur eux l'honneur de la naiſſance
N'eût jamais dû fonder votre puiſſance,
Si la raiſon par un ſecours heureux
N'eut établi votre empire ſur eux,
Et ſoumettant la force à la foibleſſe,
De votre rang diſtingué la nobleſſe.
Mais ce rayon parmi vous ſi vanté
N'eſt rien en ſoi qu'ombre & qu'obſcurité.
L'uſage ſeul en fait un bien ſuprême,
Et cet uſage eſt la ſageſſe même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens ; mais qui n'eſt point en nous ;
Des Dieux du Ciel c'eſt le grand héritage.
Les animaux ont l'inſtinct pour partage :
De ſa raiſon l'homme eſt plus glorieux ;
Mais la ſageſſe eſt la raiſon des Dieux.
Sans ſes clartez, la notre dégradée

Eſt toujours foible & toujours mal guidée,
Et par malheur, nul n'obtient ſon ſecours
Que rarement, & jamais pour toujours.
La main des Dieux la donne & la retire
Selon les loix qu'elle veut ſe preſcrire :
Mais nul ne peut compter ſur ſes conſeils
Ni plus long-tems, ni plus que ſes pareils :
Et c'eſt pourquoi dans l'enfance du monde
Lorſque le Ciel par ſa vertu feconde
Eut fait ſortir l'univers de ſes flancs,
Le vieux Saturne, ainé de ſes enfans,
Ayant connu qu'étant tels que nous ſommes,
L'homme n'eſt point né pour régir les hommes,
Donna la terre indigente d'appui
A gouverner à des Dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit regner la Juſtice,
Et fut pour nous l'époque & le ſolſtice
Du vrai bonheur, qui depuis ces beaux jours
Fut de la terre exilé pour toujours,
Quand Jupiter, uſurpateur ſévere,
Changeant les loix preſcrites par ſon pere,
Pour maintenir ſon empire odieux
Mit les humains à la place des Dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame,
Le premier regne étoit celui de l'ame :
Mais le nouveau fut le regne des ſens,
Et ſon auteur, des mortels trop puiſſans

Faiſant

Faiſant par là germer l'orgueil ſuprême,
Les trahit tous, & ſe trahit lui-même.
Car les Géans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reſte des humains,
Et de ſe voir par la force & la guerre
Vainqueurs du Monde & Tyrans de la terre,
A Jupiter par de nouveaux excès
Firent encor redouter leurs ſuccès:
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'euſſent fait ſans doute,
Si tous les Dieux par lui-même bannis,
Pour le ſauver ne s'étoient réunis;
Et renverſant les maſſes entaſſées
Par ces ingrats juſqu'aux Cieux exhauſſées,
N'euſſent enfin ſous ces monts embraſez
Enſeveli leurs reſtes écraſez.
Le haut Olympe en ſes antres humides
Vit boüillonner le ſang des Aloïdes.
Sous Pélion Mimas fut abîmé,
Et dans le creux de ſon gouffre enflammé
Le mont voiſin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des ſoupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragez, ne put ſe contenter
D'une pénible & douteuſe victoire,
Où le peril fut plus grand que la gloire.
Des Immortels le redoutable Roi,

Jupiter même, avoit pâli d'effroi,
Et ce Monarque auſſi puiſſant que juſte,
Vous aſſemblant devant ſon thrône auguſte,
En ce diſcours conforme à vos ſouhaits
Vous fit à tous entendre ſes decrets :
Enfans du Ciel, Aſſemblée immortelle,
Dont le courage intrépide & fidele
Contre l'effort d'un complot inſolent
Vient d'affermir mon thrône chancelant :
Par vos efforts ſoutenus du tonnerre
Les attentats des enfans de la terre
Viennent enfin de retomber ſur eux,
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les Cieux ſi long-tems mutinée.
Mais un affront par les Dieux enduré,
Bien que puni, n'eſt jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un ſejour déteſté,
Théatre impur de leur impieté.
Suivez-moi donc : venez, troupe choiſie,
Gouter en paix la celeſte ambroſie,
Loin d'une terre importune à nos yeux ;
Et chez le Ciel, pere commun des Dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.

A ce diſcours chacun fait éclater
Son allegreſſe, & ſans plus conſulter
Tout ce grand chœur qu'un même zele anime
A ſe rejoindre à ſon auteur ſublime,
Part, vole, arrive; & ſemblable à l'éclair,
Ayant franchi les vaſtes champs de l'air,
Au firmament, demeure pacifique
Du Dieu des Cieux, reprend ſa place antique.
Le Ciel les voit inclinez devant lui:
Et d'un ſouris, garant de ſon appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine,
Je ſçai, dit-il, quel motif vous améne,
Et je conſens à regler entre vous
Le grand partage où vous aſpirez tous.
Dans mes Etats, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illuſtre place:
Un vaſte globe élevé juſqu'à moi
Eſt le ſejour dont je l'ai nommé Roi.
Entre les Dieux nez pour lui rendre hommage
Trois ſeulement auront leur appanage:
Le reſte en cercle autour de lui placez,
A le ſervir Miniſtres empreſſez,
Lui formeront une Cour ſans égale,
Digne d'un Dieu que ma faveur ſignale,
Au ſecond rang Jupiter & ſa Cour
Plus loin de moi, mais plus voiſins du jour,
Etabliront leur regne & leur puiſſance;

Et près de lui poſtez pour ſa défenſe
Quatre grands Dieux marchant ſous ſes drapeaux,
Lui ſerviront de garde & de flambeaux.
Mars & Venus & Mercure, ſon frere,
Iront comme eux régir chacun leur ſphere.
Phébus enfin de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe ſacré,
Ira ſur vous, ſur la Nature entiere
Dans le ſoleil répandre ſa lumiere.
Telle eſt pour vous la faveur de mes loix.
Joüiſſez-en. Partez. Mais toutefois
En vous donnant de ſi pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veüille au gré de vos chagrins
Abandonner la terre à ſes deſtins.
Aux Dieux créez les paſſions permiſes
Sont devant moi tremblantes & ſoumiſes;
Le Ciel, auteur de tant d'Etres ſemez,
N'obéit point aux ſens qu'il a formez.
Je prétends donc que l'unique Déeſſe,
Qui ſous mes loix préſide à la ſageſſe,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reſte près des mortels
Pour éclairer de ſes vives lumieres
L'obſcurité de leurs foibles paupieres.
Allez, ma Fille, allez chez les humains
Faire obſerver mes ordres ſouverains:

Guidez leurs pas, ſoutenez leur foibleſſe,
Dans leurs eſprits verſez votre richeſſe :
Daignez enfin dans les terreſtres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres Dieux.
Ils trouveront en vous leur bien ſolide :
Nul Dieu ne manque où Minerve réſide.
Il dit. Minerve attentive à ſa voix
Sans repliquer ſe ſoumet à ſes loix,
Vient ſur la terre, & cherchant un azile
Où ſes clartez puiſſent la rendre utile
Au bien commun de tous ſes habitans,
Choiſit la Cour de ces Rois éclatans,
Race des Dieux, que le Ciel par ſa grace
Voulut choiſir pour regner en ſa place.
Dans ces conſeils dont les directions
Font le deſtin de tant de nations,
Elle s'avance, & cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici bas vous inſtruire
A rendre heureux tous les peuples divers,
Qui ſous vos loix rempliſſent l'Univers,
Vous apprendrez ſous mes ordres ſuprêmes
A les regir, à vous regir vous-mêmes.
Je ſuis Minerve : Ecoutez mes leçons.
Quoi ? vous fuyez, & mépriſez mes ſons ?
Ah, je le vois, la Politique injuſte
A déja pris chez vous ma place auguſte !
Hélas, mortels, je pleure votre ſort.

L'autorité n'eſt point de mon reſſort,
Et je ne puis de mes celeſtes flames
Malgré vous-même illuminer vos ames.
Allons chercher au ſejour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus ſoumis.
Mais, juſte Ciel! Quelle Gorgone horrible
Tient ſon empire en cet antre terrible?
C'eſt la Chicane. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcelerats avec integrité.
Fuyez, Déeſſe, un gouffre ſi profane,
De l'injuſtice abominable organe.
Votre ſageſſe, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'eſt pas:
Chez les humains cherchez d'autres aziles,
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquiles,
Allez trouver ces ſages épurez
De vos rayons par l'étude éclairez;
Qui dans le ſein de la Philoſophie
A vous chercher ont conſumé leur vie:
Mortels divins, qui n'aſpirant qu'à vous
Méritent ſeuls vos regards les plus doux.
Minerve y court; mais, ô ſoin inutile!
De ſes vapeurs, la Chimere ſubtile,

Reine abſoluë avoit déja ſurpris
Ces vains mortels d'illuſions nourris,
Qui ſur la foi de leurs foibles ſiſtêmes
Connoiſſant tout, ſans ſe connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privez des vrais ſecours,
La verité qui les fuira toujours.
Ainſi par tout, dans les Cours, dans les Villes
Ne trouvant plus que des ames ſerviles,
De foibles cœurs, eſclaves enchantez
Des paſſions, leurs ſeules Déitez,
L'humble Minerve au bout de ſa carriere
Choiſit enfin pour retraite derniere
Ces lieux divins, ces temples fortunez,
A la ſageſſe aziles deſtinez,
Où chaque jour du Ciel même, ſon pere,
Portant ſur eux l'auguſte caractere,
Des ſes autels les Miniſtres ſacrez
Viennent dicter ſes ordres révérez.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux pieds la pieté timide,
La pieté, ſon unique ſoutien,
Sans qui vertus, ſageſſe, tout n'eſt rien.
Après ce coup, la retraite céleſte
Eſt deſormais la ſeule qui lui reſte.
Le Ciel lui-même approuve ſon deſſein:
Venez, ma fille, & rentrez dans mon ſein,
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle.

L'homme a trahi ma bonté paternelle,
Il a rendu mes bienfaits ſuperflus.
Mais c'en eſt fait : il n'en joüira plus.
Tous les mortels ont merité ma haine :
Et ſi jamais ma bonté ſouveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartez le précieux tréſor,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne ſoit pour lui qu'un ſecours tranſitoire,
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'uſufruit ſans la propriété.

LA VERITE'.

ALLEGORIE VI.

AU pied du Mont où le Fils de Latône
Tient ſon empire, & du haut de ſon thrône
Dicte à ſes ſœurs les ſçavantes leçons
Qui de leur voix régiſſent tous les ſons,
La main du tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir, ſejour des triſtes ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuſe & retirée,

Monſtre ennemi des mortels & du jour :
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbatuë
Ne s'entretient que du fiel qui le tuë.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargez en tout tems.
Au lieu de ſang dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les géle & les brule,
Et qui de là porté dans tous ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lévres éteintes
Sont le ſejour des ſoucis & des craintes :
Sur ſon viſage habite la pâleur
Et dans ſon ſein triomphe la douleur ;
Qui ſans relâche à ſon ame infectée
Fait éprouver le ſort de Promethée.
Mais tous les maux, dont ſa rage s'aigrit,
N'égalent point le mal qu'elle ſouffrit,
Lorſqu'au milieu des Nymphes du Parnaſſe
L'humble vertu venant prendre ſa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon,
Quoi ! Dans des lieux où j'ai reçu naiſſance,
Où de tout tems j'exerce ma puiſſance,
Une étrangére, au mépris de mes droits,
Viendra regner, & m'impoſer des loix ?
Ah renonçons au titre d'Immortelle,

Et périſſons, ou vengeons-nous, dit elle!
De ſa caverne elle ſort à l'inſtant,
Et de ſanglots le cœur tout palpitant
Devant la fraude impie & meurtriere
Hurle en ces mots ſa dolente priere.
Ma chere ſœur, car dans ſes flancs hideux
L'obſcure nuit nous forma toutes deux,
Ton ennemie inſultant à nos haines
Va pour jamais nous charger de ſes chaînes;
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main forte à mon foible couroux,
Par ton maintien ſi tranquile & ſi ſage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton ſourire, & par tes yeux devots,
Enfin, ma ſœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard, qui ſous ta vaſte robe
A tous les yeux ſe cache & ſe dérobe.
Du tems qui vole, employons les momens;
Joins ton adreſſe à mes reſſentimens;
Et prévenons par notre heureuſe audace
Le deshonneur du coup qui nous menace.
A te ſervir je cours me préparer,
Reprend la fraude; & ſans plus differer,
La nuit écloſe, elle aſſemble autour d'elle
Les trahiſons, ſa legion fidelle,
Et le menſonge aux regards effrontez,
Et le deſordre aux bras enſanglantez,

Qui ſecondez du ſilence timide
Volent au temple où la vertu reſide.
Dans un deſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite
Elle vivoit contente & ſatisfaite.
Là pour défenſe & pour divinité
Elle n'avoit que ſa ſécurité.
L'aimable joye à ſes regles ſoumiſe,
La liberté, l'innocente franchiſe,
L'honneur enfin, partiſan du grand jour,
Faiſoient eux ſeuls & ſa garde & ſa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de ſa noire ennemie
Sur quel ſecours appuyer ſon eſpoir?
On prévient mal ce qu'on n'a ſçu prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale.
Sans nul péril contre elle ſe ſignale.
Pour tout appui ſes compagnes en pleurs
Avec ſes cris confondent leurs douleurs
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les diſſipe, on la chaſſe elle-même.
De ſon bandeau, de ſes voiles ſacrez
Ses oppreſſeurs pompeuſement parez
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux reſpecter leur grimace.
Mais c'eſt trop peu de cette ſeule erreur

Pour aſſouvir leur maligne fureur.
De ſes habits par leurs mains dépoüillée,
Des leurs encore Elle ſe voit ſoüillée,
Et l'Univers ſimple & peu ſoupçonneux
Les hait en Elle, & la chérit en eux.
Ainſi par tout, ſolitaire, bannie,
Traînant ſa peine & ſon ignominie,
De tant de dons il ne lui reſte plus
Que la conſtance & des vœux ſuperflus.
Alors la fraude encor plus enflammée
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus leger de ces oiſeaux pervers
De qui la voix afflige l'Univers:
Obéi-moi, pars, vole, lui dit-elle,
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les eſprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va. Devant toi marchera mon génie.
A ce diſcours, l'infâme calomnie
Peinte des traits de l'ingenuité
Remplit l'oiſeau de ſon ſouffle empeſté:
Et de concert ces deux monſtres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le touble, les clameurs,
Le bruit confus, les ſecretes rumeurs,
Les faux ſoupçons, & les plaintes ameres,
Du peuple ami des abſurdes chimeres

Etour-

Etourdiſſant l'eſprit & la raiſon,
Lui font ſans peine avaler leur poiſon ;
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, pourſuivie,
Sans nul eſpoir à ſes malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les Ennemis
Que l'interêt ou la colere inſpire,
Les plus cruels ſont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce deſordre porté
Réveille enfin la juſte verité.
Du haut des Cieux découvrant les cabales
Et les fotfaits de ſes ſombres Rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le ſein,
Elle deſcend ſon miroir à la main.
De ſes attraits l'éclatant aſſemblage
Se montre à tous ſans ombre & ſans nuage :
D'un vol leger la Victoire la ſuit,
Le jour l'éclaire, & le tems la conduit.
Diſparoiſſez, dit la Vierge celeſte,
Voiles trompeurs, ajuſtement funeſte,
Dont ſi longtems le crime déguiſé
Trompa les yeux du Vulgaire abuſé.
Dans ſon vrai jour, de ſa Troupe ſuivie
Laiſſez enfin reparoitre l'Envie ;
Et de ce Monſtre impur & déteſté
Ne cachez plus l'affreuſe nudité.

Voici le tems, Fantômes deteſtables,
De vous montrer ſous vos traits veritables:
Dépoüillez-vous de vos faux ornemens.
Et toi, repren tes premiers vétemens,
Humble Vertu. Tes honteux Adverſaires
S'offrent déja ſous leurs vrais caracteres :
Pour achever d'abattre leurs ſoutiens,
Il en eſt tems, produi-toi ſous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare.
A l'œuvre enfin l'Ouvrier ſe déclare.
Releve-toi. Tous ceux dont la Raiſon
Eſt le vrai guide, & l'unique horiſon,
Par une illuſtre & glorieuſe eſtime
Te vangeront de la haine du Crime.
Par eux bientôt ſur ta tête fanez
Reverdiront tes lauriers fortunez ;
Et tes Rivaux perdant leur avantage,
N'oſeront plus te prêter leur viſage.
Mais de ton ſort l'infaillible bonheur
Sera ſurtout l'ineſtimable honneur
D'avoir ſçu plaire à ce Prince adorable,
A ce Héros généreux, ſecourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe eſt facile,
Noble Vertu, ſon cœur eſt ton azile.
C'eſt, dans ce Temple où la noble Candeur,

La Dignité, la ſolide Grandeur,
La Foi conſtante & l'Equité ſuprême,
La Verité je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encenſent ton Autel.
C'eſt-là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & ſourde au bruit des armes,
Toujours active, & toujours en repos,
Et l'Homme encor plus grand que le Héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoitre.
Ce trait ſuffit. Le tems viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ſes exploits,
Ses ennemis terraſſez tant de fois,
Ce long amas de palmes entaſſées
Sur les débris de cent Villes forcées,
Ses grands deſtins, & ceux de tant d'Etats
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaſte barriere
Vient de s'ouvrir à ſa valeur guerriere ?
Ce fier rempart du Thrône des Sultans,
Qui défendu par vingt mille Titans
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend ſon hommage au ſacré diadême
Du Potentat le plus cheri des Cieux,
Dont l'Univers ait rendu grace aux Dieux.
Pour ſon ſecours cette Numance altiére
A vu l'Europe armer l'Aſie entiere
Vain appareil d'un impuiſſant effort.

Leurs Legions, victimes de la Mort,
D'un ſang impur ont arroſé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs reſtes ſuperbes
Vont annoncer au Boſphore incertain
Sa délivrance & ſon bonheur prochain.

Fin des Allégories.

TABLE
DES PIECES

Contenuës dans ce Premier Tome.

Les Augmentations de l'Edition de Londres 1723. *ſont marquées d'un aſtérique* : celles de l'Edition d'Amſterdam* 1727. *ſont diſtinguées par deux aſteriques**. Cette nouvelle Edition renferme quelques pieces, qui n'ont pas encore paru ; on les connoitra par cette marque* †.

ODES,

LIVRE I.

ODE j. *tirée du Pſeaume* XIV. page 3
ODE ij. *tirée du Pſeaume* XVIII. ibid.
ODE iij. *tirée du Pſeaume* XLVIII. 6
ODE iv. *tirée du Pſaume* LVII. 9
ODE v. *tirée du Pſeaume* LXXI. 12
* ODE vj *tirée du Pſeaume* LXXV. 16
ODE vij. *tirée du Pſeaume* XC. 19
* ODE viij *tirée du Pſeaume* XCVI. 23
ODE ix *tirée du Pſeaume* CXIX. 25
ODE x *tirée du Pſeaume* CXLIII. 27
ODE xj *tirée du Pſeaume* CXLV. 30
ODE xij. *tirée du Cantique d'Ezechias.* 33

ODES LIVRE II.

ODE j. *ſur la naiſſanee de Monſeigeur le Duc de Bretagne.* page 37
ODE ij. *à M. l'Abbé D. C.* 43
ODE iij. *à M. D. C Conſeiller d'Etat.* 47
ODE iv. *à Monſieur d'Uſſé* 50
ODE v. *à Monſieur Duché* 54
ODE vj. *à la Fortune.* 56
ODE vij. *à une Veuve.* 64
ODE viij. *à M. l'Abbé de Chaulieu.* 68
ODE ix *à M. le Marquis de la Fare.* 69
ODE x *ſur la mort de Monſeigneur le Prince de Conti.* 76

ODES, LIVRE III.

* ODE j. *à Monſieur le Comte du Lus* page 3
* ODE ij. *à S A. S. Monſeigneur le Prince Eugéne* 91
* ODE iij *à Monſieur le Comte de Bonneval.* 100
* ODE iv. *aux Princes Chrétiens* 106
* ODE v *à Malherbe* 113
* ODE vj. *à S. E. M. le Comte de Sinzindorff.* 120
* ODE vij *Pour Monſeigneur le Prince de Vendóme.* 125
* ODE viij *à M. Grimani.* 133
* ODE ix. *Palinodie.* 136
* ODE x. *ſur la Bataille de Peterwaradein.* 142

ODES, LIVRE IV.

* ODE j. *à l'Empereur* page 151
* ODE ij *à S A S. Monſeigneur le Prince Eugéne.* 160
* ODE iij *à l'Imperatrice Amélie.* 166
* ODE iv. *au Roi de la Grande Bretagne* 172
* ODE v. *au Roi de Pologne.* 179

TABLE.

ODES ALLEGORIQUES

OU

CANTATES.

DIANE CANTATE I. page 187
ADONIS CANTATE II. 190
TRIOMPHE DE L'AMOUR CANT. III. 192
L'HYMEN CANTATE IV. 195
AMYMONE CANTATE V. 198
THETIS CANTATE VI. 200
CIRCE' CANTATE VII. 203
CEPHALE CANTATE VIII. 206
BACCHUS CANTATE IX. 208
LES FORGES DE LEMNOS CANT. X. 213
* LES FILETS DE VULCAIN CANT. XI. 215
LES BAINS DE TOMERI. CANT. XII. 218
** CONTRE L'HIVER CANTATE XIII. 220
** POUR L'HIVER CANTATE XIV. 222

EPITRES.

EPITRE j. *aux Muſes* page 229
EPITRE ij. Sur l'Amour *à Madame d'Uſſé.* 245
EPITRE iij. *à Clement Marot* 254
EPITRE iv. *à M. le Comte de D* C*** 266
* EPITRE v. à *Monſieur le Comte du Luc* 269
* EPITRE vj. *à Monſieur le Baron de Bretcuil* 284

ALLEGORIES, LIVRE I.

L'OPERA DE NAPLES ALLEG. I. page 299
LE MASQUE DE LAVERNE. ALLEG II. 300
* LA LITURGIE DE CITHERE ALLEG III. 304
LA VOLIERE ALLEG. IV. 306
* MIDAS. ALLEGORIE V. 310
* LE TEMS. ALLEGORIE VI. 316

TABLE.

ALLEGORIES, LIVRE II.

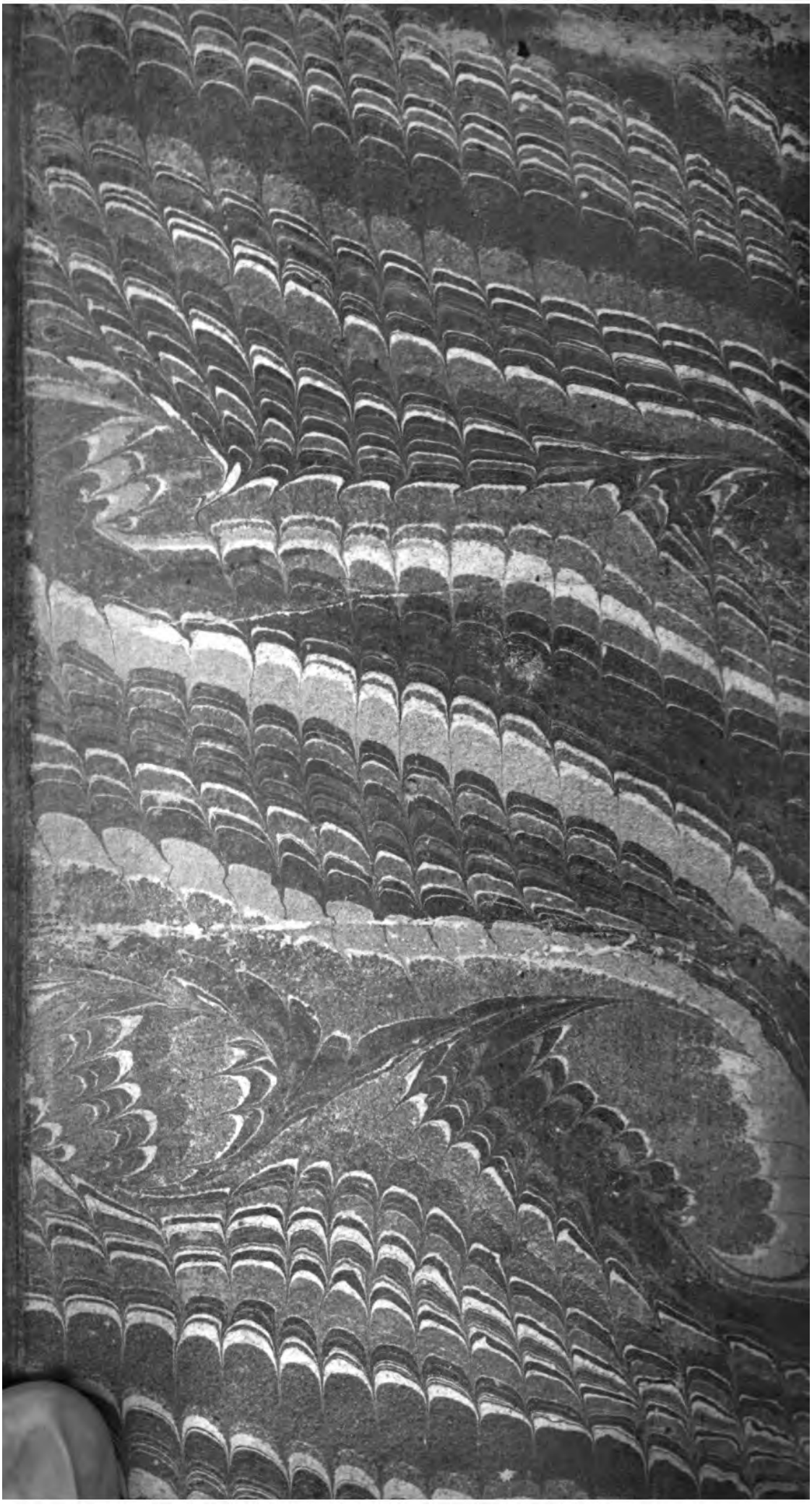
TORTICOLIS ALLEGORIE I. page 321
* SOPHRONYME. ALLEGORIE. II. 331
* LE JUGEMENT DE PLUTON ALLEG. III. 346
* LA MOROSOPHIE ALLEG. IV. 360
* MINERVE ALLEGORIE. V. 373
* LA VERITE'. ALLEGORIE. VI. 382

Hatchuel
24. 1. 97
2 vols
[ZAH.]

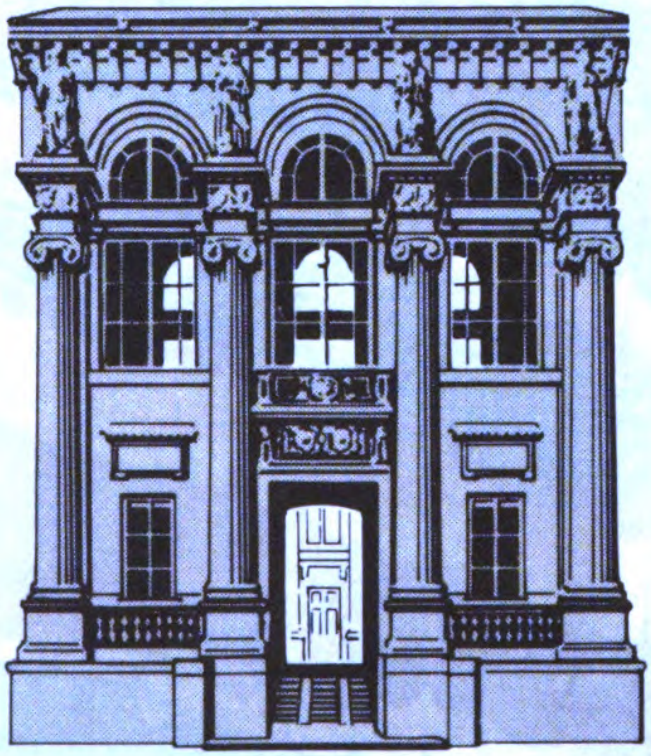
961994

Ex. 30 Fonte Rosenwald
cat. 1865 n° 765

V. 6 Dic. 82



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2182